

H U I R A C O C H A
D r . A r n o l d K r u m m - H e l l e r

ROSE+CROIX



ÉDITIONS NORÉA

Offert par VenerabilisOpus.org Dedié à
préserver le riche patrimoine culturel et
spirituel de l'humanité.

Rose + Croix

Dans ce travail singulier du Dr. Arnold Krumm-Heller, occultiste célèbre, médecin remarquable et écrivain allemand reconnu des ouvrages transcendants, se développe un sujet d'une très grande signification pour les spécialistes intéressés dans la ligne rose-croix que l'auteur dirigeait et qui était le Commandeur Mondial de la *Fraternitas Rosicruciana Antiqua* et Archevêque suprême de l'*Église Gnostique*.

Comme acteurs principaux du récit qui a pour sous-titre *Roman d'Occultisme Initiatique*, ressortent trois personnages : le Maître Rasmussen, Haut Initié rosicrucien, l'étudiant en médecine Bernard, disciple de l'Adepté cité et Elsa, jeune aveugle à qui, Bernard, amoureux d'elle, a fait retrouver la vue. L'histoire se développe au Mexique, en Allemagne et en Espagne, en donnant, comme résultat, une lecture reposante et instructive, remplie des enseignements ésotériques, avec un bel exemple moral du triomphe du bien sur les guets-apens des personnes sans scrupule et négatives.



9 782910 918002

ISBN 2-910918-00-9

HUIRACOA
Dr Arnold Krumm-Heller

ROSE+CROIX

Éditions NORÉA
14, rue des Tulipiers
93110 ROSNY-SOUS-BOIS

ISBN 2-910918-00-9

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés
pour tous les pays y compris la C.E.I.

© Heinrich Krumm-Heller, Marburg (Allemagne)
© Éditions Noréa, Rosny-sous-Bois, (France) • 1995, pour la traduction française

Les Rose+Croix

Le château de Chapultepec, brillait cette nuit-là comme un sapin de Noël de ses multiples petites lumières. Il apparaissait comme une vision de songe, un conte de fées devenu réalité, un rêve qui serait descendu du ciel, et face au regard étonné du passant se serait transformée et concrétisée dans des blocs de granit, en lumière et en rumeurs tumultueuses.

La cause de cette agitation et de cette lumière était une superbe fête qui avait lieu au château. Carranza, le célèbre Président de la Patrie, qui fût autrefois celle des aztèques, fêtait son anniversaire. Quelle raison plus importante pouvait-on trouver pour orner le château que de célébrer l'anniversaire de son illustre occupant, créateur du Mexique moderne, promulgateur de la nouvelle Constitution et le plus grand mandataire que le Mexique ait connu depuis Juarez et Madero, qui n'aurait pas d'égal dans cette génération ?

Les avenues et le gradin central n'étaient que mouvement. Jusqu'à une heure avancée de la nuit de superbes voitures ont circulé. Tantôt elles déposaient des diplomates ou des militaires en tenue de gala,

tantôt des dignitaires de rigoureuse étiquette, ou de très belles et aristocratiques dames qui avaient donné bien du travail aux gardes chargés de maintenir l'ordre des allées et venues des voitures des invités.

À l'intérieur du château le mouvement était encore plus intense, plus varié et divers. Les salons, inondés de lumière, paraissaient de gigantesques kaléidoscopes, qui changeaient d'aspect constamment, au passage des uniformes, des habits et des tenues d'apparat, bijoux et pierreries des dames, offrant un tableau d'une diversité infinie.

Des centaines de personnalités invitées attendaient dans le grand salon de réception que le Ministre de l'Intérieur prononce enfin le discours, devant saluer le Chef d'État. La table du grand banquet était disposée en demi-cercle, où tant de personnalités se retrouveraient. La table était dressée avec le service en or massif de l'Empereur Maximilien, et des nappes de soie finement brodées de fils d'or à l'écusson National. Aucun château européen, ni même ceux qui furent le fruit ou le produit de l'imagination de Louis II de Bavière, n'aurait pu se mesurer au luxe et à la richesse de Chapultepec, le palais le plus magnifique du Mexique, ville que le renommé Baron Alexandre de Humbolt eut appelé « la ville des palais ».

Parmi cette multitude de personnalités qui commença de converser de façon réservée et timide, et qui se trouvait maintenant très animée, se trouvait un homme à l'allure réservée et silencieux, il aurait pu attirer facilement l'attention de celui qui ne se trouverait pas submergé dans les multiples sollicitations de l'occasion. C'était un officier de l'état Major Mexicain, le Commandant Montenero.

Son regard, percé d'éclairs d'impatience, se dirigeait fréquemment en direction de la porte, comme s'il attendait quelque chose. Dans cette attitude d'expectative et d'anxiété, il était resté à l'écart de tout ce qui l'entourait, et visiblement indifférent aux événements qui se déroulaient dans le château, jusqu'à ce qu'un garde s'approchant de l'officier discrètement et respectueusement, lui remis une missive et s'éloigna ensuite sans se faire remarquer.

Montenero pris la note, plus anxieux que surpris, et dans un profond soupir lança :

— Enfin!

Il lut le message et resta quelques instants absent dans ses pensées. Ensuite, se tournant vers le vieux Monsieur qui se trouvait à ses côtés avec qui il eut échangé quelques phrases pendant la soirée, il lui dit:

— Je suis au regret de devoir vous quitter, mais une affaire urgente nécessite ma présence et je dois partir.

— Comment ! Est-ce possible que vous abandonniez la fête en ce moment ? — répondit son interlocuteur.

— En effet — répliqua Montenero — ceci semblerait ou peut sembler un dédain ou dédaigneux envers la réception, mais...

— Non, — répondit son voisin —, je ne pense pas que la réception s'en aperçoit vraiment ni s'en ressente de votre départ, mais ne croyez-vous pas que ce soit intéressant de rester ici, en laissant pour compte un autre rendez-vous même si ce dernier est un R. : galant ! ?

— Oh ! — répliqua Montenero avec un sourire à peine perceptible — je dois vous avouer qu'il ne s'agit pas d'un rendez-vous galant, mais de quelque chose de bien plus sérieux, et plus important pour moi.

Son interlocuteur le regarda d'un geste d'étonnement feint et dit emphatiquement :

— J'espère qu'il ne s'agit pas de vous battre en duel !

— Certainement pas, — expliqua Montenero — ; mais à mes yeux ceci a autant d'importance.

— Et bien, — rétorqua le vieil homme —, ne vous retardez pas à cause de moi, je ne vous ennuierais pas d'avantage avec mes suppositions. De toute évidence il n'est pas possible de vous retenir, je regrette pourtant que vous ratiez cette réception, qui promet d'être

merveilleuse.

— Je vous remercie de votre intention. Peut-être arriverai-je avant qu'elle ne soit finie. Je vous prierai pendant mon absence, de me disculper si quelqu'un me demandait.

Ils échangèrent les dernières formules de politesse, se serrèrent la main, et Montenero quitta le salon d'un air distrait, en évitant la sortie principale pour ne pas risquer de rencontrer quelqu'un qui puisse le distraire, il sortit dans un des jardins et gagna une des avenues latérales.

Il suivit l'avenue pendant un bon moment, en contournant la colline de Chapultepec, suivant la direction des fontaines construites par le président Madero. Le chemin lui sembla bien désert. Autour de lui, il chercha du regard une présence. Il se rappela du signal convenu et tout en approchant ses doigts de sa bouche, siffla puissamment. À l'exhortation du sifflement il apparut à ces yeux, comme sorti de nulle part, un indien vêtu du typique pantalon bouffant, du poncho et du chapeau du pays.

— Bonsoir, mon Major, me voilà pour vous servir — dit l'homme —.

— Bonsoir mon ami, vous ici ?

Montenero comprit, tout de suite, que c'était bien l'indien, l'homme qu'il devait retrouver.

Ils étaient déjà amis, et se sentit rapidement en confiance et lui dit :

— Maintenant c'est à toi de donner les ordres, puisqu'il te faut me guider.

— Très bien, alors c'est par ici, suivez-moi.

À peine cinq cents pas plus loin, l'homme s'arrêta et se retourna vers l'officier et annonça :

— Nous sommes arrivés, faisons attention à ce que personne ne

nous voit, il serait ennuyeux de se faire remarquer. Essayez de surveiller pour que nous ne soyons pas surpris.

L'indien se baissa et après avoir creusé la terre pendant un moment, il prit une petite chaîne, vérifia encore une fois que personne ne les regardait, et tira la chaîne. Et alors la montagne s'ouvrit, et face à eux apparut un passage qui leur permettrait l'accès à une sorte de grotte dans laquelle l'indien fit entrer Montenero. Aussitôt entrés, l'homme saisit une deuxième chaîne et tirant sur celle-ci l'entrée fut refermée et ainsi protégée d'éventuels regards indiscrets.

C'est alors que le guide prit la main de l'officier et le conduisit par la galerie vers l'avant.

Montenero était stupéfait, et se rappela alors que le père Sagahun, qui décrit le Mexique avec infinitude de détails n'a jamais mentionné que la colline de Chapultepec fut creuse.

L'homme remarqua la perplexité de Montenero et lui demanda :

— Que pensez-vous de tout ceci ?

— Tout ceci me semble étrange.

Est-ce ceci l'état de djinn, c'est-à-dire un phénomène de la quatrième dimension ?

— Oui Major, il n'y a que nous qui puissions voir ceci, le commun des mortels ne se rendent pas compte que ces choses-là existent. Mais abandonnez cette préoccupation puisque tout vous sera expliqué.

Que pensez-vous de la colline maintenant ?

— Ici ? Décidément que là-haut c'était bien mieux.

— Vous verrez de choses splendides, qui vous émerveilleront — répondit l'indien.

— Vraiment ? — demanda Montenero —, plus étonnantes encore que ce banquet servi sur des nappes brodées en or, et des services de table en or massif ?

— L'or ! Ah ! Les Rose+Croix changent sans efforts le plomb en or.

Ils continuèrent à parler ainsi, pendant qu'ils avançaient dans la galerie jusqu'à se trouver devant une porte fermée.

L'indien frappa trois fois à la porte de façon cadencée, et de suite il entendit une voix de l'intérieur qui disait :

— Arrêtez-vous ! Aucun profane ne doit dépasser le seuil de cette demeure.

— J'accompagne un néophyte qui cherche la lumière, la sainte loi des Nahuas.

— Réponds-tu de lui ? Est-il digne de s'approcher de la croix et de voir le Saint-Graal ? — exclama à nouveau la voix de l'intérieur.

— Je l'accompagne par ordre du Maître.

La porte s'ouvrit alors et ils se retrouvèrent dans une autre pièce à côté de la porte un homme armé d'une épée flammigère leur ouvrit d'un geste le passage.

Peu après ils trouvèrent encore une porte.

— Nous sommes arrivés à la troisième porte — dit le guide —. Jusqu'ici l'entrée nous a été permise. Mais maintenant je dois vous bander les yeux. Sans quoi nous ne pourrions plus avancer. Sachez que si vous n'arriviez pas à être initié, je devrai vous accompagner de nouveau dans ce lieu, et surtout vous devriez garder un éternel silence sur tout ce que vous avez vu et entendu.

Montenero resta silencieux, son compagnon sortit un bandeau de sa poche et lui couvrit les yeux. La porte tourna lourdement sur ses gonds, et tous deux continuèrent vers l'avant, Montenero tâtonnait de ses pieds d'une démarche indécise.

— C'est ainsi que les hommes cheminent dans la vie, — dit l'indigène —, avec les yeux de l'esprit bandés. Et à tâtons ils cherchent le chemin depuis le berceau jusqu'au tombeau.

Soudain une voix clama :

— Qui sont ces audacieux qui ont osé s'approcher du Sanctuaire ? Sachez que quiconque s'approcherait des puits par seule curiosité, ne saurait revenir en vie. Vous vous trouvez dans l'empire de Lucifer Nahuas qui détruit celui qui s'approche par ambition mais vivifie celui qui le cherche par lui-même.

Le guide se rapprocha de Montenero et lui dit à voix basse :

— C'est la voix du Maître.

Montenero sentit tout à coup une sensation poignante dans sa poitrine, comme si un métal l'atteignait dans sa chair, d'une telle froideur que ça ressemblait à une émanation de méthylène ou une évaporation d'un gaz froid.

La voix du Maître résonna à nouveau :

— Que sent le disciple ?

— Je sens une froideur qui me transperce.

— C'est la nudité de la croix quand la Rose s'éloigne. C'est le froid de l'âme quand elle ne reçoit pas la chaleur de la charité. C'est le froid du repentir qui pénètre la conscience, le repentir d'avoir agi contre la divine justice. Bientôt la vie et la chaleur du Saint-Graal viendront vous assister dans toutes vos entreprises, qui s'acheminent vers le bien et l'amour.

Par la résonance de ses pas, le Commandant déduisit qu'il se trouvait dans une grande pièce. La voix interrogatrice était plus proche. Quelqu'un l'invita à s'asseoir.

— Qu'attendez-vous de nous ? — dit la voix.

— Je cherche la lumière de l'esprit — répondit Montenero avec détermination — J'ai le fervent désir de comprendre l'Éternel, l'inconnu, le principe originel de notre être.

— Pourquoi pensez-vous que nous pouvons vous conduire vers la lumière et résoudre vos problèmes ?

— Je ne sais pas, mais je cherche la lumière. Les Écritures ne disent-elles pas « Cherchez et vous trouverez ». Il y a longtemps que j'ai appris qu'il existait au Mexique une Loge Blanche qui pouvait révéler aux disciples la sagesse secrète des Nahuas. J'espère recevoir ici cette lumière et cette connaissance.

— Mais l'Église orthodoxe avec ses dogmes, ne vous a-t-elle pas donné les éclaircissements et la lumière que vous cherchez ?

— Non, l'Église orthodoxe n'a pu satisfaire avec ses dogmes mon envie de connaissance. Bien qu'en vérité, l'amour divin du Nazareth m'a permis d'avoir de l'espérance.

— Et la Philosophie n'a pu elle non plus, satisfaire les desseins de votre cœur ?

— Non, mon inépuisable soif n'a pu être calmé par la philosophie non plus, encore moins par elle que par la religion, à cause de la froideur de son raisonnement. Je vous ai déjà répondu ce que *La Bible* nous enseigne : « Cherchez et vous trouverez », et elle ajoute par la suite : « Appelez et la porte vous sera ouverte », et ensuite « Demandez et il vous sera donné ». Ma demande suit les préceptes des Écritures.

— Connaissez-vous la Science hermétique ? Savez-vous quelque chose au sujet des Rose+Croix ?

J'ai beaucoup lu. J'aime tout particulièrement l'œuvre de Papus, Franz Hartmann, je connais aussi le travail de Blavatsky et j'ai aussi appartenu à plusieurs associations spirituaïstes, et parmi celles-ci j'ai fait partie de la *Société théosophique*, mais elle ne m'a rien apporté de nouveau.

J'ai pourtant toujours ressenti le besoin de trouver un jour une vérité supérieure, peut-être aussi une vérité qu'il n'est pas donné à tout le monde de connaître. Le hasard a voulu que je rencontre mon guide indien, qui m'a conduit jusqu'à vous ce soir. Après avoir fait connaissance, il m'a soumis à différentes épreuves, il a essayé de mieux me connaître, et c'est ensuite qu'il m'a parlé de cet endroit, où

je pourrais enfin trouver réponse à mes aspirations. Je ne sais pas ce qu'il peut m'arriver, seulement je sais ou je pressens que c'est le lieu où je pourrais combler mes attentes. Je me sens las d'apprendre, je souhaiterais enfin savoir.

— Je vous remercie de votre réponse catégorique. Je savais que depuis longtemps vous recherchiez des connaissances occultes et c'est pour cela que j'ai accédé à la requête de notre ami indien de vous conduire jusqu'ici. Une dernière fois je dois attirer votre attention sur les motifs qui vous induisent à pénétrer dans ce lieu si jamais ceux-ci n'étaient que curiosité. L'initiation est une arme à deux tranchants : elle défend et donne la vie aux âmes pures et résolues, elle blesse et détruit les curieux et les impurs.

Posément le Maître finit sur ces mots, et ensuite s'adressant à l'indien, ajouta :

— Frère de Service, êtes-vous satisfait des renseignements que vous avez eu sur cet homme ?

— Oui, Maître, je peux le recommander en sécurité, c'est un homme sincère et altruiste, les signes de ses mains sont justes et parfaits — répondit l'indigène.

Alors la voix s'adressant à nouveau à Montenero dit :

— Vous avez dit que le hasard a mis cet homme sur votre chemin. Croyez-vous maintenant au hasard ? Rien n'est dû au hasard, tout à une raison d'être, une cause. L'humanité confond la cause et l'effet, la prédestination avec le hasard, les songes avec l'intuition. Nous sommes les instruments de forces méconnues du commun des mortels. Depuis quand connaissez-vous notre ami indien ?

— Depuis combien de temps ? — répéta Montenero en essayant de se souvenir. Et dans son effort pour revoir le passé, il vit une lumière brillante qui le pénétrait par les yeux et par son corps tout entier ; et à travers son *Ego* présent il vit une longue série d'*Ego* qui lui avaient appartenu dans des vies antérieures, et dans celles-ci il avait déjà été en relation avec celui qu'il voyait aujourd'hui comme l'indien.

Le voile dense qui l'empêchait de voir avait disparu, le temps et l'espace n'existaient pas pour lui. Et alors il aperçut la réalité de la quatrième dimension, et tout son être se sentait rempli d'une sensation de volupté. Il voulait répondre à sa propre question mais, éberlué par son éveil, il ne pouvait dire que :

— Le temps... Je ne sais pas, je ne connais pas le temps...

Et c'était vrai, il ne le connaissait pas. Il ne pouvait pas se souvenir, puisque le temps s'était annulé, et par la même occasion le souvenir, et malgré ceci il pouvait revivre tout le passé en une seconde.

— Avant de vous admettre parmi nous — dit la voix — je vais vous poser quelques questions. Quelle est votre date de naissance ?

Montenero voulait répondre, de la même façon qu'il l'aurait fait aux autorités civiles, mais le même étrange état s'empara de lui. La voix s'étranglait dans sa gorge, et il voyait d'innombrables naissances dans le passé et aussi dans le futur.

— À présent... je ne sais pas quand je suis né —répondit-il à nouveau...

C'est encore une fois une question de temps...

Le temps... Je ne sais pas, je ne connais pas le temps.

Et il se dit, si le temps n'existe pas, l'espace ne peut pas exister.

— Depuis longtemps vous cherchez la lumière. Quelle sorte de lumière cherchiez-vous ?

— J'ai voulu dire la lumière de la vérité — répondit Montenero

— Qu'est-ce la vérité ?

— La vérité..., la vérité c'est... — répétait Montenero en réfléchissant — la réalité, l'essence, la réalité indestructible de la nature.

— Bien, et qu'est-ce alors le mensonge ?

— Le mensonge c'est l'obscurité.

— Oui, en vérité ; la vérité est à Dieu et en Dieu. N'est-ce pas ?

— Oui, — dit Montenero —, le mensonge appartient aux hommes, nous avons créé le mensonge.

— Bien — expliqua le Rose+Croix —, Dieu est la vérité même, et seulement la vérité qui existe en nous peut connaître la vérité Divine. Il faut l'atteindre et la vivre à l'intérieur de nous-mêmes pour pouvoir la connaître. La vérité est en dehors du temps et au-delà de l'espace.

C'est uniquement à travers la connaissance du vrai Moi que l'homme atteint la vérité et peut la connaître. Dieu comme générateur et esprit universel, est la vérité généralisée. La vérité manifestée est le Fils, et c'est la raison pour laquelle l'Esprit-Saint est la connaissance du Moi divin en nous. L'homme dans son véhicule corporel est transitoire, et seul est éternel la vérité du Moi véritable. Notre conscience et notre intelligence appartiennent à *l'Ego* transitoire et disparaissent avec le corps physique. Toutes les deux sont exposées à l'erreur, seule la conscience supérieure et la connaissance intuitive du véritable Moi sont infaillibles. Dans tous les êtres existe l'étincelle Divine, et pour y avoir accès il est nécessaire d'avoir une méthode que nous les Rose+Croix nous possédons. Connaissez-vous un passage de *La Bible* qui aie une relation avec ce qui vient d'être dit ?

— Je crois en effet — dit Montenero —, saint Paul dit : « Ne savez-vous pas que vous êtes des Temples de Dieu et qu'il habite en vous ? »

— En effet, je faisais référence à ce passage — répondit affirmativement le Maître—. Et voyez, que s'il s'agit d'une particule du Tout-puissant, elle doit aussi avoir un pouvoir de création illimité, qui puisse lui permettre de réaliser des œuvres comme celles qu'il est donné d'appeler des miracles, comme celles accomplies par Jésus de Nazareth, que nous pourrions tous réaliser à condition de connaître la clef, le mystère.

Comme elles deviennent claires les paroles bibliques ! « Si vous possédiez la foi, comme une graine de moutarde, vous feriez bouger des montagnes ». La foi, néanmoins, est un pouvoir qui réside dans la

connaissance divine, la réalisation de notre propre divinité.

Ce n'est pas la foi, d'aucune façon, ce qui nous a été donné à croire par des pseudo-prêtres, les cultes ne peuvent être la pure et simple acceptation des croyances, ni des théories religieuses étranges, suivies comme étant indiscutables, et sous le pouvoir desquelles arrive à peine à se mouvoir l'intelligence de millions d'êtres. La foi n'est pas ceci, au contraire, c'est un pouvoir, le pouvoir semblable à la volonté de bien faire : la volonté de manifester cette étincelle de Dieu qui nous habite. L'homme peut tout ce qu'il veut, quand ce qu'il veut est la justice même.

L'homme est un accumulateur, un centre dans lequel coïncident les ondes de lumière et la force émanantes des bénédictions des justes des bienheureux, de ceux qui tendent vers l'harmonie. Vous cherchez la vérité dans un monde où tout est relatif, à l'exemption de la certitude de la fin de la vie, de la mort.

Dans le frontispice d'un ancien Temple il est écrit : *Nosce te ipsum*, « connais-toi toi-même » L'homme doit chercher ce que cette proposition englobe, c'est-à-dire, d'où venons-nous, que sommes-nous, et qu'allons-nous devenir. Dans sa complexité l'homme contient le tout, ciel et enfer, Dieu et Nature, le plus grand et le plus intime, et seulement quand l'homme se connaît lui-même, il peut comprendre ce qu'est la foi.

Croyez-vous à la vie d'outre tombe, ou à la vie après la mort ?

— Oui — répliqua Montenero, je crois aussi fermement qu'à l'existence actuelle, je suis spiritualiste.

Alors une voix inconnue se laissa entendre ;

— Croyez-vous que notre société, soit une société spirite analogue à celles que vous avez connu ?

— Pourquoi cette question n'a pas été posée par le Maître, pensa Montenero — Qu'ont-ils à faire les esprits avec tout ceci ?

Mais il n'eut pas trop de temps pour répondre parce que celui qui

avait posé la question répondit :

— Il est normal que nous soyons considérés comme ayant des tendances analogues, puisque nos efforts vont aussi vers un monde spirituel. Seulement nous différons dans les moyens dont nous nous servons pour communiquer avec les mondes invisibles.

— Oui, — reprit une autre voix — nous ne sommes pas étrangers au mouvement spirite, comme peuvent l'être les matérialistes qui nient toute existence des forces spiritualistes. Ce qui nous différencie est la forme des méthodes que nous employons pour enquêter dans le monde des esprits. Nous refusons le spiritisme, parce que les spirites non seulement utilisent mais abusent des forces occultes de la nature, que par ailleurs ils méconnaissent, ce qui a apporté d'avantage de préjudices de bénéfices à l'humanité ; Les phénomènes du spiritisme ne doivent ni ne peuvent être niés, mais à leurs origines ne se trouvent pas toujours des vrais esprits, comme l'affirment les imprudents, sinon qu'ils sont des élémentaux. Par ailleurs, le spirite abuse de l'homme, de la même sorte que le vivisecteur le fait avec les animaux qu'il martyrise. Le spirite utilise un médium dont le corps astral est à son tour utilisé par les êtres du monde invisible, et c'est par ce moyen que les spirites croient atteindre des mondes supérieurs. La différence existante entre le spiritisme et notre doctrine et méthodes que nous appelons hermétiques, consiste principalement dans le fait que pendant que les spirites utilisent le corps astral des médiums pour leurs recherches, l'Hermétiste ou Rose+Croix, peut par lui-même, avec son corps astral, aller dans le monde de l'invisible. Le spirite se prévaut d'êtres, qu'il ne peut gouverner, pour faire des expériences avec eux, tandis que l'hermétiste peut abandonner son corps à volonté pour s'enquérir dans des mondes occultes avec une pleine conscience. L'hermétiste doit développer la clairvoyance consciente. Si les disciples d'Allan Kardec se laissaient guider par nous ils auraient des meilleures réussites. Ils réussiraient mieux que les Théosophes, puisque ces derniers se sont égarés de leur chemin ces derniers temps.

L'humanité est tributaire de ses sens dans ses recherches. La science lui a procuré le microscope, le télescope pour qu'à travers eux

elle puisse élargir les limites de ses sens. L'Hermétiste, l'Occultiste ou, bien le Rose+Croix, développe des facultés et pouvoirs de son Moi intérieur, jusqu'à pouvoir outrepasser télescope et microscope.

Montenero voulait dire quelque chose à ce sujet, mais la voix méconnue continuait à parler :

— Nous devons maintenant vous soumettre à quelques épreuves pour évaluer le degré de volonté et d'évolution auquel vous êtes parvenu dans votre personnalité présente. Vous sentez-vous prêt à affronter ces épreuves ?

Le fervent désir de Montenero, de trouver les limites de l'occultisme, l'aurait amené à accepter n'importe quelle épreuve. Pourtant, Montenero n'était pas de ces individus nés avec une vocation, et qui ayant eu une préparation méthodique et diverses expériences dans des vies antérieures, sont prêts à recevoir une initiation. Il n'était pas non plus de ceux qui peuvent recevoir l'explication des mystères avec un cœur complètement ouvert. Il était encore lié au monde passionnel, il n'avait pas encore atteint ce stade de renoncement à tout l'éphémère et passager, pour un idéal d'éternité.

Malgré, il répondit de bon cœur et bien décidé :

— Je suis prêt à me soumettre à autant d'épreuves que vous jugeriez nécessaires.

— Alors, approchez-vous. On lui ordonna.

Montenero sentait à ce moment-là une inquiétude, et une angoisse qu'il n'arrivait pas à dominer. Il sentait que son bandeau non seulement l'aveuglait mais aussi l'empêchait de bien entendre. L'indien en lui mettant le bandeau lui avait aussi couvert les oreilles. Pourtant il avança fermement vers le Maître.

— Mais... qu'est-ce que c'est ça ? — il exclama.

Ses pieds ne touchaient plus terre, il était tombé dans le vide. Il se trouvait dans une profondeur, était-ce un puits ?, il avait les mains et les pieds enfoncés dans la terre molle et humide. Il croyait sentir

comme une odeur d'ozone. La terre qui l'entourait était chargée d'un fluide spécial qui n'existe pas normalement sur la terre. Il était certainement tombé dans un puits, mais il n'avait pas senti la chute, il n'y avait pas de trou. Tout était très vague, énigmatique et inexplicable. Le temps écoulé entre la chute et le moment où il prit conscience de sa situation n'était que le temps d'un éclair ; pourtant il lui semblait une éternité. Dans cette exhortation d'étranges sensations il crut revivre toute sa vie, telle est l'expérience de ceux qui tentent de se suicider sans y aboutir, d'après leurs témoignages. Les événements se succédaient avec une rapidité vertigineuse. Il arrivait à douter d'être toujours en vie, ou déjà être mort.

Il cherchait instinctivement avec ses mains une prise pour se tenir, en les levant il cogna un objet, une pierre. Il ne pouvait pas distinguer de quoi il s'agissait vraiment, mais il s'agrippa à cet objet de toutes ses forces, comme l'aurait fait un naufragé à une planche. Aussitôt qu'il eut réussi à se tenir, surgit d'une source inconnue un jet d'eau. Très vite l'eau inonda le puits menaçant de le noyer. Le niveau de l'eau l'obligea à se tenir sur les pointes des pieds, pour pouvoir respirer, en évitant que l'eau rentre dans sa bouche.

Comme précédemment avec la terre, cette eau prête à le noyer, lui parut différente de l'eau normale, comme si elle avait été créée d'un fluide particulier. Soudain il fut saisi par l'épouvante de la mort. Si l'eau montait encore un peu ou bien s'il relâchait sa tête, il serait perdu. Il sentait que ses pieds perdaient de force, qu'ils ne pouvaient plus le tenir, dans une angoisse morale prenante, il fit un suprême effort ; son instinct de conservation prévalut et ses mains cherchaient vers le haut un appui dans l'inconnu, et peut-être par hasard, ou bien cet effet était prévu d'avance, il trouva une chaîne qu'il saisit de toutes ses forces, au même instant l'eau disparut engloutie par la terre. Il n'eut pas trop de temps pour se remettre, puisque lorsque l'eau disparaissait, il semblait que l'enfer ouvrait sa gueule ignée (son gosier) sur lui, en lui crachant du feu. Il avait une terrible soif, qu'il essayait de calmer en aspirant de l'air frais à grandes bouchées, mais les flammes l'entouraient. À nouveau il crut que ces flammes qui l'entou-

raient n'étaient pas du genre de feu qu'il connaissait, on ne le ressentait pas de la même façon. À l'égal de la terre et l'eau, il semblait être plutôt magnétique et non physique. Pourtant lui s'embrasait.

Dans son imagination angoissée, croyant la mort si proche, lui vint à l'esprit cette phrase de la croix, et emplît de foi, les mains jointes, il répétait :

— Seigneur ne m'abandonne pas, sauve-moi...

Le son de sa voix, à cet instant si particulier, vibrait dans son imagination, il voulait reproduire les mêmes sons, mais sa bouche ouverte qui essayait de prendre un peu d'air, ne put que reproduire le son des voyelles, et à leurs vibrations il trouvait un salut inattendu. En effet, la chaleur brûlante qu'il recevait des flammes, disparût comme par enchantement, et le feu se dissipa. Ainsi Montenero put découvrir le pouvoir que possèdent les voyelles pour dissiper le feu.

Il vit à l'intérieur de lui un I qui lui rappela l'*Ignis* du latin = feu = âme A, un A = *Aqua* = eau = matière = corps ▽, et en dernier un O = *Origo* = principe = origine = esprit. Ce I.A.O, le premier *montra* que l'on trouve dans les inscriptions de beaucoup de Temples anciens. Montenero n'avait reçu aucune instruction sur les voyelles I.A.O, mais il avait senti passer leur vibration en les prononçant dans son corps et jusqu'aux pieds, c'était un enseignement qu'il n'oublierait pas. Il continuait de méditer sur ceci.

Un étrange silence l'entourait alors. Il se sentait seul avec son Dieu. Il regardait à son alentour sans remarquer rien d'autre qu'une profonde obscurité, mais il se souvint du bandeau qu'il portait. Il porta sa main sur ces yeux, oui il était encore là. Il se sentait encore bizarre. La voix du maître qui vibra à nouveau le ramena à lui quelque peu.

— Vous vous en êtes sorti brillamment de cette épreuve. Les quatre éléments, terre, eau, feu et air, vous ont purifié, le I.A.O, que vous avez prononcé, vous a sauvé.

Montenero su que le Maître n'était pas seul.

Sa voix sacerdotale résonna dans la pièce.

— Au commencement fut la lumière ! Que la lumière soit avec le disciple ! Que s'unifient le E.U, et les cinq y seront ! C'est l'heure du premier degré ! La parole est juste et parfaite.

Arraché par une main invisible, le bandeau tomba des yeux de Montenero, qui abasourdi et empli d'étonnement contemplait le spectacle qui l'entourait. Il se trouvait dans une très vaste salle, éblouissante d'or et de lumière. Cette clarté était si puissante qu'il ne pouvait lui être comparé, pas même le château de Chapultepec. C'était une lumière vivante, interpénétrée de vie et d'esprit. Et le plus étonnant était que Montenero ne pouvait découvrir sa provenance. Il n'y avait pas de lampes au plafond, elle ne pouvait provenir d'aucune porte ou fenêtre. Elle venait simplement partout et elle ne produisait aucune ombre. Pourtant l'on voyait, derrière le Maître, qu'à l'intérieur d'un rocher il y avait une sorte de *Custodia-calice* d'une couleur vert rougeâtre, dont jaillissait la lumière, aussi vivante que rare, devant une croix radieuse entourée d'une couronne de roses. En regardant cette croix attentivement Montenero remarqua un calendrier aztèque, entouré par sept roses.

— Ceci doit être la coutume des Rose+Croix — pensait-il.

Son regard croisa celui de l'indien qui semblait lui demander si tout ceci ne valait pas d'avantage la peine que les salons du château de Chapultepec. Ne sentez-vous pas l'intensité de cette lumière diffusée par la croix et le calice.

C'était en effet une lumière que l'on pouvait appeler divine. La plus parfaite des lampes que le technicisme aurait pu créer, n'aurait produit qu'une lumière aussi misérable que celle d'une bougie de stéarine. On sentait que cette lumière était non seulement vivante mais qu'elle était la vie en soi. La magnificence de la salle était extraordinaire. La lumière qui jaillissait du Calice paraissait communiquer avec tous les objets, leur donnant la vie, tout était harmonie. Qu'étaient tout l'or de l'Empereur Maximilien comparé aux richesses incomparables qui l'entouraient ? Les murs, le plafond, les colonnes,

tout réfléchissait l'or, tout était en or massif. Mais d'où provenaient toutes ces richesses ? Quelle mine aurait pu les produire ? Quel artiste l'aurait sculpté ?

Tout ceci appartenait à un monde auquel Montenero n'était pas habitué et il était abasourdi, étonné. Il ne savait plus où diriger son regard, les Rose+Croix lui avaient volontairement laissé le temps pour que ces profondes impressions deviennent indélébiles. De toute évidence les expériences de cette journée ne s'effaceraient pas de son esprit. Enfin, son regard croisa celui du Maître, dont il n'avait jusqu'à présent qu'entendu la voix. Sa figure était vénérable et grande, il avait une barbe blanchissante et bien entretenue, on devinait son ancienne blondeur. Malgré son apparence d'homme âgé, il affichait une extraordinaire fraîcheur. Son nom était Rasmussen, et on ne pouvait lui donner un âge précis, on pouvait aussi bien lui donner 45 ans, ou bien 70. Tout en lui était noble. Son nez droit, son front haut, les yeux bleu vert, aussi pénétrants que ceux d'un barde. Il devait sûrement avoir ses origines dans le nord de l'Europe, en Silésie ou bien au Danemark.

Rasmussen était très connu et très populaire. Il était le Conseiller de la colonie allemande du Mexique, le gouvernement lui devait de nombreux services. Sa réputation était irréprochable. Depuis de nombreuses années il était Consul Général de la Norvège au Mexique et il gardait sa porte grande ouverte non seulement pour les Norvégiens mais aussi aux Danois, aux Suédois et aux Allemands qui étaient les bienvenus. Il habitait une belle et confortable maison du quartier Juarez. Tout le monde lui attribuait des connaissances extraordinaires. En outre il possédait une importante fortune personnelle, dont personne ne connaissait l'origine, mais supposée provenir d'un héritage. On disait aussi qu'il possédait des mines d'argent dans les états du Nord dont il ne se souvenait jamais. En tout cas, tout le monde était d'accord sur l'origine honnête de ses richesses. Il occupait des postes de responsabilité dans des Banques, des Présidences ou bien il était membre du Conseil d'administration. Ce qu'ils ignoraient s'était qu'il s'occupait aussi des sciences occultes. On savait qu'il

tenait un poste d'importance dans l'*Ordre de Saint Martin de Pascualis*. L'*Ordre* qui comptait dans ses rangs des aristocrates de nombreux pays, s'occupait d'oeuvres de charité.

— Oui sans doute — pensa Montenero, en passant sa main sur son front —, un maître doit certainement être comme lui— et pendant qu'il réfléchissait sur les renseignements du Maître il se demandait comment n'avait-il pas deviné avant.

Ses pensées furent interrompues par la voix de Rasmussen :

— Commandant Montenero, vous avez réussi toutes les épreuves, je me permets de vous saluer comme l'un de nos frères. Je dois ajouter que tout ce que vous venez de vivre ici n'a été que suggestion. En réalité vous n'avez pas bougé de la place à laquelle vous étiez. La terre que vous touchiez, l'eau qui vous noyait, le feu qui vous embrasait et l'air qui remuait les flammes n'étaient pas matérielles. Vous saurez plus tard comment tout ceci se produit. Nous n'avons pas besoin de soumettre les novices à des épreuves matérielles, nous connaissons les hommes mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes. Nous possédons des méthodes et des moyens secrets pour pénétrer le fond même des consciences. Vous avez à présent acquis le devoir d'étudier tout le symbolisme qui vous entoure.

Nous avons nos réunions et notre symbolisme secrets, parce que nous ne croyons pas utile de divulguer au grand nombre des informations qui pour la plupart d'entre eux, ne voudraient rien dire, ou seraient dénouées de sens et qu'ils ne pourraient comprendre. *La Bible* nous met en garde : « Nous enseignons la sagesse de Dieu, mystérieuse et demeurée cachée, que Dieu, avant les siècles, avait d'avance destinée à notre gloire ».

C'est textuel de la 1^{ère} *Épître aux Corinthiens* 2,7, cela oblige les bons Catholiques à méditer...

Ainsi, comme ce verset est très clair et précis, il en existe d'autres plus hermétiques, mais toutes les paroles dites ou divulguées par le Christ ou ses apôtres, en expliquant les paraboles ou bien en donnant des enseignements, révèlent un sens occulte. Les Écritures sacrées,

comme une clé occulte, sont si merveilleusement grandes qu'elles portent en elles la marque ou le sceau inépuisable de la Divinité. Les hommes aussi sages fusent-ils n'auraient pas pu rédiger une telle œuvre de perfection, et c'est à cause de ceci que *La Bible* est la Grande Lumière, et en elle se trouve le Mystère du Graal.

Les Rose+Croix forment un cercle intérieur et un autre extérieur. Vous appartenez déjà au cercle extérieur et vous aurez dans le futur la possibilité d'être reçu dans L'Orient intérieur. Votre conscience physique est déjà rentrée dans ce cercle extérieur. Nous ne pouvons rentrer dans le cercle intérieur, la vraie fraternité, qu'avec notre corps astral, quand nous avons atteint l'initiation véritable. On ne peut prévoir pour personne le moment où il atteindra la véritable initiation, il est possible d'y arriver dans cette vie, il est aussi possible de ne l'atteindre qu'après avoir vécu plusieurs vies. Notre corps physique est comme un violon que l'homme devrait apprendre à accorder et dont il devrait apprendre à jouer. Comme les enfants, nous pouvons nous amuser avec lui et l'abîmer parce que nous ne savons pas nous en servir. Mais ceci serait oublier que dans notre corps Dieu même y est, la 1^{ère} Épître aux Corinthiens nous le dit : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? » 1 Co 3, 16.

Il fit une pause et ajouta :

— Souhaitez-vous que je vous explique encore quelque chose, ou bien avez-vous une question à me poser ? Mes frères et moi sommes prêts à répondre à vos questions.

Je voudrais ajouter que ce centre que nous appelons Loge Blanche vient d'Espagne, qu'elle a été apportée par des pères venus de ce pays qui, comme vous le savez, nous appelons ici la « mère patrie ». La Loge qui existe là-bas est de degré supérieur. Le calice que nous avons ici est l'imitation du vrai qui se trouve en état de djinns, dans la montagne de Montserrat, en terre catalane.

Si vous suivez toutes nos indications, la prononciation quotidienne des voyelles que vous avez vues, il est possible qu'en vous rendant là-

bas en « *Astral* », l'ascension vous soit offerte, mais c'est pour plus tard...

— Maître, — dit alors Montenero —, des années durant j'ai lu de la littérature occultiste, tout ce qui passait entre mes mains..., mais toujours en zigzaguant. Est-ce peut-être la raison pour laquelle je ne quittais pas l'obscurité ; mais on ne m'a jamais parlé de Montserrat.

— Qu'est-ce qui vous a le plus surpris de tout ce que vous avez vu et entendu au moment de votre arrivée parmi nous ?

Montenero ne le savait pas, il ne pouvait pas se rendre compte réellement de ce qui l'avait le plus frappé. Mais ses yeux se sont fixés sur la croix resplendissante et il s'est souvenu que ce qui l'avait le plus impressionné s'était justement le calendrier aztèque qu'il y avait sur la croix. La croix et le calice lui semblaient plus naturels, à cause de ses anciennes lectures occultistes.

Il posa une question au Maître :

— Quelle est la relation entre la croix chrétienne et le calendrier aztèque?

— Répondre à cette question serait déjà résoudre un problème de l'avenir. Pour l'instant je ne peux vous donner que quelques indications. La réforme de l'Église au XVI^e siècle a quelque peu éclairci l'origine de la croix du Golgotha dans sa forme svastika. La race germanique, propulsée par la religion des anciens germaniques, a atteint un degré de développement spécial. Le culte du Soleil des anciens mexicains est encore plus ancien que celui des germaniques et sa valeur ésotérique est supérieure à celle du Christianisme. Un lien uni ces deux civilisations dans le passé. De même que la vie du Christ est le symbole de la vie de chacun d'entre nous en particulier, elle symbolise également la vie des peuples, que sans le soupçonner sont le reflet de la vie du Sauveur, le plus grand des initiés. De même que Jésus est mort crucifié et est ressuscité, aussi renaîtra le peuple allemand après avoir souffert la douleur de la crucifixion, après avoir apuré le calice de l'amertume, de même que renaîtront ceux qui en accomplissant leurs devoirs sont morts sur-le-champ de bataille.

Nous avons des raisons pour assurer que tous ces hommes morts à la guerre, de tant de pays, renaîtront en même temps et dans un proche avenir, il est nécessaire de comprendre que la mort, d'autant de milliers d'hommes dans un pays, suggère la nécessité, d'un nombre extraordinaire de naissances. Cette dernière guerre était nécessaire pour que la race submergée dans le matérialisme, réagisse et que vienne une époque de spiritualité qui débute maintenant. Nous verrons des choses bien étranges d'ici quelques années. Aujourd'hui l'occultisme s'impose. N'avez-vous pas trouvé d'étranges coïncidences entre les inscriptions de ces pyramides, celles d'Égypte et les pierres druidiques en Allemagne ? Les grands initiés d'Osiris parlaient des lions du nord, qui devraient naître au-delà des mers. La réincarnation est un sujet traité par toutes les grandes religions, et il est dit dans les *Évangiles* que Jean, en parlant de Jésus, a dit qu'il était Élie. Aussi dans *l'Évangile de saint Jean*, Jésus dit : « En vérité, je vous le dis, à moins de naître une nouvelle fois, vous ne rentrerez pas dans le royaume des cieux » Jn 3,3. Obscures et très discutées sont les paroles de Nazareth quand il parle de sa renaissance et de la renaissance des peuples. Il dit quelque part : « En vérité Je vous dis que ce peuple ne succombera pas tant que tout ne sera pas réalisé ».

Maintenant je vous invite à réfléchir sur le fait que tout ce qui arrive dans le monde physique est le reflet des mondes supérieurs.

— Et comment dois-je comprendre la croix ?, — demanda Montenero au même temps que son regard se posait sur l'inscription I.N.R.I.

— La signification de ces lettres — répondit le Maître — s'explique avec les mots *Iesus Nazarenus Rex Iudeorum*, cependant les Rose+Croix nous les expliquons autrement *Igné Natura Renovatur Integra*, c'est-à-dire, *par le feu la nature est entièrement renouvelée*. Nous pourrions également dire tous les éléments ; puisque vous verrez plus tard que la flamme contient en elle tous les autres éléments. Le mot I.N.R.I. joue un rôle très important dans la vie du Christ avant d'arriver à sa fin tragique. D'après une tradition égyptienne, ce mot a servi comme une sorte de *mantra* pour l'initiation des

Mystos, en la prononçant correctement, se produisait une anesthésie instantanée.

Les Juifs ont la même tradition dans le *Toldot yeshu*. Jésus démontre là qu'il avait été initié dans la magie égyptienne à la façon dont il imposait les mains, ou dont il faisait les signaux des mains. D'après la tradition de Lydda, le Christ fut crucifié parce qu'il avait été accusé d'être magicien. Avec ces mots ou d'autres approchants, tous les peuples parlent de la crucifixion du Logos, qu'à l'intérieur d'un corps mystique œuvre stigmatiquement. C'est pour ceci que la prononciation de ce mot insensibilisait les Mystos et leur permettait la sortie de leur corps astral. Héraclite vit dans le feu (l'Esprit) la création de toutes les choses. Anaximènes crut la découvrir dans l'air, Thales dans l'eau et Empédocles dans la terre. La Trinité, — Esprit, Force et Matière —, nous est montrée au travers de tous les cultes. Le feu qui est dans l'homme est un feu sacré, c'est le feu du Saint Esprit qui peut détruire ou élever l'homme en fonction de ses agissements. Vous aurez parmi nous l'occasion d'étudier les secrets intimes de la nature. En société, les hommes dépendent les uns des autres, nous ne pouvons pas vivre isolés, et de là l'obligation que nous sentons en vivant en société de nous cultiver ; de nous comprendre de nous entraider dans notre développement individuel.

En s'adressant à tous les présents, le maître dit :

— Je souhaiterais interrompre quelques instants notre réunion pour que tous nos frères aient le loisir de saluer le néophyte que nous venons d'accueillir entre nous.

Montenero qui connaissait plusieurs des présents, sentait un véritable plaisir à leur serrer la main, d'autant plus que parmi eux, il reconnut quelques uns de ses camarades des années scolaires. Après dix minutes de chaleureuses présentations, Rasmussen reprit la parole :

— Mes chers frères, — dit le Maître —, il est déjà temps de conclure pour cette nuit, donnons fin à notre réunion. Je voudrais, cependant que celui qui aurait quelque chose à dire parle.

Alors l'un des frères prit la parole.

— Est-ce que notre Maître est déjà intervenu en ce qui concerne l'horrible crime qui préoccupe tous les habitants de la capitale ?

Montenero comprit immédiatement de quoi il s'agissait, puisque pendant plusieurs jours la une de tous les journaux du pays ne parlaient que de ça.

Les faits étaient les suivants : Huit jours avant, un incendie s'était subitement déclaré dans le Consulat Allemand, et soit à cause de la violence inouïe du feu ou bien du temps que les pompiers avaient mis à arriver, tout avait été réduit en cendres. Selon les enquêtes policières il s'était avéré que l'incendie n'avait pas été accidentel mais intentionnel. L'incendiaire avait laissé des traces précises de son crime. On prétendait même, que des parties principales de l'immeuble auraient été arrosées de pétrole. Quoi qu'il en soit, le fait est que près de la Caisse du Consulat, on avait découvert un cadavre carbonisé dont le signalement correspondait à celui du secrétaire Baron de K. La caisse était ouverte et à côté du cadavre on avait trouvé un couteau appartenant au garçon de salle du Consulat. La version la plus répandue du crime était celle-ci : le garçon avait été surpris par le secrétaire pendant qu'il essayait de voler la caisse ; au cours d'une lutte au corps à corps, il se servit d'un couteau portant ses initiales pour l'assassiner. C'est ce même couteau qui a été trouvé plus tard à côté du cadavre. Pour éliminer toute trace du crime, il mit le feu à l'immeuble après l'avoir aspergé de pétrole.

Ce cas avait provoqué un grand émoi dans presque tout le Mexique. Le télégraphe avait propagé d'un bout à l'autre du pays tous les détails se rapportant au crime, ainsi que des renseignements complémentaires sur la personnalité de la victime et de l'auteur présumé du crime.

La victime fut inhumée dans le panthéon militaire, avec les honneurs dus à un colonel de l'armée. Le Ministre des Affaires étrangères, dans un brillant discours, fit son panégyrique et assura que le gouvernement prendrait toutes les mesures nécessaires pour la cap-

ture du criminel. Le gouvernement accorda à la veuve une forte indemnité, ainsi qu'une rente à vie.

Dans ces cas-là, comme à l'accoutumé au Mexique, la police fit son travail avec une extrême prudence. Malgré l'interrogatoire serré des différents membres de la famille du domestique de la Légation, aucune trace de ce dernier n'avait pu être trouvée. Néanmoins, il n'était pas possible que tous ceux qui avaient été interrogés aient trempé dans ce crime.

C'est justement la raison pour laquelle un des frères Rose+Croix interrogea le Maître à ce sujet.

Rasmussen après l'avoir écouté resta en silence un moment, les yeux clos comme concentré.

Il se saisit ensuite de l'épée flammigère et ordonna à tous les présents de se donner la main formant ainsi un cercle magique. Alors le Maître prononça quelques mots, en donnant une intonation particulière aux voyelles. Il prit ensuite une fiole qui se trouvait dans une boîte à arcanes. Il en versa quelques gouttes dans un calice, une épaisse fumée s'en dégagea. Alors il prononça par trois fois le nom du domestique d'une puissante voix.

Comme la nuit était bien avancée, les frères pensaient que le domestique serait déjà endormi, cela faciliterait la possibilité qu'il se présente en corps astral.

À peine l'écho de la dernière syllabe prononcé pour la troisième fois par Rasmussen s'était-il éteint, qu'un vent accompagné du bourdonnement caractéristique des évocations s'éleva dans la salle. La fumée, qui émanait du calice, se condensa progressivement, et peu à peu prit la forme de l'individu évoqué : le domestique du Consulat. Alors une voix sépulcrale résonna dans la pièce.

— Me voilà ! Pourquoi me ramenez-vous du monde des morts ? Pourquoi avoir troublé mon repos à l'aide de votre puissant magnétisme ? Que voulez-vous de moi ?

Rasmussen qui s'attendait à rencontrer un esprit tourmenté par le

remords demanda :

— N'éprouves-tu aucun remords pour l'horrible crime que tu as eu l'audace de perpétrer ?

— Je n'ai commis aucun crime. Au contraire, j'en suis la victime. Le Secrétaire du Consulat m'a tué après avoir volé la caisse, il habilla mon cadavre de ses propres vêtements, afin que tous le croient mort, et il prit la fuite après avoir incendié le Consulat.

Tous ceux qui entendirent les éclaircissements du spectre furent stupéfaits, car aucun d'entre eux ne s'attendait à un tel dénouement.

C'est alors que le Maître dirigeant la pointe de son épée vers le fantôme s'exclama :

— Frère, par les pouvoirs qui me sont conférés, tu es libre, retournes d'où tu viens. Purifies-toi et que la paix soit avec toi !

Telle qu'elle était apparue, l'ombre disparût progressivement.

Rasmussen se dirigea alors vers ses frères :

— Concentrez vos énergies, intensifiez la chaîne.

Il prit place dans son fauteuil et respirant plusieurs fois avec une certaine intensité, provoqua en lui-même un état d'extase.

— Concentrez-vous bien, et pour rien au monde ne brisez la chaîne magique jusqu'au retour du Maître. — dit celui des frères qui avait pris la direction de la dite chaîne.

Quelques instants s'écoulèrent et Rasmussen se remit à respirer profondément.

— Ça y est, — dit-il enfin — je pus voir l'assassin en corps astral, et il m'a promis de se livrer lui-même à la justice, afin que cette affaire s'éclaircisse et que tous ceux qui se trouvent en prison sans aucun motif, soient remis en liberté.

Un des Rose+Croix, dont j'ai appris plus tard qu'il avait le titre de Grand Frère, se trouvant à côté de Montenero lui dit sur le ton de la

confidence :

— Ne croyez-vous pas que si les Juges disposaient de ces moyens comme d'autres dans ce genre, l'administration de la justice serait bien différente. Nos ancêtres aztèques connaissaient ces moyens et s'en servaient à l'époque.

Montenero qui était stupéfait de ce qu'il venait de voir, répondit :

— Le pouvoir que je viens de découvrir chez les Rose+Croix est pour moi une véritable surprise. Je remercie sincèrement qu'il m'ait été permis bien que je sois un néophyte, d'avoir été présent cette nuit. Que diront-ils les juges quand le véritable assassin sera dévoilé demain !

Le Maître s'apprêtait à clôturer la séance de la nuit, lorsqu'un des présents manifesta le désir de s'occuper d'une affaire de charité.

— Oui, — dit Rasmussen — manifestons notre charité à chaque fois que nous le pouvons. Dites-nous frère de quoi s'agit-il ?

— Il s'agit d'une pauvre mère qui lutte contre la mort, saisie d'une fièvre puerpérale, cas sans espoir d'après les médecins. Si elle mourait, un homme digne, bon mari et père, serait abandonné à son désespoir, avec quatre petits enfants. Ne pourrions-nous pas l'aider ?

Tous les présents qui avaient écouté attentivement les mots du Frère, regardèrent ensuite le Maître en attendant sa décision.

— Aidons-les, mes frères, dit brièvement Rasmussen.

Au signal du Maître, tous les présents refermèrent le cercle. Rasmussen, les yeux fermés, prononça quelques mots en donnant aux voyelles une intonation inconnue pour Montenero. Ensuite une sorte de conversation incompréhensible pour Montenero eut lieu, et enfin Rasmussen se dirigeant vers les présents annonça :

— Notre *Guru* s'occupera de la malade, et demain les médecins verront avec étonnement la guérison de cette femme qu'ils croyaient condamnée.

Après quelques instants de silence il s'exclama :

— Mes frères, formons une chaîne fraternelle autour de la rose et de la croix, pour pouvoir être touchés par les effluves bénéfiques du Saint-Graal. Jurons de maintenir le secret sur tout ce que nous avons pu voir et entendre cette nuit. Jurons de persécuter partout le mensonge et l'ambition, de protéger la vérité, la vertu et l'innocence. Jurons de faire tout ce que nous pouvons pour réussir la progression la plus importante dans le chemin de l'amour et de la pureté.

— Nous le jurons — dirent les frères en chœur allongeant les mains.

Rasmussen leva les mains comme pour les bénir, en disant :

— Au nom de la chaîne universelle des Rose+Croix et sous le patronage de votre *Guru* vénéré et des Frères invisibles, la séance est close. Que la rose fleurisse sur votre croix !

C'est ainsi que la réunion fut close.

— Il est tard — dit Rasmussen — demain j'ai beaucoup de travail, et je dois me lever tôt pour faire les préparatifs de mon voyage.

Les Rose+Croix sortirent de la colline de Chapultepec, par l'entrée par laquelle Montenero et l'indien étaient entrés, prenant toujours les mêmes précautions pour ne pas être vus. Ils traversèrent ensuite le parc qui entoure le château pour ensuite prendre le train à Buenavista.

Une fois tout le monde parti, Montenero resta avec Rasmussen et en profita pour établir la conversation, poussée par son désir d'en savoir plus.

— Vous partez en voyage ? — dit Montenero —, Je souhaiterais vraiment qu'il ne soit pas aussi imminent qu'il en a l'air. J'ai en réalité

tant de questions à vous poser. Vous ne pouvez vous imaginer à quel point je vous suis reconnaissant de m'avoir initié cette nuit. Je réalise que mon instruction commence réellement ce soir, et j'espère pouvoir assouvir avec votre aide la soif de connaissance qui m'habite depuis si longtemps.

— Cher ami, je ferais tout ce que je peux pour vous — dit Rasmussen — mais on devra le faire dans les prochaines séances, puisque je pars très prochainement pour l'Allemagne. Il y a de nombreuses années que je ne suis pas allé en Europe. Il me faut y aller pour régler des affaires familiales. D'autre part, *l'Ordre de la Rose+Croix* me demande dans le vieux continent. Vous devez savoir que nous nous réunissons une fois par an, soit en Bohême, soit dans les montagnes du Harz, ou dans le Tiflis ou bien encore à Montserrat ou dans le Yucatán, le Pérou ou en Inde, nous avons là-bas des Loges Blanches. Les membres sont présents en corps astral, et nous assistons à très peu de réunions en corps physique. Ces réunions sont très importantes après la Grande Guerre, il existe maintenant un grand intérêt pour notre science.

— Monsieur, dites-moi, il est dit qu'au Tibet toutes les sociétés sont représentées, est-il vrai ? — demanda Montenero —.

À ce, Rasmussen répondit :

— Le Tibet, terre sacrée des hindous, le pays caché du grand Lama, a été soigneusement étudié. De nombreux films qui y ont été tournés démontrent que nous avons été trompés des siècles durant, et ceux qui croyaient aux mystères de Lhassa ont été bien surpris.

L'accès si difficile au Tibet, pays situé sur la cime de l'Himalaya, a fait que très rarement on ait pu parvenir à y arriver. Il suffit qu'un Européen s'approche de la ville sacrée pour qu'il soit tué. C'est, du moins, ce que l'on prétendait. Beaucoup ont essayé d'enquêter sur ce mystère.

Il existait des sociétés théosophiques et philosophiques qui prétendaient qu'au Tibet tout était sacré. Là-bas vivaient les grands *Ma-hâtma* conducteurs de l'humanité.

Je me souviens d'avoir assisté à une série de conférences à Paris, où le conférencier décrivait Lhasa comme le *nec plus ultra* de la civilisation, qu'ils détiennent les secrets des grandes inventions telles que la télégraphie sans fil, les aéronefs, et qu'ils possédaient des pierres philosophales et *tutti quanti*.

Nombreux ils étaient ceux qui y croyaient et qui attendaient la mort pour enfin découvrir les merveilles du Tibet. Mais le Dr William Mac Govern soupçonnait que les informations sur Lhasa n'étaient que des mensonges pour abuser les naïfs ; sans craindre de se faire tuer par les saints tibétains, mais tout en prenant des précautions, il s'habilla en ouvrier hindou, cacha dans ses habits une caméra cinématographique et partit vers l'Himalaya.

De retour récemment en Europe il publia en allemand un livre, illustré d'un grand nombre de prises de vues faites lors de son voyage. Cet ouvrage a fait tomber le voile des yeux de ceux qui croyaient aux merveilles des yogis et des fakirs tibétains.

Non pas que je ne crois pas ce qui est dit dans Hamlet qu'il y a beaucoup de choses entre ciel et terre que notre philosophie n'envise pas, bien au contraire, je crois aux phénomènes supra physiques, mais je ne pense pas que ceci est le privilège de la terre du Tibet.

Si des terres *djinns* existent ainsi qui le décrit si merveilleusement l'écrivain madrilène, le Dr Mario Roso de Luna, elles existent en d'autres lieux de l'Inde, au Pérou, au Mexique et en Espagne, où l'on peut-être en contact avec ces sciences rares ; mais ne nous leurrions pas, sans quoi il en résulte de même que pour le Tibet, que nous avons cru être une terre très avancée, et dont en réalité le peuple qui l'habite est très ignorant manquant de toute civilisation et tuant les voyageurs, non pas pour cacher quelque chose, mais par sauvagerie.

C'est très curieux ce qu'il raconte au sujet des sorciers du Tibet, ils font la même chose que les *Mené* du Yucatân et les *Huiracocha* du Pérou, peuples qui se ressemblent beaucoup entre eux. La ressemblance physique est aussi remarquable entre les peuples du Mexi-

que et les Tibétains, et il serait intéressant de voir s'il existe aussi des points en commun entre leurs langues.

Montenero qui écoutait avec grand intérêt, lui demanda un rendez-vous pour continuer de parler. En se caressant la barbe pensivement Rasmussen lui dit :

— Je crois que je serai libre après demain dans la soirée. Que pensez-vous, mon ami, si nous nous donnions rendez-vous quelque part ? S'il n'y avait rien d'imprévu... De toutes les façons, je vous ferai parvenir demain un mot vous indiquant le lieu et l'heure.

Montenero le remercia, le salua et repartit chez lui.

Cette nuit-là il lui fut impossible de trouver son sommeil. Il était fortement impressionné par tout ce qu'il avait vu dans la soirée. Les épreuves, qu'il avait subi, avaient surexcité à tel point son corps astral que son corps physique s'en ressentait. Pourtant les jours suivants il sentit un bien-être croissant monter dans son être, son organisme fonctionnait mieux, ses pensées étaient plus claires, ses activités plus éveillées. C'était le résultat de la chaîne qui avaient formé les Rose+Croix dont il avait fait partie. L'union avec son esprit lui procurait un état de félicité évidente.

Il n'a pas attendu longtemps, puisque Rasmussen lui avait donné rendez-vous trois jours plus tard. Pendant celui-ci, il avait été question du problème transcendant de la force et de la matière ;

Rasmussen ouvrit la conversation :

Quand nous parlons d'expériences scientifiques ou bien de simples faits, nous devons prendre en considération non seulement ce qui peut être démontré empiriquement avec nos sens, mais il est nécessaire d'extraire des conclusions, des conséquences inductives ou déductives.

Dans l'état actuel de la science, il ne faut pas s'arrêter partiellement au fait d'un point de vue objectif, mais nous devons aussi nous valoir de notre entendement.

Si on devait garder intactes les questions philosophiques jusqu'à en avoir terminé avec les observations objectives, nous ne pourrions pas progresser philosophiquement.

— Il est possible que vous ayez raison, Monsieur Rasmussen, mais jusqu'à présent j'ai toujours été partisan des faits, et je continue à en demander, comme ceux que vous avez réalisés la nuit de mon initiation : celui du criminel et celui de la femme malade ; — dit Montenero — il ajouta aussitôt : Donc, la spéculation philosophique est de trop.

— Non..., non, Monsieur...

Il est nécessaire que l'observation pratique des faits s'accompagne de la spéculation philosophique.

— Un seul des deux chemins ne pourrait-il pas être suffisant ?

— Un naturaliste, un biologiste ou un étudiant en physiologie courrait à l'échec sans la philosophie ; un philosophe sans les sciences naturelles serait un nouvel Icare.

La science se doit d'étudier avec les sens la partie matérielle des phénomènes, à l'aide d'appareils comme le microscope et le télescope. La philosophie pour sa part doit rechercher, en tant qu'aile de l'esprit et de la pensée, la cause de ces phénomènes et d'en retirer les conséquences logiques.

— Oh ! oui Maître, oui, la science a fait ceci.

— La science a déjà accompli cette tâche en grande partie ; nous savons tout ce qui est solide, liquide ou gazeux ; non seulement nous avons étudié les lois qui régissent la matière visible mais de plus nous avons abordé le monde de l'invisible, puisque nous dominons l'électricité, le magnétisme, la chaleur et la lumière, nous connaissons apparemment à fond la matière d'un point de vue mécanique physique et chimique, mais nous méconnaissons la façon d'agir de ces forces-là.

Notre ignorance au sujet de la vie et de l'âme est si totale, qu'il est pénible de l'avouer. Mais cette ignorance est réelle et ceci est prouvé

par la diversité des écoles qui se contredisent.

Avec tout ce que nous ignorons en sciences naturelles, il serait possible de construire un monde nouveau.

— Le travail de la science, de l'analyse, Monsieur Rasmussen...

— Je vous l'ai déjà dit, c'est à la science de découvrir la Genèse de tous les phénomènes, et ce faisant on trouve l'atome...

L'atome que nous définissons comme étant la partie indivisible la plus petite de la matière, est une information utile au chimiste mais parfaitement superflue au physicien.

— L'atome, est-il une impulsion électrique ?

— Il y a des années que prédomine la tendance à vouloir transformer l'atome en une impulsion électrique, c'est-à-dire en électron.

Nous avons encore les protons qui seront toujours pour moi matière...

Il a été soutenu que si l'on retirait à l'atome toutes ses propriétés, il ne resterait qu'un petit morceau de matière, ceci est en partie vraie, il n'y a pas de séparation possible, vu qu'une des propriétés de la matière est le mouvement. *Quod no agit, non existit*. Dans l'univers tout n'est que mouvement, c'est ainsi que nous avons matière et Énergie.

Gustave le Bon écrit : « Quand l'atome électrique a rayonné toute son énergie, il s'évanouit dans l'éther et n'est plus rien ».

Si je ne respectais pas toutes les opinions j'aurai envie de le siffler en entendant cette phrase.

Rien : Le Néant... qu'est-ce le Néant ? Le Néant est le Néant.

— Vous avez raison Monsieur, répliqua Montenero — le Néant ne peut se concevoir.

— Je suis de votre avis — acquiesça Rasmussen et poursuivit :

Maintenant nous devons chercher dans l'atome puisqu'en lui réside la Genèse, la cause génitrice de tout. *Ex nihilo nihil fit*. (du Néant

rien ne surgit).

On ne peut séparer la matière de la force, non plus la force du mouvement, puisque le Cosmos est une éternelle vibration.

Comme je le disais en une autre occasion à mes disciples c'est dans l'éther que tout se synthétise, cependant comprendre tout ceci comme une réalité est difficile.

Nous pouvons, mon ami, comprendre les concepts unifiés, mais, *per se*, pris séparément, aucun d'entre eux n'est une réalité.

Le monisme haeckelien renforce ceci en considérant matière et Énergie ou force et matière sous le concept de Substance.

Le moniste considère cette Substance comme Dêité de l'univers et comme *causa causarum* de tout ce qui existe.

— C'est là que nous avons le *nebulium* Monsieur Rasmussen.

— Maintenant, cette substance agglomérée, en mondes et soleils, fonctionne avec une admirable et sublime harmonie, cette harmonie suppose la prédisposition à une loi, à une conscience, à une intelligence, qui animerait le mouvement harmonique de telle manière que sans aucun doute, nous sommes forcément face à un trinôme : Matière, Énergie et Conscience.

Montenero, était pensif et tout d'un coup il objecta :

— Celles-ci ne sont pas plus valides.

— Nous revenons au point de départ, qu'est-ce la matière ? Quelle est la force ? Comment agit la conscience ? Nous ne le savons pas.

Prises séparément, ce ne sont pas des réalités, mais des attributs abstraits, telle la beauté ou la bonté, qui ne peuvent être analysées par elles-mêmes, tant qu'elles ne sont pas ressenties.

Montenero prenait un intérêt croissant aux explications du Rose+Croix, et ne voulant pas le laisser faire les frais à lui tout seul de la conversation, dit au Consul d'un ton informatif :

— Il existe des écoles qui signalent la force, comme seule condition de la matière, comme son véhicule ; mais Monsieur tant que nous aurons besoin des deux, force et matière pour expliquer les phénomènes de la Nature, nous nous retrouverons toujours à une frontière infranchissable quant à l'explication.

Le monisme haeckelien, face à ce problème, réagit en disant : force et matière sont la même chose, et la Conscience est latente inhérente au Grand Tout, qui réside quant à nous dans nos cellules cérébrales, et dont la problématique appartient à la Physiologie animique.

Rasmussen avait écouté avec attention, et interrompt en disant :

— Pendant quelque temps, la science a aveuglé l'homme avec cette définition, mais à la longue elle a fini par échouer face au critère analytique.

— Connaissez-vous Hirm ? J'ai eu dernièrement un de ses livres entre les mains.

— Oui..., oui, je le connais.

Hirm sépare ces éléments et affirme : l'Esprit agit sur la force, et la force à son tour agit sur la matière.

Mais qu'est-ce qui œuvre ? Ça doit être une réalité, ça doit être un quelque chose, pour se différencier du néant, sans quoi nous arriverions à un cercle vicieux, une impasse.

De toutes les façons, la cause des causes, le principe en lui-même reste ignoré de nous, puisqu'il appartient à l'infini et l'infini, l'illimité, ne peut être cerné par notre cerveau limité.

Il existe une inconnue, et celle-ci c'est l'espace.

— Très bien Monsieur, mais que savons nous de l'espace.

— Nous savons seulement qu'il existe, et que dans l'infini réside tout ce qui a été, est et sera.

Donc, parce qu'Être est la *causa causarum* de tout, mais qu'il est impossible d'être sans mouvement, alors nous sommes matière en

mouvement.

Ce mouvement serait rotatoire et non pas spiroïdal, s'il n'existait pas une troisième impulsion consciente intelligente, déjà reconnue par Pythagore, quand il affirme : La spirale est la *culva* de la vie.

Tous les hommes de science sont d'accord pour dire qu'il est inutile, voire infructueux, de spéculer, de rêvasser sur ce qui a existé avant la vérification des phénomènes du monde.

L'espace est étemel et infini et tous les calculs avec des puissances infinies, sont illusoires.

Il n'en va pas de même avec ce que nous pouvons toucher : ceci est réel, il a des limites et une fin. C'est pour ceci que, quand le Chaos devient Cosmos, l'Atome se présente dans l'amphithéâtre de la science, comme une hypothèse spéculative, mais toujours comme un trinôme Matière, Force et Conscience entouré d'une substance éthérée, subtile.

Cette hypothèse est acceptée depuis longtemps. Un homme de science célèbre, décrit l'atome comme une sphère, comme une zone énergétique, où circulent les électrons.

— Iklé, n'a-t-il pas écrit aussi au sujet de l'atome, Monsieur ?

— Iklé en parlant de l'atome dit : Nous devons le voir avec des rayons magnétiques, avec des petites magnétos-élémentaires. L'atome en soit, est neutre, et il est constitué d'un Ion positif autour duquel tourne un électron négatif, comme un double système stellaire.

— Je crois que l'idée de comparer l'atome aux astres vient d'un américain.

— Je ne suis pas partisan des Ford en Amérique, qui ont si peu apporté à la science, bien que dernièrement ils fassent des efforts.

Les intellectuels américains, qui généralement ont une instruction superficielle, faisant un conglomérat de médiocrités scientifiques, ont produit des superbes exceptions ; je citerai J.N. Keely de Philadelphie : cet homme présente l'atome comme un système planétaire mi-

niaturisé composé de trinômes ultra-atomiques, qui tournent autour de centres neutres à une vitesse inimaginable, le tout enveloppé de tourbillons radioactifs.

— Ce Keely avance des arguments très osés, Monsieur Rasmusen, n'a-t-il pas fait quelque découverte au sujet des forces internes des atomes ?

— Oui. Dans ses travaux sur les forces inter et intra-atomiques il prouve que le son agit sur ces forces, et au moyen d'un diapason et d'une cithare, il est parvenu à transformer quatre gouttes d'eau en une vapeur éthérée, qui a fourni une pression de 27 000 livres par pouce carré.

Il présente aussi d'une manière hypothétique sept intra-molécules éthérées différentes, c'est-à-dire de forces radioactives.

Les Allemands se basant sur les observations de Keely, présentent les atomes ainsi : Alpha, Bêta et Gamma.

— Monsieur, quelqu'un m'a raconté cette anecdote : On construisait un immeuble à New York et la charpente était finie, quand un ingénieur qui connaissait ces phénomènes, accorda un violon en correspondance avec la vibration du fer de l'édifice, et se mit à jouer la même note toujours sur la même corde. Dix minutes plus tard, on observa que la charpente tremblait de plus en plus, et s'il n'avait cessé de jouer du violon, l'édifice se serait écroulé.

— C'est très possible Monsieur Montenero, écoutez-moi :

L'aspiration suprême des sciences Naturelles est de fonder tous les phénomènes sur la Mécanique. Les grands observateurs, et entre eux le savant mexicain Don Alphonse Herrera, le soutiennent et se fondent pour cela sur des principes scientifiques. Je vais encore plus loin, la psyché dont la cause échappe à tous les appareils et réactifs connus jusqu'hier, doit passer par la même mesure.

— Mon Dieu... Mon Dieu, cette Entité spirituelle, comment l'étudie-t-on, Monsieur ?

— La matière s'étudie et se comprend par la matière. Pour comprendre la Psyché on doit l'étudier en entrant dans le domaine du supra-physique. Prétendre de la ramener à tout prix à la mesure d'une éprouvette de laboratoire est impossible, ceci reviendrait à étudier le ressort d'une montre pour étudier l'électricité.

— J'ai vu une pièce, je ne me rappelle plus de qui, qui différencie ces choses-là.

— Oui. La science différencie généralement les processus mécano-physiques des chimico-physiques.

— Et la chaleur, Monsieur le Consul ?

— Là aussi entre en jeu la chaleur, puisqu'il la considère comme un mouvement moléculaire irrégulier, de même que l'électricité et la lumière comme des vibrations éthérées transversales.

— Et les réactions chimiques ?

— Comme processus chimico-physique, nous admettons des réactions chimiques qui, nous le supposons, occasionnent ou provoquent des changements dans le rassemblement atomique, qui présentent toujours un développement de chaleur, de lumière ou d'électricité.

Ainsi se transforme l'énergie d'affinité chimique, en énergie physique.

— Ces détails sont très intéressants, Monsieur, que pouvez-vous me dire de plus à ce sujet ?

— Cela serait très long d'approfondir ces détails, mais j'attirerai votre attention sur ceci : comme l'on considère l'affinité chimique de type électrique, la frontière entre les phénomènes chimiques et électriques s'éloigne, et comme les mêmes lois régissent l'électricité, la lumière et la chaleur, tombe le mur entre les forces mécano-physiques et les chimico-physiques, tout se présente enfin comme une Énergie mécanique.

Faraday supposait que la matière puisse atteindre une condition

d'existence, un état, au-delà de la forme gazeuse, ceci fut prouvé par Crookes, quand il présenta, dans ses éprouvettes, la matière à l'état radiant, que nous pourrions appeler pré-atomique, ou mieux, à l'état de corpuscules retroatomiques.

Les recherches se poursuivirent. Le Bon et d'autres nous parlent d'atomes électriques, d'électrons et d'ions.

Pendant un certain temps, nous nous sommes égarés dans le labyrinthe d'hypothèses plus ou moins acceptables ou loufoques, jusqu'à ce que nous soyons bien étonnés par la découverte du Radium par Curie.

— Les Curie ont été des héros, Monsieur.

— Je ne veux pas vous raconter les recherches menées à bien par le Martyr Curie aux côtés de sa brillante et dévouée épouse. Tous deux, juste orgueil des Français. Je voudrais passer aux observations effectuées par Kelvin, en se basant sur le travail de Curie.

Kelvin a prouvé devant la *British Association of Science*, que du radium, se dégage et se diffuse une chaleur et une lumière d'un tel degré, qu'en espace d'une heure on a observé 9 décimales de calories en un gramme de radium, si le processus se prolonge pendant 10 000 heures, il pourrait augmenter d'un degré Celsius, 900 000 grammes d'eau.

— Cette chaleur est-elle dégagée par ce même radium, Monsieur ?

— Il est impossible d'admettre, Monsieur, que cette chaleur soit produite par le même radium, et il faut forcément accepter que ce soit le milieu qui la fournit.

Un article publié dans une revue du nom de *The lighth of the future* soutient la même théorie, et dit que l'Uranium et le Radium doivent l'accroissement de leur activité à certaines ondulations éthérées qui émanent du Soleil, et qui ne font que modifier la vitesse de leurs vibrations.

Rasmussen voyant une certaine perplexité dans l'expression de

Montenero, pour être mieux compris continua ainsi :

— Prenons un exemple plus clair : les rayons du Soleil traversent la vitre d'une fenêtre sans la réchauffer. Peignons-la en noir et nous ne pourrons pas la toucher à cause de la chaleur. L'affaire est claire : les rayons solaires en rencontrant la couleur noire, ralentissent de façon à égaler les vibrations de la chaleur, ainsi la lumière se transforme en chaleur.

Un autre exemple : Si nous faisons passer les rayons solaires à travers une grille, qui permette le passage de tout le prisme hors mis l'ultraviolet, et que nous plaçons devant la grille un morceau d'oxyde d'uranium, l'ultraviolet se colore de vert : d'une lumière invisible on a réussi à faire une lumière visible.

Il en résulte de même avec le radium : la lumière invisible se transforme en lumière phosphorescente (rayons énergétiques, l'*agus* et le *niton*).

— Mais quelle est la conclusion de ces expériences ? Que nous apprennent-elles ?

— Ah !, Monsieur...

— Nous avons appris l'existence de rayons invisibles. Notre œil est incapable de percevoir les couleurs au-delà du rouge et du violet. Il en est de même pour l'ouïe : nous ne pouvons entendre des sons de plus de 40 000 vibrations à la seconde.

En tant que photographe amateur, j'ai observé quelque chose de très curieux, que je voudrais vous exposer :

Je pense à la similitude qui doit exister entre notre cerveau dans son intimité et les plaques photographiques.

Si j'ai une plaque peu exposée qui ne rend pas les détails, il suffit de mettre quelques gouttes d'ammoniaque pour qu'elle réagisse. Très souvent il n'est pas nécessaire de rajouter des gouttes au révélateur, il suffit de placer le flacon près de l'endroit où je développe mes photos pour que les détails soient plus nets. Ceci me fait penser à un malade

inerte, apathique, que j'ai fait hospitaliser, dans un état presque éthylique, en lui faisant sentir de l'ammoniaque, il lui arrive la même chose, il réagit et se revigore.

Par ailleurs, vous connaissez l'effet du bromure sur les excités, les nerveux, ça les contrôle et les apaise.

Il en est de même pour les plaques photographiques, si nous les avons surexposées et que les couleurs sont trop criardes : il suffit de verser quelques gouttes de bromure dessus pour qu'elles s'adoucissent.

N'est-ce pas curieux ? Mais quand je vois dans ma chambre noire les sels, j'ai l'impression de voir de la lumière ou quelque chose de radioactif. Oui...

Des études plus récentes ont prouvé que toute matière organique ou inorganique est radioactive, seuls nous font défaut les appareils de mesure nous permettant de voir ses émanations, et c'est alors qu'un nouveau champ s'ouvrira pour les sciences physiques.

— Vous avez raison Monsieur. Je vois maintenant que tout résulte être vibration de l'éther. Que plus cette vibration est rapide et subtile, plus elle envahit le champ du spirituel ; plus elle est lente, elle représente la matière. Mais en dernier, il y a l'atome qui ne doit pas être considéré seulement comme force et matière, mais uni à celles-ci la Conscience ; pour nous rendre compte de la petitesse de l'atome, il suffit de se souvenir qu'une particule de poussière de lycopode, est un million de fois plus grande, qu'un morceau de substance construite d'un billion d'atomes, et ensuite que chaque atome est composé à son tour de millions de billions d'électrons.

Force et matière sont indestructibles, c'est un axiome scientifique, et nous avons vu qu'elles ne peuvent exister qu'en union avec la Conscience.

Maintenant ce qui se passe dans l'Unité-atome, doit se répéter dans le mufti-atomique, toujours inséparable de la Conscience, ou comme l'appelle les religions : L'Âme ou l'Esprit.

Si nous prenons un atome d'oxygène de la composition eau, nous n'aurons pas seulement l'atome en lui-même, mais aussi le mouvement qui lui est inhérent, son affinité et ses tendances ; il en ira de même si nous détachons une partie insignifiante d'un bloc de fer magnétique, cette dernière gardera toujours ses pôles, nord et sud comme tout fer magnétique.

Les hindous disent que tout est *mâyâ*, illusion et que la matière est à peine perceptible, ils ont raison de mettre nos principes en action, hypothétiquement, ceci est compréhensible.

Si nous prenons par exemple, un bloc de platine, considéré comme une des substances les plus solides, et si nous pouvions lui en extraire tout ce que dans l'atome correspondrait à l'énergie et à la conscience, et avec ceci toutes les substances inter et intra-atomiques, il serait réduit à un morceau d'un milligramme à peine visible.

Matière, Énergie et Conscience résident donc en tout, aussi inséparables de l'Ion que des grandes masses planétaires.

En parlant du radium, nous avons soutenu qu'il reçoit un apport du milieu, qui en dernier lieu vient du Soleil, ce dernier au moyen de rayons vibratoires détermine une série de phénomènes météorologiques qui, malheureusement, occupent d'avantage l'attention de la science, que ce même Soleil qui les produit.

— Là oui, que l'astre Roi est quelque chose de merveilleux — renchérit Montenero, et Rasmussen continua :

— Le Soleil est la matière première de tout ce qui existe. La matière planétaire n'est que force solaire transformée. La Terre est un petit morceau de Soleil.

De même, l'homme est d'une certaine manière fils du Soleil, puisqu'il est fait en majeure partie d'éléments venant de l'Astre-Roi.

Le Soleil est le noyau, le dépôt, le générateur, de l'impulsion qui fait que tout bouge, tout se transforme. Nous devons le considérer comme un centre énergétique d'électromagnétisme. À leur arrivée sur la Terre, ses rayons traversant les espaces infinis apportent des ato-

mes matériels animés de force et imprégnés de Conscience.

Maintenant, l'Univers est peuplé de millions de soleils, chacun d'entre eux constitue un dispensateur d'atomes matériels que viennent former la matière cosmique ; il répand ses atomes-force, ceux que l'on appelle énergie universelle, et s'en émane la Conscience, ce qui représente la Conscience infinie ou Dieu.

Le Soleil de notre système est à l'image d'autres Soleils. Derrière lesquels il y en a d'autres et encore d'autres, jusqu'à l'infini.

Sicut superius, sicut quot inferius, disaient les anciens.

C'est-à-dire : l'homme microcosme, est la manifestation synthétique du macrocosme, il est la répétition de l'Univers. L'homme est un monde en miniature, il est animé par des atomes identiques à ceux qui animent des millions de planètes.

— Que c'est sublime, Monsieur ! — interrompit de nouveau Montenero, Rasmussen continua :

En lui, il est condensé le même trinôme, en lui chaque cellule est un petit centre différent, doté de vitalité qui émane de la vie universelle, non seulement conscient en lui-même, mais aussi doté d'intelligence, d'émotion et de sensation, et qui aussi fait le travail qui lui a été demandé de manière consciente et intelligente, et d'une manière infatigable.

Les os, les nerfs, les muscles, tous les tissus sont les différents aspects d'une énergie commune, ils se singularisent dans notre organisme comme se distinguent dans notre société les hommes de lettres, les commerçants, les soldats et les ouvriers.

Ils sont tout différents, mais ils appartiennent à un ensemble où chacun a des devoirs, des obligations et un travail à effectuer.

Dans un sens intime, les maladies résident dans les atomes ou dans les cellules. Quand ces petits êtres souffrent, quand ils sont malheureux, et que ce malheur se traduit en nous par la souffrance, quand leur état peut accéder au domaine de notre conscience normale,

alors la maladie est un cri de supplique, que nous adressent ces petites créatures : nous demandant de l'aide, clamant pitié, elles s'adressent à nous, à l'ensemble, puisque nous sommes leurs maîtres, leurs dieux, ils nous indiquent nos fonctions et nous avons le devoir, l'obligation de les protéger.

— Vous l'avez lu dans un ouvrage, Monsieur.

— Vous avez peut-être raison. Très souvent, en lisant quelque chose nous l'enregistrons dans notre cerveau ; et nous le faisons nôtre. Peu importe, les belles choses doivent être propagées, et si l'auteur de cette phrase nous écoute qu'il nous pardonne.

Nos cellules ont avec nous une relation analogue à celle qui existe avec l'Univers.

Cette idée me revient très souvent, mais je ne peux la conceptualiser tel que vous le faites maintenant.

De même que chaque être est une cellule du Grand Tout, un microcosme face au macrocosme, l'homme dans son ensemble est le grand tout dominant de la cellule.

Cette idée renferme la synthèse de la plus belle des solidarités, elle nous fait comprendre que si nous considérons ainsi nos cellules, en retour de tous les soins que nous leur prodiguons, elles nous rendront une bonne santé, et grâce à leurs efforts la continuation de notre vie sur Terre.

Montenero qui ne fatiguait pas, interrompit de nouveau Rasmussen :

— La fonction des globules rouge du sang, qui fut découverte il y a bien des années, la phagocytose, que j'ai déjà décrit en d'autres circonstances, et qui consiste à poursuivre, à attraper et à dévorer les microbes préjudiciables, qui ont réussi à s'introduire dans nos vaisseaux sanguins, nous donne l'ampleur de la dette que nous avons contractée envers ces vies minuscules.

Lodge dit : La vie arrive et s'en va, elle anime la matière et l'aban-

donne, telle la rosée qui se dépose sur les fleurs et disparaît ensuite.

Haeckel, auteur de *L'Énigme de l'Univers*, affirme que la vie est simplement une fonction de la matière, et ainsi il ressemble à un enfant qui croirait que le vent n'est qu'une fonction des arbres, quand leurs feuilles bougent entraînées par la brise.

— Ce Haeckel, est un poète, mais je ne peux pas accepter complètement les positions qu'il annonce dans *L'Énigme de l'Univers*. En premier lieu, c'est la question de la vie qui m'a toujours préoccupé.

La vie existe dans des conditions préexistantes dans l'Univers, et se niche là où elle rencontre les conditions appropriées ; et là sera le grand triomphe du savant Herrera, dans la construction de cellules artificielles : le jour où l'on trouvera les substances chimiques requises, qui pourraient être le réceptacle de la vie Universelle, alors tombera le grand voile d'Isis.

— Ainsi vous vous référez à Don Alphonse Herrera. Cet homme aussi furieusement anti-vitaliste, mais en lisant son travail on tombe d'accord avec lui, puisque finalement tout se réduit à ce que la différence réside dans l'expression et non pas dans les concepts.

Pour que son œuvre monumentale soit parfaite, deux détails sont de trop.

Rasmussen continua d'un ton convaincu :

— Thales de Millet, fondateur de l'école Ionique, à l'aube de la philosophie grecque définissait la vie et l'âme par le mot *Kimeticon* (*kineo* : mouvement). Même dans les premières pages de *La Bible*, attribuées à un initié du savoir d'anciens égyptiens, la relation entre la vie, le mouvement et la conscience est évidente.

— Cette idée est déjà très ancienne, Monsieur.

— Pour résumer ce qui a été dit, les points suivants doivent être clairs en nous :

— Qu'il reste encore beaucoup de choses à étudier ;

— Que notre savoir représente un cercle lumineux entouré d'un cadre d'intense obscurité, et que plus nous élargissons le rayon lumineux, plus les proportions du cadre qui l'enferme deviennent importante.

— Qu'il doit exister une conscience en tout ce qui s'agite, et que l'Évangéliste à eu raison de dire :

« Ne savez-vous pas que vous êtes temple de Dieu ; et qu'il habite en vous. »

Effectivement pas dans les formes anthropomorphiques des croyances du charbonnier, mais que Dieu existe dans l'Atome comme Il existe dans le Cosmos, et nous devons nous féliciter de pouvoir reconnaître ces vérités que la psychologie moderne nous enseigne, et qui sont en parfaite harmonie avec l'opinion de tous les savants du monde, qui accomplissent le rêve de Virgil quand il disait : « L'âge d'or revient, et une nouvelle race dirige ».

— Qu'il n'existe aucun divorce entre force et matière, nous devons accepter. Que la construction de l'atome et sa façon d'être dans le cosmos, représentent des tourbillons de forces indiscutables, parce que la seule supposition de leur désunion équivaldrait à la destruction du Grand Tout, soit Dieu.

Il a raison cet écrivain latin en affirmant : En toute chose le mensonge avance à pas de géant, et il entraîne derrière lui, les masses imbéciles profitant de leur banalité sans rémission, mais la vérité est tout le contraire, elle se réserve le droit d'arriver en toute part au dernier moment, elle avance lentement, elle traîne un peu, mais arrive toujours comme le Soleil, en ayant le temps pour canne.

Qu'en dernier lieu, l'homme a en lui un *Ego* interne d'atomes susceptibles de développement individuel, qui se place dans la conscience, dont la finalité consiste à écarter la partie brute de l'homme animal, pour que la partie divine agisse sans entraves, et que maître de son libre arbitre, celle-ci réalise les omnipotences qui lui sont destinées.

Dans ce but, je conseille à mes frères en idéaux et espoirs, et surtout vous qui l'êtes devenu maintenant, qu'ils prédisposent toujours la pensée à l'excellence, le caractère au devoir, le cœur au bien et le libre arbitre à la raison.

Il est nécessaire de rompre le brouillard de la superstition, dont l'erreur à entouré l'esprit, de déchirer ces vapeurs malveillants qui oppriment le cœur ; de rayonner dans la vertu, et nous élever au-dessus de cette atmosphère basse et pestilentielle de viles passions, où la tourmente de la haine rugit, vibre l'éclair de l'intolérance, résonne la tempête des exclusivismes. Recherchons ce qui est bon, ce qui est beau, ce qui est noble et vrai, ce qui se trouve toujours dans les hauteurs, montons là-haut, sans emprunter le chemin du reptile rampant qui gravit la roche, mais celui de l'aigle majestueux de notre emblème national mexicain, au vol net, et là où l'âme est libre de toute attraction terrienne dense, qu'elle puisse enfin dominer l'immense horizon de la Science et contempler de plus près le Soleil inextinguible de l'idéal éternel.

Mais en ce qui concerne la chimie, l'on fait des découvertes tous les jours.

On a réussi à découvrir deux nouveaux éléments que l'on a nommés *masurio* et *renanio*.

Les chercheurs au nombre de trois, dont une femme relativement jeune, le Dr Ida Tacke, qui travaillait avec le grand savant Kodak, était l'assistante du Dr Bergs.

Si le nombre des éléments de base est, comme on le suppose, de quatre-vingt-douze, il n'en manquerait que trois.

Mendeljeff et Lothar Meyer ont prouvé qu'il existait entre les éléments chimiques une relation périodique dépendante de leur poids atomique respectif, et que l'atome serait constitué d'une substance archaïque universelle.

Les anciens Rose+Croix comparaient l'activité de la matière et de l'énergie, à l'activité planétaire, et les contemporains ont dû leur don-

ner raison.

Sicut superius, sicut quot inferius, était le précepte antique. C'est-à-dire : « De même le macrocosme, le monde en grand, de même le monde petit, le microcosme ». Et sans le savoir les chimistes modernes se sont approchés de ce principe.

Déjà l'inventeur de l'or synthétique nous a fait une grande joie, et nous attendions de lui des nouvelles découvertes, mais voilà que maintenant apparaît sur scène une femme, une femelle qui découvre des éléments. Est-ce que Napoléon aurait eu tort en croyant que les femmes ne servaient qu'à avoir des enfants, et en disant que leur place était la cuisine.

Qu'elles interviennent en politique, soit ; finalement le monde est composé d'hommes et de femmes, il ne serait pas juste que seuls les hommes fassent les lois, mais aller jusqu'à découvrir des éléments ! Ce n'est pas juste !

Madame Curie était une exception ; elle était mariée, et elle a appris tous ce qu'elle savait de son mari, il était juste et beau qu'elle l'aide à travailler et qu'elle le remplace après sa mort. Mais Mademoiselle Tacke est très jeune. Elle n'est pas mariée, et elle ne risque pas d'en trouver un maintenant. Parce que je voudrais voir celui qui serait suffisamment courageux pour épouser une femme qui découvre de nouveaux éléments en chimie.

Nous, que nous connaissons un peu les hommes qui travaillent dans ce domaine, nous restons admiratifs face à Mlle Tacke.

Montenero était plus que satisfait des explications du Maître, qui avait poursuivi de lui prodiguer des enseignements toujours aussi vastes et profonds, sur les questions de l'âme et de ses relations, avec l'invisible, ou bien sur son état après la mort.

Montenero comprit que pour écouter ou lire un Maître, il est nécessaire de savoir écouter au-delà de ce qu'il dit, de ce qu'il tait, et aussi de savoir lire ce qu'il n'écrit pas.

Beaucoup de choses ne peuvent être prouvées ; elles doivent être

vécues, les expérimenter à l'intérieur de soi-même, et que cette expérience subjective est incommunicable, ne peut être décrite ou dépeinte ni avec la voix ni avec une plume. Il est des expériences où le *Moi* finit et où le *Le* commence, elles correspondent au domaine du subconscient.

Il comprit aussi que ce n'était pas le chemin du spiritisme avec ses médiums qui peut nous apporter des certitudes, puisque ce chemin laisse la porte ouverte à beaucoup d'explications divergentes et contradictoires. Dans l'apparition des fantômes et *Guru*, par exemple, l'unique chose certaine, c'est ce que nous voyons sans les médiums. Il faut écarter le subjectif et aller sans hésitation vers l'objectif; Mais ces démonstrations ne doivent être destinées qu'à soi-même et aux initiés.

Il existe beaucoup d'hommes de science, qui ont traité des questions psychiques avec les méthodes des sciences exactes. Je me souviens du livre de Schrenk et Natzing, *Télékinésie*, qui prouve que la genèse de notre espèce est psychogénique. Rasmussen fit défiler devant lui, les figures du savant Flomnoy ; du français Richet, ensuite Morselli, Myers, auteur de *Human Personality and its Survival of bodily Death*. Oliver Lodge, James, Geley, Lombroso, Osty, Fichte, Perty. Il lui raconta la forme poétique avec laquelle, parlent, de ces questions, l'astronome Flammarion et l'espagnol Cosmas y Sola.

Rasmussen : Le Maître Rose+Croix

Le Consul ne put assister aux réunions des Rose+Croix des dernières semaines. Les préparatifs de son voyage lui prenaient trop de temps.

Les frères lui envoyèrent une lettre très affectueuse, qui était aussi signée de Montenero, ce dernier étant très reconnaissant des enseignements transcendants qu'il avait reçus.

Tout s'était réglé de façon satisfaisante au Consulat. Le Vice-Consul avait pris en charge les affaires pendant l'absence de Rasmussen, et quand les journaux annonçaient son départ il se trouvait déjà avec son épouse en haute mer.

La traversée de la mer des Caraïbes fut quelque peu agitée. Presque tous les passagers avaient le mal de mer, et craignaient qu'à cause du mauvais temps le bateau heurte une de ces mines qui déri-vaient encore après la grande guerre, et qui représentaient un risque énorme pour les navires et les navigants. Rasmussen, contrairement au reste des passagers, était serein et tranquille.

Le Rose+Croix, était la personne autour de laquelle gravitait tout

l'intérêt à bord. Tout le monde était convaincu que cet homme était un savant encyclopédique, il éveillait une telle confiance que les passagers qui craignaient les tempêtes et d'autres mésaventures possibles en mer, ne posaient pas de questions au Capitaine au sujet du temps, tout le monde sentait intuitivement que Rasmussen pouvait mieux répondre à toutes leurs questions. La nuit, quand la voûte stellaire se reflétait sur la mer, le Maître était assailli par les questions : Quelle est cette constellation, ou celle-là ou bien l'autre, quelle est l'étoile dominante, etc., l'on peut dire que Rasmussen paraissait infatigable, et répondait à toutes les questions. Une nuit, le ciel était plus clair que jamais, un air très agréable avait poussé la plupart des passagers à monter sur le pont, mais on cherchait inutilement parmi eux Rasmussen, il n'y était pas. Pendant le dîner, sa place, à côté du Capitaine, était restée vide cette nuit-là, et l'on craignait qu'il soit malade. On demanda à un des passagers, celui que l'on croyait être le plus proche de Rasmussen, d'aller à sa cabine pour savoir ce qu'il arrivait, il alla frapper à la porte du Maître. Aucun bruit ne se laissait entendre, la cabine paraissait vide, et pourtant, le Consul répondit à l'appel : « Un moment ! », et il le fit entrer ensuite. En pénétrant dans le compartiment, il perçut un fort et agréable parfum d'encens dans la pièce. Rasmussen n'était pas seul. Face à lui, sur une chaise, se trouvait un étrange personnage. Il n'était pas habillé à l'européenne ; il portait plutôt une tenue nord africaine, une tunique blanche, sur le rebord de la même, une croix avec sept roses, et sur la capuche qui cachait son front, l'on percevait un calice radieux. Plus surpris qu'effrayé, le visiteur voulut partir, mais le mystérieux personnage lui dit : « Que la paix soit avec toi ! Rentre. Nous n'avons pas eu d'inconvénient à ce que tu interrompes notre conversation, puisque si tu nous dérangeais, nous n'aurions pas permis qu'il naisse en toi la pensée de venir nous voir. Nous t'avons permis le privilège de voir un *Guru* en corps astral, parce que tu es espagnol, et que le Maître porte un intérêt tout particulier pour Montserrat, qui est sa montagne, terrain sacré. »

L'espagnol flatté dans son patriotisme voulut lui serrer la main pour le remercier pour cette déférence, mais il vit en lui serrant la

main que son geste ne s'arrêtait pas, et qu'il rentrait dans le corps de l'étrange personnage, effrayé il regarda Rasmussen, qui lui dit en souriant : — Mon ami, vous voyez là un phénomène inconnu à ce jour pour vous. L'habit que vous voyez, est celui de *l'Ordre de la Rose+Croix*, dont fait partie le Maître. Il vient de la montagne de Montserrat, où il existe une sorte de monastère invisible que l'on appelle Loge Blanche. Ce que vous voyez n'est pas un phénomène hallucinatoire. Le corps a pu venir ici parce que sa formation est due à l'action du fluide magnétique que j'ai attiré par certains procédés que je connais. Puis, j'ai arrêté certaines vibrations de nature magnétique et ainsi le Maître a pu rester ici avec moi quelques moments. C'est sans doute, une manifestation supranormale de la télésthésie auto-cognitive que l'on ne voit pas au quotidien, mais que nous pouvons déclencher. Le Maître peut, quand il le juge bon, se servir comme le ferait un médium d'un corps quelconque et communiquer quelque chose à l'humanité. À ce sujet, il est utile de se souvenir qu'en l'an 1 870, fut édité un livre intitulé *L'histoire et les Lois de la Création*, de Hudson Tutler. Cet ouvrage attira l'attention du savant Büchner et bien d'autres hommes de science, et le célèbre Dr Aschenbrenner le traduisit en allemand. Des années plus tard, le traducteur, conscient que l'impact du livre de Tutler avait permis de nouvelles tournures à la science, entre autres des indications très justes de géologie, voulut faire la connaissance de Tutler. Quand il le rencontra, il vit un paysan ignorant, qui lui expliqua seulement qu'une nuit en rentrant épuisé de son travail, il sentit le besoin d'écrire, et qu'il ne savait pas ce qu'il écrivait. Voilà un moyen très curieux dont se servent les Maîtres invisibles pour agir sur l'humanité de nos jours.

L'Espagnol, sans sortir de sa stupeur, se retourna pour regarder *l'Astral*, mais il avait disparu. Rasmussen qui comprit sa surprise lui dit que le Maître invisible était parti parce que leur conversation avait pris terme, et lui demanda de garder silence sur tout ce il avait vu.

Alors le Rose+Croix alla sur le pont avec son ami, comme si rien ne s'était passé. Tout le monde félicita l'émissaire pour le succès de son intervention, puisqu'il avait apparemment réussi à ramener Ras-

mussen parmi eux.

Quelques jours plus tard, l'espagnol, habité par sa curiosité, demanda à Rasmussen quel était le procédé le plus efficace pour réussir l'évocation de l'*Astral*.

Rasmussen lui répondit avec une autre question : Quel est le meilleur système pour apprendre à jouer du piano ? N'est-il pas vrai ? — en répondant lui-même à sa question —, que pour devenir un bon pianiste il est nécessaire de posséder quelques conditions au départ, une certaine vocation, commencer ensuite à jouer la gamme musicale, et ensuite entreprendre des exercices plus compliqués, jusqu'à pouvoir jouer la Neuvième Symphonie de Beethoven. Mais avant tout, ce dont on a besoin c'est d'un piano. Heureusement, nous possédons tous ce piano, parce que c'est notre propre corps, mais pour l'ouvrir, c'est-à-dire pour le mettre en condition, pour pouvoir jouer de lui, il faut prononcer certains mots qui suffisent pour que le Maître réponde à notre appel et vienne. Il est important de savoir, qu'avec cette invocation nous ouvrons la porte, non pas seulement aux Maîtres, mais aussi à des êtres inférieurs qui peuvent nous nuire, et pour nous protéger d'eux, il est nécessaire de savoir former un cercle autour de nous, qui devrait être complètement fermé s'il n'était pas interrompu par le sceau de Salomon quelque part.

— Mais, Monsieur, s'il existe des êtres sans besoins physiques, il pourrait exister d'autres planètes habitées par des êtres semblables.

— Oui, mon ami, — répondit Rasmussen —, la pluralité des mondes est une question qui a occupé beaucoup d'hommes de science, et entre eux le célèbre Flammarion.

Il y a des astronomes qui croient que notre terre est une de ces planètes habitées, et que dans des milliers d'étoiles vivent des êtres qui nous ressemblent ou bien des êtres en *Astral*.

D'autres refusent cette théorie, et affirment que nous sommes les seuls hommes existants et tout s'arrête là.

Ainsi, par exemple, la planète Mars a fait énormément parler les

observateurs du ciel, en pour ou en contre, et le mois dernier, quand cette planète s'est trouvée très près de la Terre, des expériences ont eu lieu un peu partout. Dans tous les observatoires, les télescopes se pointèrent vers le ciel pour regarder, pour déduire.

Les allemands furent les premiers à faire ces études, mais comme cela entraîne beaucoup de dépenses, et que les allemands ont peu de moyens en ce moment, ils ont dû céder la place aux yankees, et dans les revues spécialisées on voit maintenant beaucoup d'informations sur ce qu'ils ont observé.

Le plus important c'est qu'il a été confirmé, non pas comme une chose résolue, que des gens vivraient sur la planète Mars, mais les conditions atmosphériques étant propices à la vie, on peut en déduire très certainement la planète Mars est habitée.

Le chercheur suédois Arrhenius a soutenu devant les Académies de Sciences que le froid est tel sur la surface de Mars qu'il empêcherait toute vie. Arrhenius affirma que le froid sur Mars, à toute époque de l'année, atteint des températures de plusieurs dizaines de degrés sous zéro.

Il y a quelques mois, des astronomes de l'observatoire de Lowol, à Flagstaff, ont mesuré la température de Mars et ont constaté une chaleur de 9° C le matin, et qu'à partir de midi la température était plus ou moins celle de Barcelone au mois de février. Donc, elle est parfaitement habitable.

Il serait intéressant de savoir comment on mesure la température d'une planète aussi éloignée, car personne n'a pu y amener un thermomètre, et comme toute explication, on me cite ces vers sur « le mensonge des étoiles », etc..

Non, la Science a la possibilité de mesurer la température sur la surface des astres sans s'éloigner de l'observatoire.

Comment ?

C'est grâce au radiomètre, une invention d'un allemand, le Dr Coblentz.

Nous savons que, quand on soude deux métaux et que par la suite on chauffe la soudure, un courant électrique se produit et il est mesurable avec le galvanomètre, appareil qui nous permet de détecter les courants les plus insignifiants.

Maintenant, si par un moyen spécial nous arrivons à concentrer les rayons lumineux d'un astre sur une soudure, et que l'on y connecte un radiomètre, celui-ci nous indique la chaleur développée par ces rayons.

Ce fut le procédé employé par les américains avec de bons résultats.

Toutes les probabilités sont donc réunies pour que des êtres vivent sur la planète Mars. Comment sont-ils ? Parlent-ils, se nourrissent-ils, se reproduisent-ils comme nous, c'est une question très difficile à résoudre ; mais il est vraisemblable que dans des conditions semblables, la nature se manifeste d'une manière plus ou moins similaire, c'est-à-dire il y a de tout. Bien que lointain, le jour viendra où nous pourrons communiquer avec les martiens, et peut-être même leur rendre visite.

Nous, les Rose+Croix, comme Flammarion, nous croyons à la pluralité des mondes, nous admettons l'existence d'êtres sur toutes les planètes. Ce qui ne veut pas dire que nous acceptons qu'il existe des êtres vivants ou hommes sur toutes les étoiles, non. Mais il est possible qu'en d'autres époques les conditions de certaines planètes leur permettaient d'abriter des êtres, ou peut-être même aujourd'hui si leurs conditions atmosphériques varient, certaines peuvent les recevoir.

Évidemment, le Rose+Croix Rasmussen, fut le personnage qui éveilla un intérêt croissant parmi les passagers du bateau, tout le monde aspirait à entrer en relation avec lui, et à écouter ses conversations aussi instructives qu'agréables.

Bernard, L'Aspirant

Heureusement, les divertissements et les activités à bord servirent de palliatif à la plupart des passagers pour oublier leurs craintes, et c'est ainsi, qu'après deux semaines de légères inquiétudes et de multiples occasions de réjouissance, le bateau jeta l'ancre dans le port d'Hambourg.

La famille Rasmussen avait l'intention de séjourner quelque temps dans cette ville, le Rose+Croix s'étant engagé à donner plusieurs conférences publiques sur les Sciences occultes.

Rasmussen en outre n'avait pour tout parent qu'une sœur habitant Berlin.

Celle-ci était la veuve d'un commerçant nommé Kersen, qui en mourant l'avait laissé avec leur fille unique. La jeune fille, d'après les lettres de sa mère, n'avait pas une très bonne santé.

Avant son arrivée, Rasmussen avait demandé à sa sœur par lettre de le rejoindre à Hambourg, sans avoir eu de ses nouvelles à son arrivée dans cette ville.

Quelques jours plus tard, déjà installé à l'hôtel, il reçut la visite inattendue d'un jeune homme porteur d'une lettre dont le texte disait :

« Mon cher frère,

« Comme je te l'ai déjà dit, ma fille outre sa cécité, n'est pas en très bonne santé. Son état est très critique en ce moment, ce qui ne me permet pas de la laisser seule. C'est la raison pour laquelle je ne me trouvais pas à Hambourg à ton arrivée.

« Le jeune homme qui te remettra la présente, est le fils du propriétaire de l'usine où travaillait mon mari. Il s'appelle Bernard Reiman, et il est étudiant en médecine.

« Je lui ai toujours porté une affection maternelle, et nous le considérons comme faisant partie de la famille, aussi je te prierai de le traiter en tant que tel.

« J'ai profité de son déplacement à Hambourg pour lui demander de te remettre ce courrier, et de te donner de plus amples détails à notre sujet.

« Dans l'espoir de te serrer dans mes bras très prochainement à Berlin, je t'embrasse tendrement, ta sœur.

MARTHE »

Bien sûr, Bernard fut reçu très affectueusement par Rasmussen, et malgré la différence d'âge, tout deux sympathisèrent et échangèrent connaissances et expériences.

Le hasard voulut qu'un soir où Rasmussen discourait sur les Sciences occultes et transcendantes, le jeune Reiman fut présent. Le jeune étudiant en avait déjà entendu parler ; mais jamais aussi clairement que ce soir-là, c'est la raison pour laquelle s'éveilla en lui un intérêt croissant, tant par le ton utilisé par Rasmussen que par la forme employée ; tout ceci l'impressionna fortement. Il naquit en lui le pressentiment, presque la conviction que Rasmussen serait à même

de guérir sa nièce, mademoiselle Kersen, pour laquelle, en silence il éprouvait un tendre amour. Il comprit aussi que Rasmussen pourrait le guider dans un monde qui lui était complètement inconnu, et par là même, être un auxiliaire précieux pour la suite de ses études.

Il avait rempli la mission qui l'avait amené à Hambourg, néanmoins seul l'attraction, qu'exerçait Rasmussen sur lui, l'obligeait à prolonger son séjour.

Il fallut que sa belle-mère lui envoie une lettre où elle lui exposait assez sèchement que son père exigeait un retour immédiat.

De retour à Berlin le jeune homme était transformé. À chaque fois qu'il faisait mention de son séjour à Hambourg, il leur faisait part de sa rencontre avec Rasmussen, avec une telle véhémence, que s'en était devenue une énigme pour tous.

Le Bernard qui était revenu d'Hambourg n'était pas le même que celui qui y était parti. Il attendait impatiemment l'arrivée de Rasmussen, mais...

Le Maître des Rose+Croix ne semblait pas pressé de quitter Hambourg. Et cela pour plusieurs raisons : Premièrement dans ce grand port, plusieurs Rose+Croix vivaient et il y avait dans cette ville une foule de bibliothèques, avec des livres intéressants pour lui. Deuxièmement, et celle-ci est très importante pour un initié, lors de leur arrivée dans un nouveau pays, ou de leur retour après une longue absence, il est nécessaire de se fixer quelques jours au port ou l'on a débarqué, le temps que l'on s'habitue aux courants magnétiques du pays, du nouveau milieu. C'est ainsi que quelques semaines après son arrivée, il prit le train pour Berlin.

Rasmussen habitué à une certaine indépendance, ne logea pas chez sa sœur, il choisit l'hôtel Adlon indiscutablement le plus confortable de l'empire Germanique. Cependant ce n'était pas un homme ayant beaucoup de besoins, car les choses de ce monde ne l'attiraient pas. Mais il aimait entourer sa femme de toutes sortes de commodités, puisque ses moyens financiers le lui permettaient.

Le lendemain de son arrivée à Berlin, il rendit pour la première fois visite à sa sœur, il était naturel que le jeune Bernard y assiste car il était au courant de cette visite depuis la veille.

Bernard demanda à Rasmussen d'aborder de nouveaux sujets, entre autres l'astrologie.

— Croyez-vous en l'astrologie, Monsieur Rasmussen ?

— L'astronomie moderne a seulement fait fuir en partie l'ancienne astrologie, science qui donnait consolation, crainte et confiance aux bardes Médiévaux, quand elle prédisait l'avenir.

Je dis bien seulement en partie, parce qu'il existe aujourd'hui des personnes et même des hommes de science qui s'en préoccupent et fouillant dans les archives poussiéreuses, voient comment les anciens calculaient la marche des astres, en les mettant en relation avec des événements journaliers.

Cette année il y a eu beaucoup d'accidents ferroviaires en Allemagne, et on nous annonce des catastrophes dans le monde entier : tempêtes, inondations, etc.

Un célèbre astrologue a fait l'horoscope de la République Allemande et il a déjà annoncé tout ceci, en affirmant qu'Uranus était une planète maligne, celle des explosions, et qu'elle en était responsable, et qu'au printemps, quand Mars prendrait le relais, de graves événements auraient lieu en Afrique, et cela arriva.

De l'opposition entre Mars et Saturne proviennent toutes les calamités dont nous avons été témoins dernièrement.

Le pire est que nous ne sommes pas au bout de l'influence maléfique des astres. Dans les mois à venir nous attendent des événements encore plus graves.

Il y a une part de vrai dans tout ça. Tout le monde connaît l'effet du Soleil sur les plantes ; moins connus sont ceux de la lune et des autres planètes. Un astrologue allemand a réalisé des études spéciales sur ce sujet, recherchant les jours propices aux semailles et publia

dans ce but un calendrier astrologique des *tattva*.

En recherchant les jours les plus favorables, un jardinier en Bavière, se servi de ce calendrier et des *tattva* pour faire ses semailles, mais le hasard voulut que ses travaux ne fussent pas exécutés en temps voulu et que les influences planétaires changèrent. Malgré tout on poursuivit les semailles en laissant une marque pour différencier le terrain semé en premier du second.

C'est-à-dire, celui semé sous de bonnes influences de celui semé sous de mauvaises.

Avec une curiosité impatiente on attendit alors la récolte, et on constata que celle-ci, semée sous une constellation plus propice était beaucoup plus importante, tandis que l'autre mise en terre sous l'influence de planètes et de *tattva* adverses était maigre et de pauvre qualité.

Le directeur du jardin raconta qu'il avait déjà fait cette expérience plusieurs fois et toujours avec des résultats remarquables, raison pour laquelle il était un partisan convaincu de l'astrologie.

L'auteur d'*Hamlet* dit qu'il y a énormément de choses entre ciel et terre dont nous ne soupçonnons pas l'existence. Je crois que cela vaut la peine de réétudier les écrits des savants d'antan.

Il est curieux de constater que certains accidents arrivent de façon épidémiques et que si les astrologues pouvaient prédire ces temps fatidiques, nous pourrions à notre tour nous protéger et faire plus attention.

Tous les enseignements donnés par le Rose+Croix étaient des découvertes pour ses parents et amis.

Lors de premières visites que fit Rasmussen chez sa sœur, il put se faire une idée de sa vie quotidienne ainsi que de ses relations.

Il savait que son défunt beau frère Kersen, travaillait pour un industriel nommé Reiman, mais il ignorait qu'il s'agissait du père de Bernard, car celui-ci ne lui avait parlé que de sa mère et de sa belle-

mère.

Des conversations intimes avec sa sœur, il en avait déduit que ce mariage n'était pas un mariage d'amour, mais que le véritable amour de sa vie avait été Reiman, qui l'avait abandonnée, pris dans les filets de son actuelle femme.

Madame Reiman agissait toujours en rivale de Madame Kersen, mère de la jeune aveugle.

Et c'est avec peine, qu'elle s'apercevait que les amours d'Elsa et Bernard étaient contrariées, d'une manière perfide et surnoise, par la belle-mère de ce dernier.

La Chirologie Médicale

Madame Reiman se tenait dans sa salle à manger, nerveuse et inquiète. Son front tendu laissait entrevoir une certaine inquiétude.

L'objectif de toute sa vie, avait été de faire la conquête du cœur de son beau fils.

Étant beaucoup plus jeune que son mari, elle ressentait un besoin d'amour que le vieux Reiman ne pouvait satisfaire. Reiman plaçait toutes ses espérances sur le jeune étudiant en médecine. (Bien qu'il fasse entièrement confiance à son fils et qu'il soit persuadé que son amour paternel lui était rendu amplement). Sa femme était jalouse, d'avantage d'ailleurs avec le fils qu'avec le père, elle craignait de perdre l'amour de son beau fils, qu'on le lui prenne, et elle se sentait menacé par l'attitude qu'adoptait le jeune homme dans ses conversations avec le consul Rasmussen.

Avec préméditation, toujours pour faire la conquête de son beau fils, Madame Reiman avait essayé d'acquérir certaines connaissances en médecine, pour pouvoir en discuter avec lui, elle se sentait même parfois supérieure au jeune homme... Mais Bernard, de plus en plus

enthousiasmé par le Rose+Croix, avait parlé pendant le déjeuner sur les connaissances médicales qui avait le nouveau venu. En effet, Rasmussen lui avait montré à Hambourg une nouvelle méthode pour diagnostiquer des maladies à la lecture des lignes de la main, la première chose qu'il demanda à leur arrivée chez les Kersen, fut de voir la main d'Elsa.

— Mais, est-elle à prendre au sérieux la chirologie ? Demanda-t-il au Rose+Croix.

— Je ne vous donnerai pas, mon ami, mon opinion personnelle, je vous donnerai celle d'un savant espagnol, autorité en la matière, le Dr Mario Roso de Luna, qui affirme si bien :

Bien que nous affirmions avec Letamendi, que le corps humain n'est qu'un seul organe, et que la vie n'est qu'une fonction, il est nécessaire de tenir compte de certaines localisations dans l'organisme. Les *chakras* pour les Orientaux en suivant la *Sucruta* et le *Karaka* et parmi celles-ci, aucune n'est aussi indiscutable que celle qui établit la liaison entre la pensée et l'action, et des organes entre eux.

L'action est dans la main. *Man*, c'est la « pensée » et aussi « l'homme » dans les langues indo-européennes dérivées du sanscrit. *Hulmam* ou humain, correspond à l'« homme-dieu », à notre lignée divine, dans le sens que lui donnèrent David, Platon et Jésus ; lignée toujours reflétée dans la pensée et dans l'action.

Aucun animal ne possède de mains, des extrémités supérieures, avec un pouce opposable, à l'exception du singe, qui lui pour cette raison est considéré par les Darwinistes-positivistes comme le prédécesseur immédiat de l'homme, ou une progéniture dégénérée de l'homme pour les tenants des idées de l'Orient.

De là provient l'admiration extatique de Newton devant la main de l'homme, admiration qui le poussa à prononcer ces mots : « Si je n'avais d'autres preuves de l'existence de Dieu, la main, c'est-à-dire le pouce opposable qui la caractérise, suffirait à me convaincre. »

« Dans la paume des mains, je l'ai sculpté », est-il dit dans le livre

d'Isaïe. « Le seigneur met un signe dans les mains de chaque homme, afin que tous puissent refléter en elles leurs œuvres, et ceci sans permettre le doute », écrit Job dans sa célèbre élogie de la Justification de l'homme par sa pensée et par les œuvres de ses mains, ce qui est un thème wagnérien.

Et se référant au Dr Preyer, de Jena affirme : « Si chaque émotion provoque des contractions musculaires dans la paume de la main, mesurables à l'aide d'un micromètre, pourquoi les maladies n'y laisseraient-elles aucune trace ?...

« Il faut rechercher des nouveaux horizons. Meissner et Krausse, étudiant les corpuscules de Pacini et les cylindres des organes tactiles, ont découvert la relation entre la main et le cerveau. La chirologie, est donc une des rares applications mathématiques en médecine. Fuyant les suppositions gratuites et sans admettre que l'on abandonne le champ de la parfaite observation prouvée par les faits, rien qu'un cas de maladie clairement diagnostiqué par trois signes présents dans la main, serait suffisant pour éveiller l'admiration dans l'âme du médecin qui réussirait à le faire. »

Souvenons-nous de Artaxerxes, roi de Perse, et homme d'une haute probité morale, dont les mains étaient si longues qu'il reçut le surnom de *longimanos* ou *macrocheir*, et aussi souvenons-nous d'Arquemidor ce Chirosope ou Chirologue, qui vécut sous le règne d'Antoine, et de Jules César destructeur de la République Romaine, qui ne prenait personne à son service sans lui avoir avant examiné les mains, et peut-être s'épargner le travail d'avoir à les examiner par la suite, d'une manière bien différente au moment de le renvoyer...

Rappelons-nous aussi d'Hippocrate, père de la médecine, et du diagnostic qu'il faisait en observant les ongles ; sans oublier Arnold de Villeneuve ; le jésuite chiromancien Kircher ; Harlitt, premier auteur d'un traité sur cette discipline ; Indagine, de l'Université de Halle, premier à créer une chaire traitant de ce sujet, et surtout l'incomparable Paracelse, « l'ami des gitans et des bourreaux », comme le surnommait son disciple renégat Opporino, génie révolutionnaire tant de la Médecine que de la philosophie, génie qui sût trouver dans

les excréments du malade, l'un des plus précieux éléments de diagnostic ; ceci au grand dam des pédants de son temps, à qui il fit présenter, entre deux plats, lors d'un célèbre banquet, ce que l'on ne peut appeler que d'une manière technique, ainsi que nous le faisons.

Tout ceci pour en arriver à cette conséquence logique : de la même manière que l'on déduit l'état de l'appareil digestif d'un patient à l'examen de sa langue, ou de son iris dans une école aussi moderne que contestée, ou bien en dernier, des parties spécifiques du corps humain, il est naturel d'observer la main du patient, en se laissant guider par elle pour établir un diagnostic, comme d'ailleurs l'aveugle se sert d'elles pour cheminer. Puisque ce n'est pas en vain que la Mère Nature a doté la paume de notre main de près de trois cent mille terminaisons protoplasmiques, par où la force biochimique ou iodique, découverte par Reichenbach, se libère dans l'espace, en magnétisme prodigieux, ainsi qu'il a été prouvé expérimentalement par ce savant, qui découvrit aussi la paraffine et la créosote.

Il ne faut pas seulement observer la main d'un point de vue strictement médical, mais aussi comme un cas très rare de tératologie évolutive. Si nous naissons tous avec cinq doigts à chaque main, preuve éloquente du système décimal fondé sur elles, il est étonnant qu'il subsiste encore en Angleterre, le système duodécimal, ou en base douze. Est-ce que ceci aurait une relation avec des gens ayant six doigts à chaque main, comme nous connaissons l'existence courante de ce phénomène dans la région Castellane de Somosierra, plus spécialement dans le canton de Torrelaguna, où des familles entières pâtissent de cette tératologie ?

Quant à la signification des célèbres lignes semi-astrologiques de Vie, de Tête,, de Venus ou de Mercure, et des autres dont on ne sait à aujourd'hui rien de concret sur ce qui pensaient ou savaient d'elles les anciens, il est indéniable qu'il nous reste beaucoup à apprendre. Et non pas la divination superstitieuse du gitan — gardien inconscient peut-être de vérités mythiques perdues —, mais plutôt ce qui existe certainement derrière ce tracé mystérieux, qui est à l'homme ce que sont les arêtes et sommets des axes cristallins, ou bien ce qui sont à

l'astre si éloigné les tracés de Franhauser, qui nous ont permis de connaître la composition chimique et l'histoire, malgré les millions de kilomètres qui l'éloignent de nous...

Fibres, rides, cicatrices, traces, lignes ou quoi que vous soyez, vous gardez écrit en votre alphabet incompréhensible, la totalité de l'histoire de l'être auquel vous appartenez.

Les lignes des mains nous permettent de connaître les hommes, leurs tendances, leurs inclinations, leurs vertus et vices, leur état de santé et leur état mental.

Tout le monde devrait étudier un peu de chiromancie, pour se protéger des accidents et se prévenir des maladies.

Cette science est très ancienne : déjà les Chaldéens appelaient le médium, doigt de Saturne, l'index, celui de Jupiter, l'annulaire celui du Soleil, l'auriculaire celui de Mercure et le pouce celui de la Lune, car ce peuple considérait les astres non pas d'un point de vue héliocentrique, mais d'un point de vue géocentrique, c'est-à-dire mettant la Terre comme centre de leur système.

Nous savons que Saturne, la plus éloignée des planètes déjà citées, est distant de la Terre de 1 275 millions de kilomètres ; Jupiter de 628 ; le Soleil de 149 ; Mercure de 91, et la Lune d'environ 1/3 de million, il manque d'une part Mars et Venus, et d'autre part Neptune et Uranus, pour les premières il existe des zones correspondantes gardant leurs distances proportionnelles sur la paume de la main, les deux autres étant si éloignées et ayant si peu d'influence que nous ne les considérons pas.

De nos jours où la transmission télégraphique sans fil est si banalisée, et où nous voyons proliférer sur chaque maison des antennes qui captent les ondes diffusées par les émetteurs centraux, nous pouvons considérer les doigts comme des antennes qui recevraient les influences des astres, avec lesquels nous sommes en étroite relation.

Nous habitants de la Terre, nous nous considérons comme ses sujets, quand en réalité nous sommes des *cosmosomes*, c'est-à-dire des

citoyens du Cosmos, puisque notre petite Planète n'est qu'une particule de plus de l'Univers, un petit morceau de Soleil, comme celui-ci n'est ni plus ni moins qu'un éclatement d'un autre Soleil central.

L'Univers, par ailleurs, laisse ses empreintes sur tout, au travers du temps et de l'espace.

Ainsi le diagnostic s'établit avec une certitude quasi mathématique quand le médecin a la possibilité de se faire une idée sur le cadre clinique d'un cas précis, en posant au malade de multiples questions, mais ce qui n'avait pas été possible de réaliser, c'était de reconnaître les maladies dont avait souffert un sujet mort depuis des milliers d'années.

De nos jours il est possible de le faire.

Les Drs Elliot Smith et Damson ont réalisé l'examen pathologique de momies Égyptiennes, et ont constaté que les Égyptiens souffraient énormément de la vessie, car ils ont trouvé des calculs dans la vessie de plusieurs momies.

Le rhumatisme fut aussi une des maladies de cette lointaine époque, et on voit encore aujourd'hui les déformations provoquées par ce mal.

Un des Pharaons a dû avoir des rages de dents importantes, car en examinant sa momie, on s'aperçut que toutes ses dents étaient cariées, des cicatrices sur ses gencives, laissaient entendre que le pauvre Pharaon avait été opéré par des dentistes, avec ou sans douleur...

Le père de Toutankhamon, le roi Aménophis, avait une dentition en état calamiteux, et comme à cette époque il n'existait pas de prothèses dentaires, il a dû souffrir le martyr pour manger.

Smith a réalisé des curieuses études et observations sur les restes momifiés d'enfants.

Dans l'estomac de plusieurs de ces enfants on a trouvé des souris, ce qui prouverait la véracité des renseignements historiques, qui révèlent combien ces peuples étaient superstitieux, et croyaient que les

maladies étaient des esprits maléfiques, et que celui qui mangerait des souris pourrait être guéri, ceci devant être utilisé en dernier recours. Ayant à avaler ces souris entières, naturellement ces pauvres enfants égyptiens mourraient encore plus vite. Il est étrange que ce remède n'ait pas été plus courant dans d'autres tribus et peuplades anciennes à travers le monde. C'est très justement que l'archéologue se dédiant à ces recherches affirma que cette superstition était une des rares à s'être conservée comme tradition pendant plus de six mille ans.

Bien qu'il exista de multiples superstitions en Égypte, la science de guérir avait atteint un niveau certain. En ceci l'Orient a beaucoup de similitudes avec le Pérou, où les Incas faisaient des trépanations parfaites, comme il est possible de le constater sur les momies Huacas péruviennes que l'on trouve dans tous les musées.

Quel lien a-t-il existé entre le Mexique et l'Égypte ? On ne peut avoir de certitudes à ce sujet, mais il est curieux que des Pyramides existent dans les deux pays, celles de San Juan de Teotihuacan, sur la tracé ferroviaire de Veracruz, aussi grandioses que celles qui servirent de tombeau aux Pharaons égyptiens.

Deux médecins qui vivaient à cette époque-là ont laissé des preuves tangibles de leur activité, ils étaient à la fois astrologues et chirolgues.

L'Astrologie et la Chirologie, parfois tant négligées, peuvent être, spécialement cette dernière, d'une très grande utilité pour la science médicale. Il n'existe aucune maladie qui ne soit pas signalée par une ligne de la main, croisement, croix, ou signe dans la main tout le monde devrait l'étudier. (Voir *Traité de Chirologie médicale*, du même auteur).

Malgré les progrès annoncés et les écrit de la médecine, Cabot, de l'Université de Harvard, prouve à l'aide d'autopsies pratiquées sur les corps d'individus, que les diagnostics établis avant leur mort s'avéraient vrais à 50 % seulement.

C'est-à-dire que la moitié des gens mourraient sans savoir de quoi.

Il existe des remède à beaucoup de maladies, à condition qu'elles soient décelées à temps ; mais pauvre de celui à qui on administre un remède pour une maladie qu'il n'a pas ! Il existe encore beaucoup d'organes internes dont la fonction est méconnue des médecins, et aussi des nombreuses maladies qui sont difficiles à déceler.

La chiroplogie est le seul moyen mathématique que l'on possède pour déterminer de quoi un malade est atteint, c'est le seul moyen sûr d'établir un diagnostic.

Et pas seulement pour ceci, l'observation des lignes et signes de la main a démontré qu'il est possible par ce moyen de prédire l'avenir. La chiroplogie peut donc nous avertir sur ce qui peut nous arriver.

Le hasard n'existe pas pour le Rose+Croix, à tout effet une cause, et la cause de tout ce qui arrive à notre corps est inscrite dans notre main.

Maintenant, la médecine utilise les méthodes de diagnostic établi d'après les études du Dr Muck de Essen : pour déceler les maladies vénériennes, l'épilepsie et en général les sympathico-pertories locales, on frotte la muqueuse du nez à de l'adrénaline ou de la suprarrénine (1:1 000), ce qui produit naturellement une inflammation locale, et on répète l'opération à l'aide d'une sonde, procédé qui fait apparaître une raie blanche chez ces malades ou bien chez la femme enceinte, mais jamais chez les sujets sains.

Cette méthode pour diagnostiquer la syphilis est plus sûre que le R.W., et je préconise son utilisation à tout spécialiste du nez. (Voir *Münchener medic Wochenschrif* 1 925. N° 37 pages 1 543-1 544).

Toutes ces choses-là semblent récentes, et pourtant elles sont anciennes et nous recommençons à les étudier maintenant.

5

Les Sciences Occultes

Revenons en à la belle-mère du jeune Reiman.

L'horloge sonna quatre coups, et pour mieux se rendre compte de l'heure, elle dirigea son regard angoissé vers le cadran. Il était quatre heures de l'après-midi, et son fils n'était toujours pas rentré, pourtant ses cours finissaient à midi.

Son mari, comme le savent déjà nos lecteurs, était le propriétaire d'une usine de textiles. Il la regardait avec indifférence. Il avait des occupations autrement sérieuses, que son épouse ne pouvait comprendre. Monsieur Reiman avait été malheureux dans son second mariage, car son épouse n'était pas une de ces femmes avec lesquelles on peut partager les peines comme les joies. Elle n'était pas la mère de Bernard. Et quoi qu'il en soit, elle était la seule mère que Bernard ait connue, elle l'aimait si fort qu'il lui était insupportable de se souvenir qu'elle n'était pas sa vraie mère, mais uniquement sa belle-mère. Elle était aujourd'hui plus inquiète que de coutume. La manière d'agir de Bernard était si inhabituel, qu'elle trouvait ceci inconcevable. Elle ne pouvait nullement comprendre ce qui arrivait à Bernard.

Enfin elle ne put se retenir de s'adresser à son mari, quelque peu indignée :

— Je ne comprends pas l'intérêt que Bernard trouve à rester des heures entières chez Elsa. À la veille de ses examens il devrait travailler d'avantage pour les réussir...

Mais bien sûr, si tu le laisses faire tout ce qu'il veut, sans lui faire de remontrance. Tu n'as pas le caractère nécessaire pour le diriger.

Comme, son mari se taisait, elle continua :

— Quand il y a quelques jours il est resté à Hambourg tu n'as rien trouvé à lui dire. Et si je ne lui avais pas écrit lui intimant de revenir, Dieu sait le temps que nous l'aurions attendu. Il serait peut-être encore là-bas. Vous ne prenez en compte, ni vous ni lui, quand on veut devenir quelqu'un d'utile dans ce monde, il faut redoubler d'efforts. Surtout s'agissant d'une carrière comme celle qu'il a choisie, si on ne désire pas rester dans la médiocrité.

Monsieur Reiman continuait d'écouter patiemment, pendant qu'elle, lui exposait la suite de ses pensées :

— N'aurait-il pas été mieux qu'il se dédie à la médecine générale ? Mais son désir de guérir Elsa, est tel, qu'il s'obstine à faire de l'ophthalmologie, et puis... pourquoi ? Est-ce qu'un aveugle de naissance peut guérir ?

À ce stade, Reiman ne put se contenir et s'exclama :

— Laisse les choses suivre leur cours normal, nous ne pouvons soumettre la vie à nos caprices. Laisse Bernard agir comme bon lui semble, il n'a peut-être pas aussi tort que tu le croies.

Ces paroles qui furent dites avec un sourire un tant soit peu ironique, eurent le don d'exaspérer Madame Reiman.

— Puisque tu ne feras que rire, quand je t'expose avec raison le danger que courre ton fils. Tu approuves tout ce qu'il fait, quand il serait mieux de lui interdire ces allées et venues chez ces miséreux de Kersen.

— Que veut tu dire par miséreux de Kersen ? De qui veut tu parler ?!

— De qui pourrai-je parler d'autre, si ce n'est de cette méprisable Madame Rasmussen, veuve Kersen ?

— Augustine, je te somme d'arrêter ! — dit d'un ton colérique le vieux Reiman. Tu devrais avoir honte de t'exprimer ainsi.

Tu sais très bien que son mari, le père d'Elsa, a travaillé toute sa vie pour nous, et j'ai l'intime conviction que tout ce que je possède je le leur doit ; et qu'en ce qui les concerne, c'est de notre faute s'ils n'ont pas fait fortune. Je suis persuadé qu'il est de mon devoir de veiller sur sa femme, et je le ferais envers et contre tout le monde. Et quant à ton sempiternel thème de la pauvreté des Kersen, il n'est pas aussi vrai que tu le penses. Madame Kersen a un frère au Mexique, dont on dit qu'il est énormément riche, et dont Elsa sera vraisemblablement l'unique héritière. À ce sujet on dit qu'il est en ce moment en Allemagne. Pour ma part, je serais très heureux que la famille Kersen trouve l'appui de quelqu'un ; ils en ont besoin, surtout Elsa, qui est privée de vue.

— Oui, — dit Madame Reiman d'un rire sarcastique —, maintenant Madame Kersen pourra s'acheter des vêtements plus luxueux !

— Je t'en supplie Augustine abandonne cette attitude — Monsieur Reiman répliqua d'un ton énergique.

— Ah ! Tu portes un intérêt bien particulier à Madame Kersen ? Tu dois croire certainement qu'il n'y a rien à redire si Bernard perd lamentablement son temps chez eux.

— Toujours cette même rengaine ! — s'exclama-il manifestant son impatience — Tu le sais depuis longtemps, si Bernard s'y rend c'est pour donner des leçons à la petite Elsa.

— Des leçons ! Ah ! — s'exclama sa femme — Et à la petite ! Une petite de 18 ans ! Il serait temps que je te l'apprenne ! Il n'a cessé de lui donner des leçons depuis qu'elle a 5 ans !

— Le temps de jouer n'est pas celui d'apprendre.

— Ne penses pas que je confonds les âges, mais ne les confonds pas toi non plus, et tiens compte qu'ils ne sont plus des enfants, et que si tu ne mets pas une limite à leurs rencontres, les conséquences ne se feront pas attendre.

— Que veux-tu dire par-là ? demanda Reiman, à qui n'échappait pas la portée des dernières phrases de son épouse.

— Rien, sinon qu'un de ces jours il se peut que Bernard décide de l'épouser — répondit la femme en essayant d'adoucir le ton.

— Ah !, — répondit haussant les épaules Monsieur —, oublions cette question. Elsa est aveugle, et mon fils pourra épouser celle que son cœur aura choisie.

Comme il avait la ferme intention de clore la discussion, il reprit sa lecture. Pourtant sa femme continua :

— Si telle est ta pensée, à quoi bon consentir que Bernard passe tout son temps là-bas. Nous n'avons rien en commun avec ces gens-là !

Reiman interrompit sa lecture.

— Des points en commun, bien sûr nous en avons ! Tu sais très bien que j'ai connu Madame Kersen avant toi, et qu'elle était ta meilleure amie, avant d'épouser Kersen ; c'est elle-même qui t'a présenté à moi. De plus, tu le sais très bien que dans les premières années de leur mariage notre amitié fut très intime.

— Le passé, c'est le passé.

— Oui, c'est vrai, pourtant ne sois pas étonnée que je me réjouisse que mon fils soit fidèle à une amitié d'enfance. Je préfère qu'il en soit ainsi, et non pas qu'il ressemble à la plupart des jeunes de son temps, qui ne conservent aucun sentiment d'enfance. Son attitude est méritoire, je le reconnais. Je t'assure que je n'ai pu sentir que de la joie et même de l'orgueil en voyant le petit visage de la petite aveugle, s'illuminer de joie rien qu'au son de la voix de Bernard.

Monsieur Reiman fit une pause, et comme sa femme se tût au même moment, il se leva et partit de la salle à manger, pour éviter de reprendre cette conversation.

En réfléchissant où aller, il s'arrêta quelques instants et alluma une cigarette. Il prit son chapeau pour partir à la fabrique quand il entendit dans l'escalier, les pas de quelqu'un qui montait rapidement.

— Bonjour papa ! dit Bernard en ouvrant brusquement la porte du couloir.

— Bonjour — répondit Monsieur Reiman — Je me doutais bien que c'était toi. Un de ces jours tu monteras d'un seul bond l'escalier.

Il contempla son fils l'espace d'un instant avec satisfaction. Le regard vif, franc et noble du jeune homme lui communiqua la même confiance qu'il exprimait. Il y avait dans ses yeux bleus un éclat d'énergie et de décision, qui montrait un homme à la pensée sans tache et confiant en lui-même.

— Donc ! Étudies-tu beaucoup en ce moment ?

— Le doctorat ne tombe pas du ciel et ces derniers jours de préparation d'examens, m'occupent assez.

— Bien, bien, ne négliges pas tes études. À tout à l'heure.

Bernard rentra dans sa chambre.

La lumière inondait sa chambre. L'agencement de celle-ci laissait voir que l'homme qui l'habitait était un homme de goût. On y trouvait deux fauteuils en cuir de la même couleur, quelques tableaux d'un peintre reconnu, une table et un divan. De larges rideaux d'une couleur blanc cassée ornaient les fenêtres à travers lesquelles on apercevait les tilleuls du jardin. Toute la pièce dénotait de la sympathie et du bien être.

Bernard, qui aimait la pénombre, tira les rideaux, pour arrêter l'invasion du Soleil, il s'assit sur le divan et se laissa aller à ses rêveries.

Le calme de la pièce, la douce lumière et la fatigue des derniers jours, l'assoupirent un peu, et il ne tarda pas à s'abandonner à un profond sommeil.

Son sommeil dura un temps qu'il ne pût mesurer, et en s'éveillant son attention fut appelée par les pas qu'il entendit dans le couloir, et qui s'approchaient de sa porte.

Il ouvrit les yeux et vit sa belle-mère qui se tenait là, le portrait d'Elsa à la main. Elle avait l'air fâchée, sûrement par la jalousie motivée par la préférence dont son beau fils faisait preuve à l'égard de la jeune fille.

— Salut maman ! — s'exclama Bernard — excuse-moi si je ne suis pas allé te saluer, je te croyais sortie.

Il se leva alors, et l'embrassa sur le front.

Elle remit le portrait à sa place, le sourcil froncé.

— Les hommes oublient bien vite, le respect qu'ils éprouvaient envers leurs mères étant petits ! — dit-elle.

— Maman, tu ne peux dire ceci de moi — dit-il un tant soit peu surpris.

Il regarda alors plus attentivement sa belle-mère, et s'apercevant de son expression fâchée, qu'il ne savait d'ailleurs à quoi attribuer, il crut qu'elle ne se sentait pas bien.

— Qu'as-tu maman ? — lui demanda-t-il d'une voix changée — Que t'arrive-t-il ?

— Peux-tu m'expliquer la présence de ce portrait dans ta chambre ?

— Tu veux parler du portrait d'Elsa Kersen ?

— Oui, justement c'est de lui dont je parle. Je ne m'explique pas l'utilité de ce portrait dans cette pièce, qui ne peut que te distraire de tes études.

— Non, chère maman, l'image d'Elsa ne me distrait ni m'éloigne de mes études. J'irai même jusqu'à dire, que bien au contraire, il m'aide et me motive dans les moments d'hésitation.

— Ah ! Cette pauvre aveugle ? Mais, à quoi penses-tu, mon pauvre fils ?

— Comment est-ce possible que tu me poses cette question, maman ? N'importe quel autre malheur ne ferait-il pas naître dans ton cœur des sentiments plus nobles ? Pense que je l'ai connue étant enfant et qu'elle a été ma compagne de jeux d'enfance.

Je n'ai jamais été aussi heureux que quand toi et sa mère, m'aviez permis de lui apprendre à marcher.

— Ta mémoire me surprendra toujours, mon fils — ce fut tout ce que trouva à répondre Madame Reiman — Tout ceci appartient au passé.

— Il est vrai, ceci appartient au passé, maman, mais sur ce passé s'est construit le présent. Elsa et moi nous avons grandi ensemble, tels des frères nous nous sommes aimés. De plus, Elsa est une âme intéressante. Ses dons musicaux sont extraordinaires. Elle exécute avec une précision étonnante les partitions les plus difficiles rien qu'à les entendre une fois. Je suis sûr que si tu l'entendais interpréter la Marche Nuptiale de Lohengrin, tu resterais admirative. Elle interprète mieux que Marthe Fishbach les morceaux de Buttner. Cette rapidité d'exécution restera toujours pour moi une énigme. Parfois quand elle se croit seule elle improvise des morceaux d'une beauté incroyable. Quand je l'entends à ces moments-là, elle me fait penser au médium musical Miss Shepard, qui sous l'influence d'un être invisible, jouait au piano des pièces des plus exquises. Le plus extraordinaire c'est qu'Elsa a énormément de facilités pour le dessin et la peinture.

— Je suppose que tu ne me prends pas pour une imbécile, comment vais-je croire une telle chose ?

— Oui maman, tu peux le croire, c'est la vérité même.

— Mais mon fils, comment puis-je croire une telle chose, je pour-

rai admettre qu'elle joue bien du piano, puisque c'est fréquent chez les aveugles, mais en aucune façon qu'elle peigne ou qu'elle dessine.

Je puis t'affirmer qu'il est vrai ce qu'elle m'a dit un jour : « Je ne me sens pas aussi malheureuse que vous pouvez le croire, Dieu vous a donné la faculté de voir avec vos yeux, mais il m'a doté d'un regard intérieur. Si vous, vous possédez le regard physique, moi je possède le regard de l'âme. »

— Tout ceci, mon fils, ni toi ni moi ne pouvons le comprendre. Que veux-tu dire par regard intérieur ?

Bernard sourit légèrement.

— Mais oui maman, il existe en effet des regards intérieurs. Ne te souviens-tu pas de cette phrase d'Hamlet ? « Il existe des choses entre ciel et Terre que notre philosophie ignore. »

— Oui, en effet je me souviens de cette phrase. Je l'ai entendue en différentes occasions, utilisée comme un rapiècement dialectique qui permet aux spiritistes et aux occultistes de cacher aisément les lacunes de leurs théories.

Bernard sourit à nouveau, et avant qu'il n'ait pu répondre sa mère continua :

— Tout ceci doit provenir des enseignements que tu as reçus à Hambourg de la bouche de Rasmussen. Il me semble que celui-ci doit être un charlatan de haute envergure. Il est évident que tu es tombé sur un bon maître.

— Ce que tu dis est injuste. Toutes ces choses je les connais depuis longtemps, bien avant de faire la connaissance de Monsieur Rasmussen, et c'est précisément d'Elsa que je le tiens. Elle a des facultés médiumniques ou supra physiques, assez rares, et c'est au travers de ses dires que j'ai commencé à m'intéresser à cette science. J'ai lu plusieurs ouvrages spiritistes qui expliquent parfaitement ces faits. J'ai ainsi eu l'occasion de corroborer les prophéties du médium Davies, lequel avait prédit la Grande Guerre. Et surtout, ce qui m'a le plus intéressé fut de savoir que les penseurs tels que Schopenhauer,

Kant, Hegel et Naquer pratiquaient l'occultisme.

Madame Reiman écouta tout ce récit et répondit ensuite avec un sourire narquois :

— Je vois qu'ils ont trouvé en toi un bon disciple, qui est prêt à croire tout ce qu'on lui dit. Je ne suis pas faite pour ces choses-là, je ne peux croire que ce que je vois.

— Tu es de ceux dont Jésus faisait allusion en disant : « Si vous ne voyez preuves ou miracles, vous ne croyez pas ». Mais je peux t'assurer que si j'y crois, c'est que j'ai vu ces preuves et ces miracles et non comme tu as l'air de penser, à cause de Rasmussen ni encore à cause d'Elsa. Permits-moi de te raconter quelques faits qui te permettrons de mieux juger :

Elle était encore un enfant, quand un jour enfin d'après midi, sa mère lui préparait une petite table dans le jardin pour qu'elle puisse y dîner près de la tonnelle où elle se reposait, elle remarqua que le petit corps de son enfant tremblait, et que lentement elle se leva très agitée. Sa maman, s'approchant pour voir ce qui lui arrivait, entendit sa fille dire :

— Au secours, au secours, Mon Dieu ! Les pauvres gens ! Quel malheur ! Un bateau si beau et qui fait naufrage sans rémission !

Et à l'approche de sa mère, elle continua :

— Quel malheur ! la masse de glace l'a détruit, j'entends le cri désespéré des mères réclamant du secours pour leurs enfants.

Sa mère l'a pris dans ses bras, et peu à peu elle récupéra ses esprits, ayant tout oublié quelques instants plus tard, comme si de rien n'était. Quelques jours plus tard la nouvelle du naufrage du Titanic apparaissait dans les journaux.

Madame Reiman écoutait attentivement. Bernard poursuivit :

— En une autre occasion, elle avait quinze ans, et je l'avais accompagné faire une promenade dans le jardin botanique. C'était un jour extrêmement chaud et l'orage menaçait. La pluie avait déjà

commencé à tomber. Pour la protéger nous nous abritâmes sous l'épaisse ramure des arbres du jardin. Les tonnerres résonnaient déjà au loin. Et c'est à ce moment-là, quand je la croyais plus rassurée, qu'elle sortit précipitamment de dessous l'arbre en disant : « Maman est très préoccupée par notre absence. » Et elle se mit à courir sur le chemin. J'ai essayé de la retenir un instant, mais avec une énergie dont je ne la croyais pas capable, elle se libéra de mes mains, en suivant son chemin sans dévier, et me dit : « Écartes-toi de cet arbre si tu ne veux pas perdre la vie ». Quelle ne fût pas ma surprise quand au bout de quelques pas, j'ai été ébloui par un éclair formidable, suivi d'une grande détonation ! Je tournais la tête, attiré par un étrange crépitement, et je vis le chêne sous lequel nous nous étions protégés, qui avait été abattu par le souffle de l'explosion.

— Tu lui dois donc la vie, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, en un certain sens.

— Et sûrement ton aveugle de peintre a fait quelques tableaux de ces scènes ; n'est-ce pas ? Pure comédie !

— Ne te moques pas maman de ces choses, crois-moi, elles sont vraiment sérieuses.

— Mais enfin, ne m'affirmes-tu pas qu'elle t'a démontré son talent pour la peinture ?

— Je puis t'affirmer que c'est vrai — répéta Bernard — J'en ai eu la preuve il y a de ceci quelques semaines : Nous étions assis dans le jardin à la tombée de la nuit ; elle tenait dans son giron un bouquet de roses. Elle prit l'une d'elles et me dit : « n'est-il pas vrai que cette rose est rouge ? » et en effet elle l'était. Intrigué je lui demandai : « Comment peux-tu différencier les roses rouges des blanches ? » Elle me répondit : « Parce que les roses blanches ont un arôme bien différent de celui des rouges. » Quelque peu pensive, elle ajouta ensuite : « J'aimerais que tu m'expliques ce que sont les roses, en plus du parfum que je sens. » Je lui expliquai alors, leur croissance, leur forme, et la disposition de leurs feuilles. Je mis ensuite quelques pétales qui étaient tombés entre ses mains, et elle, avec une profonde sa-

tisfaction me dit : « Je sais maintenant comment sont les roses. Donnes-moi de quoi dessiner, et tu verras comment je t'en dessinerai une. » Je posai mon carnet de notes face à elle sur la table du jardin, et lui mis aussi un crayon entre les mains. Saisie alors d'une nervosité soudaine, passant sa main sur son front à plusieurs reprises, et lentement au début, et plus rapidement ensuite elle dessina sur le papier une rose magnifique de ressemblance, avec sa tige et ses feuilles. Je contemplais avec admiration ce dessin, qu'un artiste n'aurait pas pu mieux réussir, elle me dit alors, que c'était ainsi qu'elle voyait les roses, de son regard intérieur.

— Mais cela ressemble à du charlatanisme, — objecta sa belle-mère.

Bernard répliqua :

— Il est vrai que l'on pourrait croire au charlatanisme des pytho-nisses, et tout le monde connaît la signification de « science exacte », qui équivaut, à l'Université, aux mathématiques. Deux domaines opposés et pourtant tout deux approchés par les dernières découvertes.

Les Sciences occultes parlaient de télépathie, c'est-à-dire des facultés médicales qu'ont certains sujets pour transmettre leurs pensées, les mots, à travers l'espace, et les sciences exactes virent surgir dernièrement la radiotéléphonie, qui permet aussi la transmission des mots à travers des grandes distances ; seulement, dans ce dernier cas, au lieu de médiums on se sert d'antennes en métal.

Maintenant, un grand savant a découvert que l'homme lui-même est une antenne, et c'est pour cela que je dis : les deux sciences se sont complétées, et c'est ainsi que l'on voit qu'il n'existe pas de science exacte ni science occulte, que la science se doit d'être Une, ce qui revient à dire science seulement, et non pas science exacte, parce que si elle n'est pas exacte, elle n'est pas une science simplement.

Ce qui nous apprend que nous ne devons rien refuser sous prétexte de supercherie, parce que nous ne comprenons pas quelque chose, mais plutôt nous devons tout étudier, nous devons garder ce

qui est valable et utile, laissant de côté le reste.

Allons au principal : Un éminent physicien allemand a découvert un appareil qui sert à envoyer des téléphonogrammes, qui sont entendus par les auditeurs, sans besoin d'antennes, rien qu'en plaçant un fil de fer entre l'appareil et l'épaule, si deux ou plus se donnent la main, la voix que l'on écoute augmente de force.

Mais, qu'est-ce qui peut servir d'antenne à l'homme ? C'est très simple : le fer qui est contenu dans les globules rouges du sang et dans toutes les autres parties de l'organisme en état colloïdal. Ce fer, qui par ses émanations permanentes et ses radiations forme un filet, dans et autour du corps humain, doit être beaucoup plus sensible que tout le fil métallique qui compose les antennes placées sur le toit des maisons ; la seule chose dont elles aient besoin c'est d'un émetteur spécial dont nous sommes déjà équipés.

Si nous pensons que l'expérience d'envoyer des images cinématographiques sans fil a déjà été réalisée, il suffira demain d'inventer un appareil que nous mettrons face à nous, et nous aurons alors l'explication des apparitions dont nous rions aujourd'hui.

Au lieu de rire des sciences que nous appelons occultes, nous devrions leur rendre hommage, si tout commence à se réaliser comme avec la télépathie. Nous pourrions nous demander aussi qu'est-ce que nos enfants verront dans 40 ans, avec le progrès dont nous sommes témoins ?

Lors de notre mort, le fer que nous avons dans le corps ne part pas, il est possible qu'il se transforme en quelque chose d'autre, mais plus tard, une fois que le corps commence sa décomposition, le sang regagne la terre pour servir à nouveau, mais cette fois-ci d'aliment à une plante, pour devenir à son tour chlorophylle que par la suite nous mangeons. C'est en constatant que les éléments qui nous forment aujourd'hui, nous formeront demain, que nous avons là l'explication scientifique de la réincarnation.

Comprends-tu maintenant l'explication de la peinture des roses, maman ? — continua Bernard — L'image de la fleur est directement

enregistrée par les cellules cérébrales ; sans avoir besoin des yeux.

— Si ce que tu dis est vrai. Il n'en est pas pour autant moins étonnant — dit Madame Reiman admirative.

Bernard plein d'optimisme reprit :

Tu vois maintenant maman, pourquoi je veux sauver Elsa de cette nuit étemelle qui l'entoure, et qui l'empêche de voir directement les formes présentes dans la nature, et de jouir de leur beauté ? Je donnerai une partie de ma vie, pour qu'elle obtienne la lumière dans ses yeux. J'ai maintenant un espoir, depuis que j'ai fait la connaissance de son oncle.

— Mais, mon enfant — dit la belle-mère, — comment peux tu, médecin proche du doctorat, attendre quelque chose d'un néophyte ?

Et d'une voix plus douce, elle ajouta :

— Tu ne dois pas essayer d'atteindre des buts impossibles, ni entreprendre des actions chimériques. Tu ne dois pas prendre ce chemin-là, qui ne te mènera qu'à perdre ta santé. Prends en compte que tes priorités doivent être ta santé et ta vie avant tout.

— De rien ne me servirait ma santé, et même encore ma vie, sans un objectif qui puisse les justifier. Il me faut rendre la vue à Elsa.

La femme le regarda sans bien comprendre, puisque pour elle, c'était une entreprise irréalisable.

— Si tu poursuis ce chemin, il t'arrivera ce qui est arrivé à ton grand père, qui voulant imiter Léonard de Vinci se proposa de construire un dirigeable et perdit toute sa fortune.

— Pense que s'il a perdu toute sa fortune, comme tu me le racontes, après lui Zeppelin est arrivé à résoudre le problème. D'ailleurs, je n'arrive pas à admettre le mot impossible, et je suis sûr que, d'une façon ou d'une autre, j'arriverai à sauver Elsa.

Madame Reiman resta pensive regardant Bernard.

— Je ne m'explique pas pourquoi tu devrais être celui qui lui

rende la vue — dit-elle au bout de quelques instants.

— Même si cela n'était que par compassion, ce serait une raison suffisante.

— Peu importe les raisons qui te poussent à faire ceci, mais saches que tu ne compteras jamais avec mon appui.

En disant ces derniers mots, son visage se durcit, dévoilant la mauvaise volonté que vainement elle essayait de cacher. À plusieurs reprises elle avait pris le portrait d'Elsa entre ses mains le remettant sur la table à chaque fois avec le même geste haineux.

Aucun des deux ne pouvait continuer cette conversation, qui était devenu très difficile. Alors après ces quelques mots, la belle-mère de Bernard quitta la chambre, pendant que le jeune homme reprenait entre ses mains un livre qu'il devait étudier, de façon à pouvoir oublier cette scène. Ce soir-là il devait se rendre chez le Dr Merlin et il devait travailler une leçon.

Voyons maintenant ce qu'il advient de la rivale de Madame Reiman, Madame Kersen, frère de Rasmussen.

6

Elsa

La veuve Kersen travaillait dans le petit jardin derrière la maison.

La maison qu'elles habitaient ne leur appartenait pas. Elle appartenait au même propriétaire de la maison des Reiman. Du moins, il semblait en être ainsi, puisque la maison était hypothéquée pour une valeur équivalente à la moitié de son prix, quelques 30 000 marks.

Madame Kersen, pour pouvoir subvenir à ses besoins, se vit obligée de sous-louer une partie de la maison, et avec cette petite rentrée d'argent et un maigre capital hérité de ses parents, elle vivait honnêtement.

Depuis l'arrivée de son frère, le consul Rasmussen, elle avait essayé de rendre encore plus agréable la maison. Le Rose+Croix, comme nous l'avons déjà dit, préféra se loger à l'hôtel en ville, néanmoins il ne cessa de lui rendre visite chaque jour. Seulement, les trois ou quatre derniers jours, il n'y s'était pas rendu.

Madame Kersen portait un grand chapeau pour travailler dans le jardin, pour s'abriter des rayons du Soleil trop forts à cette époque de l'année. Elle avait nettoyé les arbres des chenilles, et pensait à faire

un beau bouquet pour la maison.

En regardant les fleurs, elles lui firent se souvenir des jours heureux d'antan et ses pensées l'emmenèrent loin de là pour un instant, quand soudain une douce voix qui laissait deviner sa jeunesse et sa bonté la fit revenir à la réalité :

— Maman, ma petite maman, où es-tu ?

Madame Kersen eut un soubresaut et se retournant vers la direction d'où venait la voix, répondit :

— J'arrive ma petite fille ; je suis là.

Et disant ceci elle se dirigea à la rencontre de sa fille à la mi-chemin.

Le visage d'Elsa était resplendissant de joie.

— Maman, j'ai eu une leçon merveilleuse, Bernard m'a décrit quelque peu l'Espagne, les montagnes Catalanes, avec des couleurs si vives, que j'avais l'impression de les voir, surtout Montserrat, avec des formes fantastiques que l'on dirait modelées par des géants millénaires. Il m'a aussi décrit Barcelone, et ses environs avec des maisons élégantes et spécialement Tibidabo. Bernard a un talent merveilleux pour me raconter toutes ces choses-là, il réussit à me le faire presque voir.

— Mais, mon enfant, Bernard n'a jamais quitté l'Allemagne...

— Oui, en effet, mais par contre il a eu, de longues conversations avec mon oncle, au sujet de cette montagne, il lui a même proposé de faire un voyage en Catalogne.

C'est cette montagne de Montserrat qui apparaît dans l'Opéra de Wagner, *Parsifal* ; je joue cette partition avec beaucoup plus d'enthousiasme depuis que Bernard m'a expliqué l'importance de cette Montagne. En plus, l'un de ses amis, originaire de ce pays, lui a fait des descriptions sur ce lieu, comme seuls peuvent le faire les méridionaux et d'ailleurs avec le regard d'un patriote. Tu connais déjà l'imagination de Bernard, et combien il est intéressé par ce genre de

détails. Tu ne peux imaginer combien il me rend heureuse en me racontant toute ces choses-là. Dommage qu'il ne puisse être ici ce soir avec mon oncle ! Nous sommes si heureux tous ensemble !

— Tu ne devrais pas, ma chère enfant, prendre autant de temps à Bernard, tu sais bien qu'il prépare un examen !

La mère d'Elsa fit cette douce remarque avec un sentiment d'amertume, elle avait aussi un cœur qui comprenait tout.

Le fait de s'occuper de son frère avait distrait Madame Kersen ces derniers temps.

Le Rose+Croix avait reçu beaucoup d'invitations soit de sociétés scientifiques soit de particuliers.

Les Martin

L'élégante résidence du professeur Jean Martin était inondée de lumières. Dans le fumoir, il était assis quelques illustres professeurs des différentes universités, qui échangeaient leurs opinions avec animation. L'impatience avec laquelle, le consul Rasmussen était attendu, était évidente. Le professeur Martin avait raconté à son sujet des choses si étranges, si admirablement intéressantes.

Le professeur Martin qui était veuf, avait une seule fille. Celle-ci se trouvait avec la gouvernante, une femme d'un certain âge, elles vérifiaient une dernière fois la table. La jeune fille ordonna d'apporter quelques fruits à la gouvernante, passa une serviette sur une coupe, plaça à son goût les vases, et une fois satisfaite du résultat, elle quitta la pièce pour aller vers une autre, sur son chemin elle s'arrêta devant une glace de grande valeur, celle-ci refléta sa silhouette jeune et fraîche dans toute sa beauté.

Avec une sorte de satisfaction intime, elle se regarda dans les yeux ; elle avait des grands yeux bruns, de cils très longs et foncés qui les rendaient très attrayants. Elle arrangea ses sourcils avec le

doigt du cœur. Son petit nez retroussé et les fossettes de son menton et celles de ses joues dévoilaient son caractère velléitaire. On ne pouvait pas imaginer de cadre plus beau que cette fraîche fleur humaine, incarnée dans une aussi gracieuse jeune fille. Elle portait une légère robe de bal, jaune dorée, ornée de broderies tenues par une ceinture en soie parsemée de roses, qui mettait délicieusement en valeur sa beauté intéressante. Mettant d'un coup la tête vers l'arrière, d'un geste osé, et tout en riant, elle dit :

— Comme ça, je vais lui plaire.

— À qui veux-tu plaire ? Peut-être au mage Rasmussen ? — demanda un jeune homme qui l'observait depuis la porte.

— Allons, Jean — répondit surprise Elfride, et contrariée, elle voulut s'échapper rapidement de la présence de son cousin Jean de Reichenau. Mais ce dernier lui barra le passage.

— Ah, bon ! C'est ce que tu voudrais ! Mais avant de partir il faudra me répondre, petite ! — harcela le jeune homme en riant —. Nous allons voir, alors, — à qui veux-tu plaire ? — Ce n'est certainement pas au vieux Monsieur Rasmussen. Dis-moi donc, qui est le chanceux que tu voudrais séduire ?

— Allons, sûrement pas à toi ! — répondit-elle encore fâchée.

— Bien, je sais ceci depuis bien longtemps, tu n'avais pas besoin de me le dire. Mais dis-moi qui est le pauvre ? Ou plutôt, le malheureux à qui tu veux plaire ? Tu peux me le dire maintenant.

— Ceci ne te regarde pas.

— Bien alors ne me le dit pas, petit diable. De toutes les façons, il m'importe peu. En ce qui me concerne, tu peux même vouloir plaire au magicien, puisqu'il peut rajeunir comme le Faust, et alors tu seras Marguerite.

Mais, tu sais ? — il continua après une courte pause pendant laquelle il contempla les yeux ardents de la jeune fille — Tu restes toujours une belle cousine. Ne tournons plus autour du pot, belle à

croquer. Même le plus envieux devrait l'avouer.

— Ne t'arrêtes pas, Jean. Laisse-moi passer, j'ai des choses à faire — insista la jeune fille — Allons, vite ! Je veux passer !

Elle le poussa suavement, mais Jean ne bougea pas. Il rit aux éclats et ne la laissa toujours pas passer.

Alors Elfride furieuse dit :

— Tu deviens insupportable, Jean !

— Voyons, je ne le deviens pas, je le suis ! Dieu merci — répondit effrontément, le cousin de la jeune fille.

— Mais Jean, ne vois-tu pas que je veux passer ! — répliqua Elfride fâchée.

— Voilà, c'est très bien comme ça, c'est comme ça que tu me plais, petite Elfride. Maintenant tu peux partir.

Jean se poussa sur le côté lui laissant le passage. Remplie d'indignation à cause des agissements de son cousin, elle ne lui dirigea pas le moindre regard, et quitta la pièce. Mais brusquement, s'arrêta pensive, se retourna vers son cousin et lui demanda d'un ton faussement aimable :

— Dis-moi, connais-tu Bernard Reiman ?

— Ah ! Voilà, dans le mille, c'est vrai que tu veux plaire à Bernard ?

Il porta l'index sur son front et répéta deux fois :

— Reiman ?, Bernard Reiman ?

Ah ! Oui ! Je le connais. On dit de lui que c'est une vrai souris de bibliothèque. C'est lui qui connaît le mieux ce Monsieur Rasmussen. Je comprends maintenant, c'est pour ça qu'il vient ce soir ici.

— Oui ?... — demanda-t-elle en réfléchissant.

Mais ensuite comme s'il voulait donner une autre tournure à la

conversation, il demanda :

— Qui d'autre est invité ce soir ?

— Je ne le sais pas, Jean. Madame Grünfeld, notre nouvelle gouvernante m'a dit qu'aujourd'hui, il y aurait plus d'invités qu'à l'accoutumé.

À ce moment-là, la porte s'ouvrit et entra le professeur Jean Martin accompagné de plusieurs invités.

Les jeunes se turent de suite et se retournèrent.

— Papa, c'est toi ? — s'exclama Elfride, et radieuse de joie elle courut vers lui, le serrant dans ses bras et l'embrassant sur la joue, sans faire attention aux messieurs qui l'accompagnaient. Ils eurent tous la sensation d'un vol d'oiseau dans leur cœur. Ils étaient si enchantés de l'attitude de la jeune fille, qu'ils éclatèrent tous en un rire bruyant.

— J'accepterai bien volontiers d'être surpris par une fille si charmante — dit en souriant, le vieux professeur Mahl Zahn, regardant la scène derrière ses lunettes en or.

— Confrère, c'est de ta faute si aujourd'hui tu dois regarder quand l'on embrasse — plaisanta son ami, le conseiller Schilling — Si tu t'étais marié, tu aurais peut-être six enfants, éventuellement même des petits enfants, qui sauteraient sur toi les uns après les autres pour embrasser ta calvitie !

Tous les présents se regardèrent entre eux. Le professeur Mahl Zahn, attristé, murmura quelque chose entre dents, puisqu'il comptait répondre quand Madame Grünfeld, la gouvernante, annonça l'arrivée de Monsieur Rasmussen.

Tous se sont regardé les uns les autres. Le professeur Martin dit :

— Ah ! Il est déjà là !

Il ouvrit la porte du salon et invita toutes les personnes présentes, à entrer. Au même moment, Rasmussen entra dans la pièce par la

porte principale, accompagné de Bernard Reiman.

Le jeune étudiant en médecine fut le premier à se présenter au vieux professeur. Lui tendant la main, lui dit, en faisant une révérence :

— Bonsoir, Maître.

— Bonsoir, Monsieur Reiman.

Ensuite en se plaçant entre Rasmussen et le professeur :

— Permettez-moi de vous présenter Messieurs... Monsieur le consul Rasmussen... Monsieur Mertin.

Le reste des invités fut présenté par la suite, le professeur invita tout le monde à s'asseoir.

Depuis son retour d'Hambourg, Bernard avait raconté les choses les plus merveilleuses au sujet de Rasmussen et, face au professeur Mertin, il avait soutenu que le Rose+Croix était un vrai mage. Il affirmait avoir vu de ses yeux à Hambourg, de quelle façon Rasmussen avait fait fondre du plomb, qu'il avait, par la suite, transformé en or.

Il affirmait qu'il devait sûrement avoir des connaissances étranges et qu'il disposait de forces méconnues de tout le monde.

La visite tant annoncée, de Rasmussen, avait fait le centre des conversations des derniers jours parmi les professeurs de l'Université. Elle avait aussi éveillé toute la curiosité qui maintenant se dirigeait vers les forces occultes du Consul. Pourtant le professeur ne jugea pas opportun d'aborder de suite ces sujets-là, ou bien de lui demander la réalisation d'une telle expérience. Il se proposa de conquérir indirectement la bonne volonté d'une aussi curieuse personnalité. Rasmussen qui savait que Mertin avait été le professeur de Bernard, commença à parler de médecine, Mertin l'informa :

Le Mexique

Beaucoup de médecins ont été nécessaires pendant la Guerre européenne, et trop de facilités ont été octroyées aux étudiants pour leurs examens. Par la suite, ils ont pu profiter des expériences de la campagne, et à la fin de la guerre on comptait un nombre plus important de bons chirurgiens.

Il semble que ce sont ces mêmes facilités qui ont découragé un très grand nombre de jeunes de suivre cette carrière, de peur justement de ne pas trouver des débouchés par la suite.

En Allemagne et en Espagne, il y a trop de médecins, contrairement aux États-Unis, où il y a pénurie d'hommes qui s'emploient à l'art de guérir.

Les Facultés de Médecine de la « République du Nord » étaient très nombreuses dans le passé, puisqu'il y a quelques vingt ans, on comptait cent cinquante-neuf collèges, mais soixante-dix-sept d'entre eux ont fermé leurs portes ces dernières années. Les statistiques révèlent que dans les États du Sud et de l'Ouest, les médecins en général

ont une moyenne d'âge assez avancée, et qu'ils n'ont pas de remplaçant à leur mort.

En Philadelphie, pour six cents habitant il y a un médecin, à Pittsburgh un médecin pour cinq cents habitants, mais dans les États de Pennsylvanie pour mille habitants, on compte un médecin.

Le manque de médecins dans l'État de Nouvelle Hampshire est une calamité, puisque cet état compte avec deux cent seize villes dont cent dix manquent complètement de médecins.

Nous devons nous souvenir qu'aux États Unis règne une totale liberté dans l'exercice de la médecine, il n'est pas nécessaire dans ce pays de posséder un diplôme s'ils ne pratiquent pas l'allopathie. Les homéopathes ne subissent aucun examen, il suffit de s'acheter une trousse et allons-y...

Il y a des milliers de *healers*, espèce de guérisseurs, qui soignent à l'aide de prières religieuses. Ils sont membres de *l'Église de la Science chrétienne*, très populaire dans ce pays.

Les études de médecine sont très simples dans les Universités nord-américaines, et parmi elles il y en a qui ont une réputation douteuse, dans lesquelles apparemment moyennant paiement l'on peut obtenir le diplôme de médecin. Tout ceci fait que la pénurie de médecins est énorme dans les régions indiquées, et cette situation offre un avenir brillant aux médecins étrangers.

Dans beaucoup de villes du Centre, les habitants cotisent mensuellement pour pouvoir donner une rémunération aux médecins qui décident de s'y établir, cette rémunération n'est jamais inférieure à 150 dollars par mois, somme qui permet de faire vivre une famille.

Mais laissons çà de côté.

— Je suis honoré, Monsieur le Consul, de vous recevoir ce soir chez moi, et c'est un honneur pour moi. Mon disciple, Monsieur Reiman, nous a beaucoup entretenu à votre sujet et de votre pays.

Il est plein d'enthousiasme pour le Mexique, il songe à émigrer et

voudrait nous y emmener tous.

Rasmussen avait écouté avec un sourire de satisfaction, et d'un geste de la tête, il avait répondu aux mots de bienvenue du professeur. Il lui répondit :

— Effectivement le Mexique est quatre fois et demie plus grand que l'Allemagne, et peut encore recevoir des immigrants. Monsieur Carranza avait l'intention de favoriser une immigration passive, c'est-à-dire : aider et protéger tout étranger qui irait s'y installer. Mais le Mexique a aussi ses défauts. Nous Mexicains, nous accueillerons les bras ouverts tous ceux qui cherchent une deuxième patrie. Et je dis « nous », parce que ma famille a émigré au Mexique il y a un siècle, mes parents y ont vécu, et je ressens un amour intense pour ce pays. Cet amour n'a pu être entamé, bien que j'ai été une victime gratuite des persécutions des hommes des derniers gouvernements, qui m'ont poursuivi aussi injustement que féroce, et ce parce que je n'ai pu être aussi cruellement ingrat que nombre d'entre eux envers la mémoire du martyr Carranza. Les colonies allemande et espagnole sont les plus nombreuses au Mexique et très respectées par tout le monde. Il est regrettable que certains espagnols aient été à leur tour persécutés aussi.

Ce n'est pas toujours les meilleurs éléments qui émigrent d'un pays, et les espagnols qui ont fondé la Vice-royauté du Mexique avaient beaucoup d'aventuriers, ils se sont mêlés quelquefois à des populations indigènes cruelles, qui sacrifiaient des milliers d'êtres à leurs dieux, en leur arrachant le cœur en vie. Une partie des mexicains d'aujourd'hui sont le résultat anthropologique de ces deux races. Et c'est à cause de ceci que nous voyons des excès comme ceux des Zapatistes ou bien les crimes d'un Villa.

Les révolutions éternelles ont un fondement de justice : c'est l'oppressé qui se rebelle contre l'opresseur. Carranza a compris ceci.

Le grand ennemi, la cause de ces éternelles révolutions, l'origine de tous les maux, ne sont pas les richesses pétrolières, ni les yankees, la cause de tout ceci est plutôt le compérage.

Là, les bons ou les mauvais antécédents ne valent rien, ni la culture ou l'ignorance d'un individu, ni même pas sa filiation politique. Tout dépend s'il a un ou deux compères qui l'aident. Mais si le compère de l'adversaire est plus puissant, tout est perdu, par contre si le compère est un ministre, ou Chef de l'État Major Présidentiel ou le Président en personne tous les postes lui sont proposés.

Pour un protégé tous les abus de pouvoir sont faits, pour celui qui est considéré comme un adversaire toutes les ignominies sont permises.

Il fut un gouvernement au Mexique dont même son action sentait le sang et l'eau de vie, pendant lequel les plus affreux crimes se sont perpétrés...

Les personnes qui ont collaboré avec ce gouvernement auraient du être disqualifiées pour le reste de leurs vies. Il eut été, non seulement une obligation révolutionnaire, mais aussi du patriotisme, que ces gens aient été déclarés inhabilités à jamais pour occuper des postes politiques.

Après le mouvement révolutionnaire initié par Carranza pour venger la mort de Madero, le plus logique aurait été que les gouvernements postérieurs aient pris parmi les révolutionnaires leurs collaborateurs, mais tout le contraire est arrivé et les gouvernements sont formés par les adversaires d'hier, les Huertistas.

Les plus récalcitrants, des ennemis, des immigrants, se comptent parmi les partisans de Victoriano Huerta, et c'est assez compréhensible puisqu'ils sont ennemis de tous, ils n'utilisent le masque de l'amitié qu'avec ceux qui ont le pouvoir puisque c'est d'eux qu'ils reçoivent leur nourriture. Mais la haine politique doit trouver sa victime, et c'est alors qu'ils agissent contre le pauvre expatrié, qui par amour sincère à Madero et Carranza, il l'enchaîne à perpétuité et que ce dernier mange ainsi l'amer pain de l'exil.

Lorsqu'il s'agit de persécuter un adversaire tout abus est permis. Les lois ne sont pas respectées.

Partout, quand une personne, en renonçant à sa nationalité d'origine, obtient une carte de nationalité signée du Président de la République et contresignée du Ministre des Affaires étrangères, elle acquiert normalement tous les droits de la citoyenneté, comme un fils du pays.

Là-bas ce n'est pas ainsi que les choses se passent. Comme dans les monarchies les plus dictatoriales, comme dans le temps en Russie ou en Turquie, l'empereur peut donner un ordre : un Ukase. Au Mexique, quand le président en a envie, il fait un décret qui peut dire : « Un tel n'est plus considéré comme mexicain, et j'ordonne aux Consulats comme aux Délégations de lui reprendre sa documentation » Il est vrai que beaucoup d'employés consulaires, de peur de perdre les prébendes se prêtent à de tels agissements.

Le Mexique est une terre riche et belle, et le mexicain en général un homme chevaleresque et noble. Ce qui est dommage c'est qu'il a eu et a une classe politique très passionnée qui manque de patriotisme.

Lors du triomphe du Président Carranza, les leaders du Parti Socialiste organisèrent des meetings, où il était question de fouetter la bourgeoisie et le capital. Il n'était pas possible pour le socialiste que quelques privilégiés aient des propriétés, des palais et de l'argent et que le reste du peuple travaille. Chacun des partisans de Marx se prenait pour Tolstoï, rempli d'idéaux. À l'époque, voir un homme bien habillé, une cravate et une bague, faisait le même effet que fait le tissu rouge au taureau. Tout le monde se traitait de frère, la devise était : Liberté, Égalité, Fraternité, le club des aristocrates, la maison des faïences se sont transformés en ateliers et tout le monde prêchait l'établissement de la petite propriété, ils faisaient la guerre au grand propriétaire foncier.

Cinq ou six ans plus tard, ils avaient effectivement réussi à prendre l'argent aux riches, leurs maisons et leurs haciendas, aux anciens agriculteurs qui connaissaient leurs terres. Mais, les éleveurs n'avaient pas disparu pour autant, ni les riches ni les privilégiés. Simplement maintenant c'est les leaders socialistes qui étaient devenus les puissants, ceux qui monopolisaient l'argent, et la plupart par-

fois sans rien connaître à la terre, avaient pris possession des haciendas. Il serait intéressant de faire le compte de tous les politiciens ou généraux qui jusqu'à dix ans avant, n'avaient pas un sou, pas un empan de terre qui leur appartienne, et aujourd'hui leurs propriétés sont si vastes qu'elles peuvent être comparées à des provinces européennes. Ils vivent dans des palais, et se promènent fiers sur les avenues dans de luxueuses voitures, portent des gros brillants et dans leur fore intérieure se moquent ouvertement du peuple imbécile. Ils se sont aidés mutuellement, et si demain une autre révolution arrivait il est probable que la même chose arrive. Il n'y a pas de solution. C'est des choses qu'ils portent dans le sang. Tant qu'ils ne possèdent rien ils sont communistes, et voudraient partager le tout en parties égales, mais dès qu'ils ont suffisamment volé et qu'ils ont quelque chose à protéger, ils deviennent conservateurs.

Je sais que ceci arrive partout, mais jamais avec la dose de cynisme qu'il y a au Mexique. Il suffit parfois d'avoir une belle femme ou une maison qu'un autre voudrait bien avoir pour que le propriétaire se fasse fusiller, ainsi la transmission de la propriété n'échoue pas, c'est chose sûre.

J'ai toujours défini la politique comme « un service divin dans l'autel de la patrie » Voltaire dit contrairement à ma définition : « La politique est l'art de prendre la plus importante somme d'argent possible à tous les individus d'une Nation, pour le partager entre quelques individus » Je voudrais être plus écouté que Voltaire.

Le grand Juarez donna aux mexicains une monumentale sentence : « Le respect du droit d'autrui c'est la paix » Mais nulle part dans le monde l'on respecte, moins le droit d'autrui qu'au Mexique ces dernières années.

Ceux qui, comme moi, sympathisent avec le socialisme, ont du y renoncer en voyant ce qu'il est arrivé au Mexique et en Russie: dans ces deux pays ils ont réussi à généraliser la misère et la faim.

Ce n'est pas mon intention de faire une allusion personnelle, mais de plutôt souligner une généralité. Il existe aussi au Mexique des gens

nobles, honnêtes et désintéressés. Et le jour où ils seront admis aux postes de responsabilité dans le gouvernement, le Mexique sera enfin une terre de promesse.

À chaque fois que je parle du Mexique, je suis enthousiasmé. Je connais ses grandes richesses, et beaucoup d'hommes que je considère comme des hommes de valeur, mais qui sont trop éloignés de l'action politique, parce qu'il n'est pas possible de faire cause commune avec le bolchevisme qui règne dans ce pays.

— Monsieur le Consul, vous êtes allemand de naissance, n'est-ce pas ? —interrompt le conseiller Schilling — ; et maintenant vous êtes mexicain, c'est-à-dire citoyen de trois états, d'origine allemande, ensuite mexicain, après un si long séjour là-bas, et norvégien d'après le poste de Consul.

Le conseiller Schilling sentait une rancune inexplicable envers Rasmussen, et avait fait cet exposé de sa multiple nationalité, mettant un accent visiblement agressif. Pour être encore plus clair il ajouta :

— De telles aventures ne sont sûrement pas rares là-bas dans les pays aux possibilités illimitées.

Le Rose+Croix ne se laissait pas déconcerter facilement, et répondit avec autant de dignité que de tranquillité :

— Vous pouvez le designer comme vous voulez. Je suis allemand de naissance et je continue de l'être dans mes sentiments et ma façon de penser. Depuis plusieurs générations nous vivons au Mexique, et pour ceci, politiquement je suis mexicain. Mes affaires, dans lesquelles je ne rentrerai pas en détail ici, m'ont retenu au Mexique depuis de longues années. Si ma destinée ou mon sort — comme vous préférez —, ne m'obligent à rester au Mexique, je reste quand même dans ce pays, puisque le Mexique est le pays le plus paradisiaque qui existe. Avec son climat — qui vous propose un printemps éternel —, la surabondance de fruits exquis et de fleurs, peut vraiment s'appeler un éden.

Les habitants du Mexique sont des honnêtes gens et fiers d'avoir

essayé au temps de Carranza dans une lutte justifiée, de conquérir leur liberté politique et sociale. Le seul problème, comme j'en ai déjà parlé, c'est qu'ils se dévient du chemin dès qu'ils font de la politique.

Le professeur Martin ne se sentait pas à l'aise par l'intervention de Schilling qui, avec ses observations, avait dévié la conversation de l'objectif qu'il souhaitait lui donner. En interrompant à son tour Rasmussen, il dit :

— J'ai lu les ouvrages de Schleir, et en tant que médecin, j'ai été très intéressé de voir répertoriée dans la mythologie mexicaine la syphilis.

Nous avons eu là-bas un Dieu syphilitique...

— Effectivement, Monsieur, les antiquités du Mexique, les mines des temples et pyramides sont une deuxième Égypte. L'archéologie a toujours été une de mes occupations préférées, en outre, cette science n'est qu'à son début au Mexique.

Mais le conseiller Schilling, encore non satisfait des réponses obtenues, voulut donner encore un coup à Rasmussen :

— Monsieur le Consul, nous nous sommes éloigné du sujet.

— Comment ? — Répondit Rasmussen

Sans se laisser intimider le Conseiller reprit :

— Me permettez-vous de vous demander comment êtes-vous arrivé à occuper le poste de Consul ?

Rasmussen aurait pu abréger la réponse lui disant : « Ceci ne vous regarde pas ! » Mais l'affaire n'avait pas suffisamment d'importance et il préféra répondre tranquillement :

— Vous n'êtes pas sans savoir qu'avant la guerre, les allemands jouissaient d'une grande considération en Amérique Latine, et ils leur étaient proposés des Consulats assez fréquemment. En conséquence je n'ai pas eu d'inconvénient, après la mort de mon prédécesseur, d'accepter le poste de Consul honoraire, après les demandes répétées

du Ministre des Affaires étrangères, de Christiania. Mais je n'ai pas eu à prendre la nationalité norvégienne, ce qui n'est demandé qu'aux Consuls de carrière. Ce qui a permis que j'obtienne la nationalité mexicaine, par contre, a été l'absence de lois allemandes en ce qui concerne l'étranger, qui paraissaient volontairement faire perdre la nationalité allemande à ceux qui ne seraient pas inscrits auprès des autorités de ce pays. Je me considère mexicain et allemand, et j'ai agi en faveur de ma nationalité allemande et du Mexique !

Un théologue présent, le père Bromm, s'était senti quelque peu gêné à cause de la conversation entre le Consul et Schilling, et pour aller dans le sens de l'intervention du professeur Mertin, il ne laissa pas le temps à Schilling de continuer les échanges, en demandant à son tour :

— Quel est la situation du Christianisme au Mexique ? La religion du pays est certainement la religion Catholique ? Mais j'ai lu des rapports faits par des missionnaires, d'après lesquels les yankees auraient fondé de nombreuses églises protestantes, et ils affirment que la conversion des indigènes continue et prospère grâce à ces missions.

— Effectivement mon Père, les indigènes au Mexique se convertissent pour la plupart. Et les missionnaires enregistrent des résultats brillants. Je connais un méthodiste qui avec sa grande connaissance de *La Bible* et la diffusion des *Évangiles*, est parvenu à posséder deux grandes propriétés, et la plus petite d'entre elles a une valeur de presque un quart de million. Vous voyez donc la destination qui est donnée à l'argent des missions. Malgré ma position critique vis à vis des missions, je ne voudrais pas offenser qui que ce soit, je me permets seulement d'observer le labeur des missions à l'étranger, et ceci ne correspond presque jamais à ce qui est dit sur place, dans les éditions dominicales des journaux. Il y a des pays, par exemple en Afrique, où le Christianisme est introduit pour obtenir un effet cultivateur. Dans d'autres pays, si cette action est mal menée, le résultat peut-être négatif.

— Ah ! Oui ? C'est la première fois que j'entends ça. La doctrine de Jésus n'a jamais causé le mal.

— Je n'ai pas dit ceci, mon Père. Je faisais seulement référence à la manière et à la façon dont la divulgation de cette doctrine est faite, et je soulignais que, dans le temps, les missionnaires étaient des agents politiques des gouvernements qu'ils subventionnaient.

— Ah ! Oui ? — dit à nouveau le curé, admiratif — Pourriez-vous nous avancer une preuve de ce que vous dites ?

— Une preuve ? Des centaines ! Pensez simplement aux missions anglaises en Inde.

Les hommes d'Église doivent eux aussi s'adapter à leur temps. Voyez ce qui est arrivé au Canal de Panama :

Cette merveille de l'ingénierie moderne compte à chaque mois avec plus de trafic, ce qui constitue déjà une très bonne affaire pour le Gouvernement nord-américain.

Nous devons nous souvenir des antécédents de ce canal, quand il était entre les mains d'une compagnie Française, les directeurs avaient volé les fonds, ce qui a occasionné un scandale monumental, qui est devenu le sujet de prédilection de la presse internationale pendant des années.

Par la suite, les Américains ont conquis un jeune homme colombien converti en Général, qui fut déclaré du jour au lendemain Président d'une République qu'ils appelèrent Panama, État qui fut reconnu le lendemain par les États-Unis : Un vaudeville très bien présenté.

Il vaut mieux ne pas toucher à cette affaire, des choses très laides sont arrivées et il est préférable qu'elles restent inconnues. Mais ce qu'il faut dire, c'est que les premiers à présenter le projet du Canal de Panama ont été les espagnols, et c'est le célèbre Conquistador du Mexique Don Hernan de Cortés qui l'a proposé.

Il y a exactement quatre cents ans que Cortés proposa ce projet, qu'il aurait pu réaliser s'il avait obtenu l'appui de la cour. Et ceci sera vraisemblable pour tous ceux qui ont vu les œuvres colossales que les Espagnols ont réalisé en Amérique.

Avec la main d'œuvre indienne ces œuvres ont pu être faites sans grandes dépenses. Et quelle aurait été la destinée de l'Espagne si ce projet avait été mené à bien il y a quatre cents ans ! Il est certain que l'histoire n'aurait pas été la même. Mais à quoi bon se lamenter !

« Quand le vin est tiré, il faut le boire. »

Bien qu'il soit utile quand même de se souvenir de ces faits qui exaltent Cortes et l'Espagne.

En novembre 1520, Magellan trouva le passage entre l'Atlantique et le Pacifique, ce qui éveilla chez Cortes le désir de trouver un passage plus avantageux, et alors qu'il avait ordonné d'explorer toute la côte depuis le Mexique vers le sud, il trouva l'isthme de Panama, et pensa que son ouverture ne présenterait pas d'inconvénient majeur. Cortés en personne fit les calculs et présenta un rapport à l'Empereur Charles V en octobre 1524.

L'Empereur fut enthousiasmé par le projet et envoya une commission d'ingénieurs en Amérique Centrale.

Cette commission approuva dans son intégralité le projet de Cortes, mais à leur retour, Charles V avait été remplacé par Philippe II, qui ne prenait aucune décision sans consulter les Frères Dominicains. Ceux-ci reçurent le projet, firent à leur tour un rapport qui démolissait celui des ingénieurs.

Les frères Dominicains disaient que ce canal n'était pas en accord avec les écritures sacrées, et donc que c'était un péché grave de le réaliser.

Pour justifier leur opinion ils avaient cité la partie de *La Bible* qui dit : « Ce que Dieu a uni, les hommes ne doivent pas le séparer. »

Philippe II, obéissant aux ordres des Frères, ordonna de classer le projet, pour sauver son âme, et le projet tomba à l'eau. Ce sont des choses de l'époque !

De nos jours leur opinion n'aurait pas été la même.

C'est du progrès dont il s'agit, bien qu'il soit dommage que ce Ca-

nal de Panama ne soit pas Espagnol à cause d'un avis partial. Et c'est pour cela qu'à chaque fois que nous passons par le Canal de Panama nous avons en tête la mémoire de ce grand espagnol Cortes et son projet refusé.

Les Forces Paranormales

À ce moment-là, le professeur Mertin crut avoir trouvé le bon moment pour relancer la conversation dans le sens qu'il souhaitait. Il était décidé à ne pas se laisser prendre le fil du discours, pour essayer enfin de parler des forces secrètes de Rasmussen. Et sans égards, il se mêla à la conversation :

— Monsieur le Consul, puisque vous parlez de l'Inde, c'est un pays très mystérieux aussi. J'ai lu que les fakirs se font enterrer vivants et font également pousser des arbres comme par enchantement. Vous considérez sûrement ceci comme une mascarade ?

— Je ne voudrais pas l'affirmer, Professeur. Les indiens mexicains, particulièrement ceux du Yucatân, disposent aussi de forces magiques, dont nous ne savons rien en Europe.

— C'est de la superstition — objecta le père Bromm —, c'est des comptes d'enfants.

La théologie nous enseigne à mépriser tout ceci, s'agissant là des questions de spiritisme, que d'accepter des bons et des mauvais es-

prits.

— Je ne suis pas tout à fait d'accord — répondit Rasmussen — et il reprit :

Qu'un mauvais esprit puisse influencer un état pathologique, il n'y a pas de doute. Est-il nécessaire de nier la vérité Évangélique et les affirmations des théologiens les plus éminents pour dire le contraire. Pour ne pas me disperser, je vous rappellerai seulement le fait que nous rapporte saint Mathieu : un jeune qui fut présenté par son père aux apôtres, tombait avec fréquence dans le feu et dans l'eau ; et ceci était dû à des crises d'épilepsie produites par un mauvais esprit qui l'envahissait. L'*Évangile* raconte que les apôtres n'avaient pu arracher du corps du jeune homme cet esprit et ce, jusqu'à l'arrivée de Jésus, qui d'une voix impérative, ordonna à l'esprit de sortir du corps du malade, ce dernier guérissant immédiatement. Nous voyons là que la cause de la maladie du jeune était l'esprit. Nous pourrions citer d'autres cas semblables dans l'*Évangile* qui ne laissent aucune place au doute. Quelle est la façon dont ces mauvais esprits agissent, je ne le sais pas vraiment. Est-il possible qu'ils introduisent dans un corps des fluides vicieux, qui pervertissent son harmonie ou développent des mauvaises tendances ?

Si le diable a le pouvoir de rassembler et faire bouger les nuages, en causant des dérangements atmosphériques, comme il est dit dans le Rituel de l'Église Romaine, pour quelle raison ne pourrait-il pas induire des fluides pervers dans un corps et le rendre malade ? Je pense qu'il le peut, et je ne vois pas de raison qui l'en empêche. J'ai été témoin dans le passé du cas d'une malade, qui a été exorcisé avec l'accord de l'évêque, emplie d'un fluide vicieux qui lui causait un malaise constant, des fortes convulsions, des gastrites, des insomnies et une grande lassitude ; avec bien du mal elle arrivait à boire un peu de lait, et je me demande comment ce corps aussi meurtri arrivait à vivre, en se nourrissant à peine et sans dormir une heure entière pendant trois ans.

Il s'agissait d'une maladie européenne, et elle attribuait son état aux travaux de magie noire qu'un individu aurait effectué sur elle,

d'après ce qu'elle en disait. Si c'était le cas, cet individu mériterait une sérieuse correction.

Je sais seulement que du vivant du père de la malade, celui-ci aurait menacé le dit individu, et vingt-quatre heures plus tard, les malaises de la malade disparaissaient, celle-ci ayant pu vivre enfin une période de répit. Je ne me considère pas compétent, dans votre domaine, la médecine, pour déchiffrer ce cas si mystérieux, mais je pense qu'il serait, déjà du point de vue humanitaire, très utile que les médecins étudient la Métapsychique, pour pouvoir prendre en charge un tel cas et le résoudre.

Je vous ai exposé ce cas, parce que je ne trouve pas déraisonnable qu'un mauvais esprit puisse altérer un organisme avec des fluides viciés.

Je citerai maintenant deux théologiens de renom, qui partagent mon point de vue : le premier, saint Alphonse de Liguori et le deuxième, le Jésuite Perrone. Le père Nayraguet dans son *Abrégé de Théologie* cite saint Alphonse :

« *Contra maleficia utilicet remediis ex medicina petitis. Plures enim herba ut ruta, et salvia, etcetera, contra maleficia naturaliter prosunt, quia virtute naturali, corrigunt prava humeros, ope dæmonis commotos. Articulis IV. »*

Du maléfice le Jésuite Perrone dit :

« *Nihil enim vetat quominus dicamus interdum qui a clæmace agitabantur aut amentia, aut epilepsia laborase, cum et hi morbi a clæmone ipso injici possunt. Deo ita permittente, uti plures patres ac interpretes censuerunt. (Abrégé de Théologie). »*

Le célèbre médecin Dr Robert van Der Elst, de Saint-Alban-les-Eaux, attaque dans la revue *La Médecine Internationale* M. Richet. Ce dernier, dans son livre *La Métapsychique*, explique l'apparition d'esprits ou fantômes à travers l'ectoplasme, et soutient que ces apparitions-là ne contredisent aucune loi biologique.

Van Der Elst ne nie pas l'existence de ces apparitions, mais il les explique plutôt par des trucages, et satirisant ceux qui soutiennent l'école de Richet, donne à la science métapsychique le nom de *méa-trucage*.

Ce qui dérange le plus Elst, c'est qu'il n'y ait que quelques personnes privilégiées qui puissent provoquer ces phénomènes. On n'y peut rien !

Mais le chemin est ouvert à tous, bien qu'il soit évident qu'il est bien plus difficile de suivre ce chemin que de se moquer de cette Science. C'est la raison pour laquelle, beaucoup d'hommes qui se font appeler des scientifiques, préfèrent se moquer que d'étudier et d'expérimenter.

D'ailleurs il est lamentable de constater que le trucage fait par l'Institut dont le porte parole est justement Elst, en se servant de lui, est aussi grotesque que les photos présentées par cet Institut, puisque personne, ni même Richet, n'ignore qu'il est possible de faire de photos semblables. L'affaire relevée donc n'est pas nouvelle.

Je suis convaincu que le jour où les médecins seront plus spiritualistes, ils trouveront enfin la cause de beaucoup de maladies mystérieuses, qui n'arrivent pas à être guéries avec les drogues pharmaceutiques, si les causes de ces maladies-là sont spirituelles, les remèdes à administrer aux malades devront l'être aussi, sans quoi tout traitement est une perte de temps, d'argent et de patience. Ceci est mon humble avis.

— La théologie résout tout ce problème — répliqua le Prêtre.

— Que fait la Théologie ? Mon Père, vous saurez excuser ma franchise, mais je constate encore que l'on ne peut étudier la Théologie impunément — répondit Rasmussen, en reprenant par la suite :

Ils existent beaucoup de choses que les gens en Europe ignorent complètement, qui ne relèvent ni de la superstition ni de comptes d'enfants.

Le professeur Mertin craignait que le Prêtre recommence à se dis-

puter avec Rasmussen ; il essaya de nouveau de donner un tournant différent à la conversation. Après avoir réfléchi quelques instants, il essaya de trouver un lien entre les arguments du Prêtre et du Consul.

— J'ai lu à une occasion, que la célèbre Image de la Vierge au Mexique, la Vierge de Guadeloupe, d'après ce qu'il est dit, tient une scandaleuse concurrence aux médecins sur place.

— Je suis parfaitement convaincu de l'existence de ces miracles, si nous prenons le mot miracle, comme la dénomination d'un fait hors du commun, de quelque chose d'extraordinaire. Je compare le labeur de l'esprit humain avec une batterie électrique. Nous pouvons déterminer la force de notre batterie cérébrale, notre énergie mentale, de la même façon que nous le faisons en électricité. Plus un homme fixe ses pensées vers un seul point déterminé, plus puissante est la force mentale qu'il peut développer et émettre, de la même façon que dix ou vingt batteries électriques possèdent d'avantage de force qu'une seule ; il en est de même si vingt ou cent personnes concentrent leurs pensées au même temps sur un point déterminé. Autour de la Vierge de Lourdes circulent des forces vitales et curatives, la foi des malades et nécessiteux exerce sur ces forces un pouvoir d'attraction.

Les guérisons de la Vierge de Montserrat sont encore plus extraordinaires, et je sais qu'il en est ainsi. Cette montagne possède des forces inconnues. Vous pourrez vous référer à ce qui est dit dans l'ouvrage du grand Lienhart des fabuleuses guérisons et des forces de la Montagne Catalane.

— Tout ceci doit provenir sûrement de fantaisies sans aucun fondement scientifique — interrompt le conseiller Schilling —. De nos jours, la science connaît exactement ce qui signifie « la production de force ». Ou bien pensez-vous, Monsieur le Consul, que les forces dont vous parlez sont d'origine surnaturelle ?

— D'aucune façon. Je n'accepte l'existence de rien au-delà de la physique. Je ne reconnais pas de métaphysique. À mon avis, tout est physique : même l'âme et l'esprit doivent se rapporter, à mon avis, en accord aux lois de la physique.

— Alors êtes-vous matérialiste ?

— Oh non !, je suis plutôt un spiritualiste convaincu. Je suis aussi métaphysique ; mais seulement dans le sens où j'admets avec plaisir qu'il existe des choses que nous devons contempler avec notre être intérieur, avec les yeux de l'esprit.

Dieu n'œuvre que par les lois naturelles.

— Mais n'avez-vous jamais considéré cette question d'un point de vue purement scientifique ? Vous savez, en raison de ma formation de médecin, je suis habitué à envisager les problèmes d'une optique pratique — répondit le professeur Mertin —, je n'accepte comme valable ce que j'ai pu prouver moi-même, ou bien des autorités reconnues dans un domaine donné.

— Parfaitement, cher Professeur — répliqua Rasmussen —. Mais dans ce domaine, vous n'arriverez certainement pas très loin avec le savoir commun et les critères autoritaires. La science ; de nos jours, qu'est-ce d'autre qu'un ensemble de croyances, de suppositions, de fanatismes, de théories et de points de vue, basés sur les opinions des dites autorités, qui n'arrêtent pas de se contredire à chaque instant ? Et précisément, et très spécialement, en tout ce qui concerne la médecine interne ? C'est sur ce point que les sciences dites occultes se démarquent de la science commune. Les sciences occultes ne se limitent pas aux cinq sens, mais le rayon spirituel d'entendement va encore plus loin, et par la voie spéculative.

— Que signifie « voie spéculative » ? — demanda le professeur Mertin —. Je me limite aux faits. Je ne peux m'occuper des spéculations. Je m'amuse de préférence à l'étude de la mécanique des phénomènes. Il n'est pas possible qu'il existe deux sortes de science : une science exacte et une science occulte. Ou bien il s'agit de science, et dans ce cas elle ne peut qu'être exacte ; ou bien si elle n'est pas exacte il ne s'agit pas d'une science.

— Dans un certain sens, vous avez raison, Monsieur le Professeur. Nous les hommes parfois, nous nous disputons à cause des mots et des concepts. Pour moi, la science occulte signifie ce qui n'est pas

exploré, ce qui n'a pas encore été dévoilé à la connaissance publique et aux représentants des Universités, mais qui est déjà cultivée dans des écoles réservées et dans des lieux secrets.

Le chercheur courant fait accroître la lumière de la science générale, mais cette lumière traverse rarement les ombres de ce qui est inexploré. Plus la lumière de la connaissance s'accroît, plus le cercle de l'obscurité qui l'entoure est grand. Les faits constituent le squelette de la science. La spéculation relève absolument de l'esprit. Bien que les faits peuvent aussi être trompeurs. Vous, en tant que médecin, vous devez être d'accord avec moi sur ce point. Dans la science que vous pratiquez règne le chaos de l'empirisme, puisqu'un courant continu de méthodes et des remèdes se bousculent entre eux, et nous voyons surgir tous les mois, au moins un nouveau remède auquel sont attribuées des facultés colossales, pour être remplacé aussitôt par un autre et ainsi de suite. Considérez-vous la médecine générale comme une science ? À mon tour, j'exige d'une science, qu'elle se base sur un progrès et une concordance constante, comme c'est le cas en physique, ou en mathématique. La médecine d'aujourd'hui, comme d'ailleurs celle d'hier, est directement et manifestement embrouillée dans l'application de ses moyens, comme si elle n'avait été faite que pour un Molière ou ses caricatures.

— Ah ! Vous avez bien d'*a priori* au sujet de notre médecine, Monsieur le Consul !

Le conseiller Schilling, qui n'était pas intervenu depuis un moment dans la conversation, souhaitait vivement reprendre la parole.

— C'est ce qui il arrive à la plupart des naturalistes, *magnétopathes*, *hidropathes* et homéopathes et tous les autres qui se font appeler *opathes* en général.

Rire général.

Dernièrement, il existe aussi des psychopathes.

— Êtes-vous l'un de leurs partisans ? — demanda le prêtre Broom au Consul.

— Oui, Monsieur.

C'est que je considère l'homme dans son intégralité, en corps et en esprit. En conséquence, j'appartiens à une école que la médecine européenne ne reconnaît pas comme justifiée.

Ce fut Albrecht de Haller qui affirma : « La nature n'est pas que la graine ou que l'écorce, elle est tout à la fois. » Aussi comme je reconnais que l'esprit prévaut sur le reste, et qu'il embrasse une si importante partie du tout, j'admets aussi la nécessité d'accorder des préférences aux considérations spirituelles.

— Je n'ai pas encore trouvé l'âme dans le corps, et ce, malgré les nombreuses autopsies que j'ai pratiquées — rétorqua sèchement le professeur Mertin.

— Vous ne trouverez pas d'âme dans un cadavre, mais vous verrez bien une âme dans le lit du malade. Pensez seulement, combien il est merveilleux d'observer cet aspect : comment les globules blancs agissent dans l'organisme, harcelant les êtres microscopiques qui ont pénétré dans le sang, et les rendant inoffensifs. Ces cellules blanches sont formées d'atomes. Un atome constitue un fabuleux petit monde, qui possède de l'intelligence en lui-même, qu'il représente une partie de l'esprit humain ou bien d'une pierre. La science occulte s'adonne à dominer la force qui réside dans l'atome et à la diriger et la conduire selon la volonté. Nous admettons que les phénomènes de la nature sont aussi dus à la mécanique, mais nous ne connaissons pas les lois de cette technique.

Toute la conversation s'était déroulé entre Bromm, Schilling, le professeur Mertin et le Rose+Croix. Aussi bien Rasmussen que le maître de maison considéraient que la teneur de la discussion avait mal tourné, ils auraient souhaité autre chose de la soirée. Mertin aurait préféré que le Consul ne soit pas non plus fréquemment interrompu, ou bien qu'il puisse faire une démonstration de ses pouvoirs magiques. Quelques invités, d'un certain âge, s'étaient retirés dans une salle voisine, tellement les sujets abordés leur semblaient ennuyeux, mais aussi Bernard Reiman, le jeune Emmerich et Jean de

Reichenau, avaient quitté le salon pour aller vers la galerie, et avaient allumé chacun un cigare.

Elfride, avec sa coquetterie et velléité naturelles ne ressentait aucun intérêt pour la conversation qui se tenait dans le salon, d'autant plus qu'elle n'avait de yeux et d'attention que pour le jeune Reiman, dont la conduite humble et élégante l'impressionnait très agréablement ; elle respira avec satisfaction lorsqu'elle put quitter la pièce sans être vue, et rentra dans la galerie, d'où l'on pouvait contempler la voûte céleste incroyablement semée d'étoiles cette nuit-là. Elfride rejoignit son cousin, pour avoir l'occasion de converser avec Bernard Reiman.

Le professeur Mertin s'était aperçu de l'éloignement répété de nombre de ses invités, et en interrompant la conversation il dit :

— Messieurs, ne voudriez-vous pas passer quelques instants dans la galerie du jardin ? L'air est si agréable, et nous pourrions reprendre notre conversation à l'extérieur. Nous laisserions ainsi le temps à ma gouvernante de dresser la table.

L'invitation du Professeur fut acceptée par l'assistance bien volontiers. Le Rose+Croix fut l'un des premiers à se diriger vers le jardin.

Elfride se trouvait entre Bernard et Jean de Reichenau, et mangeait une orange qu'elle avait prise de la table quand son père l'approcha accompagné d'autres invités. Elle s'employait à ôter quelques pépins du fruit, lorsque le Rose+Croix l'interrompt avec ces mots :

— Mademoiselle, me permettez-vous de vous demander de me donner quelque chose de ce beau fruit ?

Elfride quelque peu interloquée, face à cette inattendue prétention, mais prenant sans difficulté le dessus, répondit avec moquerie :

— Mais avec plaisir, Monsieur le Consul ! Servez-vous je vous en prie !

— Merci beaucoup, mais je n'en désire pas autant, une graine me

suffira !

— Mais les pépins ne se mangent pas — exclama Elfride en riant — Qu'allez vous faire de ceci ?

— Vous le saurez de suite.

Attirés par la conversation, presque tous les autres invités s'étaient réunis autour du Rose+Croix, celui-ci en signalant un pot de fleurs rempli de terre, dit à Elfride :

— Est-ce que ce pot est vide ? Puis-je m'en servir ?

— Bien sûr, Monsieur le Consul, prenez-le, mais ne vous donnez pas la peine de planter cette graine, ces bêtes-là ne poussent pas !

— Peut-être aurais-je plus de chance que vous, chère demoiselle ! Nous allons essayer !

— Avec plaisir, Monsieur le Consul.

Rasmussen se dirigea vers les invités :

— Professeur, je suppose que vous ne me soupçonnerez pas d'avoir préparé cette terre, et d'être de connivence avec votre fille !

— Ça alors, non ! D'aucune façon, Monsieur le Consul ! Je reconnais parfaitement ce pot, j'y ai mis personnellement la terre qui s'y trouve.

— Je voudrais vous supplier Messieurs, de garder le silence le plus strict, de ne poser aucune question, de ne me distraire par quelques observations.

Tous les invités entouraient le Rose+Croix, qui avait placé la graine dans la terre et qui serrait dans ses mains le pot, comme s'il voulait chauffer le contenu. Soudain il ferma les yeux, et dit une prière. Se relevant, ensuite il maintint ses mains dans un geste de bénédiction sur le pot et envoya son haleine sur ce dernier. Le regard immobile, tout le monde contemplait Rasmussen. Subitement, la terre commença à bouger, comme si un verre de terre voulait sortir de la même. Mais non, c'était vert, c'était la plante. D'abord le germe s'est

bifurqué. Quatre minutes plus tard, un tout petit arbre était là, et il grandissait avec une telle rapidité, que l'on pouvait suivre sa croissance millimètre par millimètre.

Le conseiller Schilling sourit. Comme s'il avait reconnu le trucage, il prit le père Bromm par le bras et il l'écarta de l'assistance.

— Savez-vous mon cher père de quoi il s'agit ?

— Non, — répondit le Prêtre —. Ceci n'est pas naturel. Cet homme possède des forces diaboliques.

— Mais non, balivernes — dit avec condescendance le conseiller Schilling —. C'est quelque chose de très naturel. Cet homme sait hypnotiser. Cette histoire de la plante n'est qu'une tromperie, puisqu'elle n'existe pas réellement. Si j'avais entre mes mains un appareil photographique, je ne pourrais faire qu'un portrait, et vous pourriez constater qu'il n'y a rien dans ce pot. La même expérience a eu lieu en Inde.

Ils fixèrent ensuite leur attention sur l'expérience. Rasmussen semblait très fatigué, son visage avait rougi, il respira profondément et dit en soupirant :

— Bon mademoiselle ! Ce petit arbre, je vous l'offre en souvenir. C'est dommage que l'hiver du nord ne lui apportera pas de fruits. Mais prenez bien soin de lui, il survivra encore jusqu'à l'été.

— Tableau !

Le Prêtre regarda déconcerté le conseiller Schilling. La théorie de la suggestion ne tenait plus, elle était tombée à l'eau dès le moment où Elfride pouvait garder le pot.

Il régnait un silence général.

L'admiration de quelques uns arrivait presque à l'épouvante, à la terreur. D'autres par contre, dont les théories venaient d'être démontées, ressentaient une certaine rancœur envers le Rose+Croix.

Seul Elfride, qui ne se creusait pas trop la tête sur combien ce que

venait de réaliser le Rose+Croix était admirable, et sentit une véritable joie en recevant son cadeau.

Le professeur Mertin fut le premier à se remettre de ses émotions. Il avait rougi d'admiration, puisqu'il était certain qu'il n'y avait pas, dans cette expérience, de tromperie possible. Mais il restait un homme. Soudain, il se souvint de ce que Reiman avait raconté au sujet du Rose+Croix, du fait qu'il avait transformé du plomb en or ; et sans aucune gêne il s'adressa à Rasmussen tenant le discours suivant :

— Monsieur le Consul, vous m'avez convaincu. Je m'incline face à l'évidence. Mais, permettez-moi de vous poser une question :

Faire de l'or, est-il aussi facile que de faire l'expérience à laquelle nous venons d'assister ?

Rasmussen se mit à rire.

— Bien plus facile encore. Un enfant pourrait apprendre à le faire en cinq minutes.

Nombreux sont ceux qui pensent que la crise économique existante qui frappe beaucoup de pays de nos jours, est due au fait qu'ils manquent d'or, puisque ce sont les États Unis qui détiennent les réserves d'or.

Les mines d'or ne produisent plus des quantités suffisantes. Et je me demande où est l'or produit aujourd'hui. Il n'est pas croyable de penser que tout se trouve aux États Unis.

De tout temps, et partout, sur ce globe où nous habitons, on a extrait de l'or des entrailles de la terre. Cet or existe puisque rien ne se perd. Il peut changer de forme, c'est-à-dire, les pièces de monnaie transformées en bijoux les peuples anciens préféraient les bijoux aux pièces de monnaie ; bien que nous pouvons penser qu'il y a eu beaucoup plus de bijoux qui ont été transformés en pièces de monnaie.

Nous savons qu'à l'âge de bronze et de fer, les hommes avaient cherché de l'or, et ils en avaient trouvé en Sibérie. Ceci a été confirmé

récemment par la découverte de nombreux objets fabriqués en or, que les hommes de ces temps si éloignés ont laissé dans les grottes, et qui sont conservés aujourd'hui dans les musées. Les romains avaient construit des lavoirs en or dans la région du Rhin et l'Eder, et la possession de ces lieux fut une cause d'affrontement entre Rome et les germaniques.

À l'époque, quatre mille hommes travaillaient dans une mine d'or en Silésie. Les autrichiens aussi exploitaient des mines d'or pour envoyer le produit à Rome. Les envois atteignaient une valeur de dix millions de pesettes annuelles, d'après les chroniqueurs.

La France aussi possédait des richissimes mines d'or, et dans l'antiquité, lorsque la France fut envahie par les Romains, ces derniers récupérèrent dans un Temple près de Toulouse un trésor évalué à dix millions de pesettes.

Les services de table utilisés par l'aristocratie romaine étaient en or massif; comme les ustensiles d'usage courant, qui sont, de nos jours, fabriqués en aluminium.

L'Asie a possédé des trésors fabuleux, et l'histoire raconte que les conquérants de Ninive, c'est-à-dire les guerriers de Babylone, trouvèrent un trésor de plus de cinquante mille kilos d'or pur ; lorsque le roi de Perse prit Babylone, au VI^{ème} siècle de notre ère, il ne trouva rien dans le temple de Baal, qu'une quantité d'or dont la valeur serait de soixante millions de pesettes aujourd'hui. Mais, que dire de l'Espagne? Les mines d'or placées près de La Corogne, de Gijon et de Salamanque ont fourni à Rome plus de quatre cent quatre-vingt mille kilos d'or ; et elles ont employé soixante-dix mille esclaves pour les extraire.

Si en plus, nous pensons à l'énorme quantité d'or qui est arrivée en Europe en provenance du Mexique et du Pérou, pendant l'occupation espagnole, les chiffres que nous venons d'annoncer ne signifient plus rien.

Pendant le siècle dernier, combien d'or ont-elles produit les mines de Californie, d'Autriche et du Nevada ! Rien que le Transvaal a

produit pendant des siècles, cent quatre-vingt mille kilos par an.

De nos jours, les mines des États Unis, du Mexique, du Canada, d'Australie et de Russie produisent par an sept cent mille kilos. Pour transporter cette quantité d'or nous aurions besoin de soixante-dix wagons de train.

Imaginons maintenant, pour un instant, cette quantité d'or transportée pendant des siècles, et essayons de nous figurer la montagne d'or que ceci représente.

Tout réuni, toute cette quantité d'or, celle produite aujourd'hui, et celle d'avant, a cumulé pendant des siècles et des siècles, formeraient un ensemble inimaginable ; et pourtant il y a pénurie d'or !

Nous devrions ôter à cette immense quantité, la partie érodée par l'action du temps ; mais..., où se trouve le reste ?

Et bien mes amis, c'est dans les coffres des Banques que tout cet or se trouve. Ces Institutions parasitaires gardent comme des usuriers le métal jaune, parce qu'ils savent que plus il est caché, plus il aura de la valeur.

Néanmoins, le génie moderne est plus fort que leurs coffres blindés. La nouvelle nous est déjà parvenue, qu'un chimiste allemand, a pu transformer du mercure en or, moyennant un courant électrique spécial. Aujourd'hui la fabrication synthétique de l'or, qui jusqu'à hier était hypothétique, est devenue quelque chose de réel, et scientifique. C'est une question de temps, et je crois que ce temps ne sera pas très long, pour que cette fabrication soit pratique, et pas très coûteuse ; puisque aujourd'hui, ce qui arrive avec la fabrication de l'or comme avec celle des brillants ou encore celle des diamants, qu'elle est très coûteuse, et que le produit artificiel est encore plus cher que le naturel ; mais demain ?

Si les chimistes d'aujourd'hui se moquent de la pierre philosophale des Alchimistes ce n'est que par ignorance, puisque la chimie, qui est leur science, a déjà résolu le problème et a aussi dévoilé le mystère.

Est-ce que le problème social lié au capitalisme, qui est à son tour

représenté par l'or trouvera sa solution le jour où l'or sera fabriqué sans difficulté ? Je ne le pense pas. Le jour où cette idole sera détrônée, d'autres viendront prendre sa place, et la destinée de l'homme est l'idolâtrie en soi, tant que prévaudront en lui l'ambition au lieu de l'altruisme et de l'amour de son prochain...

— Venez — répondit le professeur Martin, en mettant sa main sur l'épaule de Rasmussen —. La table est prête allons-y et expliquez-nous quelque chose sur l'alchimie.

Tous les invités rentrèrent dans la salle, et s'assirent autour de la table de thé, élégamment dressée. Ensuite le professeur Martin reprit la parole :

— Bon Monsieur le Consul, racontez-nous comment fait-on de l'or, mais comme le font les Rose+Croix, par magie. Je voudrais bien aider le gouvernement à solder ses charges de guerre.

Rasmussen sourit, prit une bonne gorgée de thé, et ensuite se dirigea vers tous les invités :

— Messieurs, permettez-moi de vous répondre avec une anecdote que mon vieil ami, Franz Hartmann, racontait presque toujours, quand on lui demandait : Comment fait-on de l'or ?

— Racontez-nous !

— Un jour, Franz Hartmann fut visité par un disciple. « Maître — lui dit ce dernier — donnez-moi la pierre philosophaïe et le procédé pour fabriquer de l'or. » Le Maître lui remit un petit paquet qui contenait des poudres de couleur rouge, en lui indiquant qu'il devrait jeter ces poudres dans le plomb en ébullition, et qu'immédiatement le plomb serait transformé en or. Et qu'il suffisait d'une très petite quantité de poudre. Il fallait verser ces poudres très lentement, en mettant trois ou quatre minutes au moins, et à une seule condition, *sine qua non* : pendant l'expérience il ne devrait penser à aucun âne.

« Comment ! — s'exclama le disciple — Vous parlez sérieusement.

« Parfaitement, je ne peux être plus sérieux. Faites-le ainsi.

« Bien, je le ferai ainsi. »

Le disciple partit. Il essaya de faire plusieurs expériences sans y parvenir. Bien qu'il faisait des efforts il pensait toujours à ce malheureux âne. Enfin, il se présenta chez son Maître, et lui reprocha :

« C'est de votre faute si je ne parviens pas à faire de l'or. Si vous ne m'aviez pas parlé de l'âne, je n'aurais jamais pensé à cet animal. »

— Voilà, donc Messieurs — dit Rasmussen en se retournant vers le professeur Mertin — vous avez la recette.

Le prêtre Bromm dit :

— Ceci est une blague par excellence.

— Aucunement, Monsieur le Révérend — poursuivi Rasmussen très sérieux —. Ce que je viens de raconter n'est pas une blague, c'est la réalité. Si le disciple avait eu un tel pouvoir sur ses pensées, pour exclure de sa mémoire les indications de son Maître, alors il aurait eu aussi le pouvoir de faire de l'or. Essayez, une fois Messieurs, de rester deux secondes sans avoir de pensées, et vous verrez que vous ne réussirez pas. J'en suis capable, et c'est pour ceci que je peux produire ces phénomènes, chose que je ne fais qu'exceptionnellement, et en obéissant à une indication supérieure.

Ces mots causèrent une profonde impression sur l'assemblée.

Un silence général se produisit, et personne n'osa plus adresser la parole à Rasmussen.

Le professeur Mertin ne manqua pas d'adresser au Rose+Croix des phrases de remerciements pour cette si intéressante soirée, et s'excusa en son nom, et en celui des présents, pour une éventuelle irrévérence dans leurs questions ou leurs réponses.

Rasmussen et Reiman quittèrent les lieux en premier, le reste des invités resta sur place pour échanger leurs opinions sur cette soirée captivante.

L'Alchimie

Déjà dans la rue, Bernard relança le sujet de l'or, et alors Rasmussen continua son explication :

Le matras, grande retorte de l'Alchimie, c'est notre terre. Le feu qui brûle dans la transmutation, ce sont nos sentiments et nos passions, qui font bouillir constamment le métal (notre personnalité), pour que les scories soient dissoutes et pour que l'or de l'initiation de notre individualité soit pur.

Le savant Rutherford a réussi à désintégrer le phosphore, qui est le corps qui possède l'atome le plus lourd.

Cet atome a trente et un protons, on en a bien d'avantage dans l'or qui atteint les cent quatre-vingt-dix-sept. S'il en avait d'avantage, comme le radium par exemple, il pourrait exploser, et bombarder plus manifestement.

L'atome de l'or est composé de cent quatre-vingt-treize protons et de cent dix-huit électrons. Le mercure le suit, il possède deux cents protons et cent vingt électrons.

Nous savons que les transmutations son effectuées en enlevant des protons de l'ensemble, raison pour laquelle Miethe a très bien fait de se servir du mercure pour faire de l'or, puisqu'en enlevant la quantité de protons et d'électrons il ne pourrait qu'obtenir de l'or.

L'homme n'a plus besoin de chercher dans les entrailles de la terre pour trouver le métal jaune, métal qui a fait la joie de beaucoup de ceux qui l'on possède, mais aussi pour la plupart de ceux qui en on possède beaucoup, il fut la cause de leur malheur. L'année dernière, les journaux Anglais avaient fait connaître une nouvelle : un anglais avait réussi à fabriquer de l'or, plus tard on savait qu'il ne s'agissait là que d'un imposteur, lors de la démonstration de son exploit, il avait mélangé de l'or naturel au mélange.

Le public était averti, et en apprenant cette nouvelle par la presse, il a cm à un nouveau bluff, puisque l'or est un élément dont la fabrication paraissait impossible encore.

Nous pouvons faire confiance, le chimiste qui a résolu le problème, n'est pas un inconnu : rien que son nom est une garantie de sérieux ; quand il divulgue une information ou la donne à publicité, le fait en question est réel et positif.

Le Conseiller de l'Empire, Professeur Universitaire, le Dr Miethe, est un homme connu partout dans le monde, une sorte d'Edison allemand, qui a inventé une série d'appareils optiques et on doit au génie de cet inventeur même, l'application actuelle de la lumière de magnésium.

Quelques jours avant que la guerre mondiale débute, une expédition d'hommes de science du monde entier était arrivée en Norvège, pour pouvoir observer le 21 août 1 921 l'éclipse solaire. À l'époque le nom de Miethe était dans la bouche de tout le monde, puisqu'il présidait la commission de savants.

De sorte que les gens enlèvent leur chapeau quand ils entendent le nom de Miethe, mais les inventeurs cités dans la dépêche étaient deux, il y avait aussi le Dr Stammreich.

Si bien le premier a l'avantage de l'expérience, puisqu'il a fait ses cheveux blancs dans les laboratoires, le second, Stammreich n'a que vingt et un ans, et il porte en lui toute l'illusion. Bien que les scientifiques soient très exigeants lorsqu'ils choisissent leurs équipes, Miethe ne s'était pas du tout gêné de présenter ce jeune à la Junte Universitaire ; pendant les cours, il n'avait cessé de l'admirer à cause de ses conceptions audacieuses.

La décomposition des substances radioactives était déjà connue par la chimie bien avant les découvertes de Curie.

Celui qui lit les ouvrages de Mme Curie, apprend que le radium se décompose en un laps de 2 000 ans, et que la science n'était pas en mesure de modifier cette donnée, ni pour accélérer, ni pour retarder le processus ; l'anglais Rutherford est arrivé à décomposer avec un courant électrique les atomes de nitrogène. Personne n'avait osé aller plus loin jusqu'aujourd'hui, quand Miethe réussit à décomposer l'azote, et il obtient de l'or pur et légitime.

Dans la théorie cette histoire avait trouvé sa solution il y a très longtemps, puisque tout étudiant en Chimie connaît la formule suivante : $\text{Hg-He-Ae} = \text{Au}$, ce qui équivaut à dire azote moins hélium égal or.

Nous savons que le poids atomique de l'azote est de deux cents un, et que l'atome d'or a un poids de cent quatre-vingt-dix-sept. La différence de quatre, est le poids atomique de l'hélium ou de l'hydrogène. Mais arriver à mettre la transmutation en pratique était toute la difficulté : comment faire ?

Rien que de penser à la transmutation des métaux, les Rose+Croix du Moyen Âge paraissent sortir de leurs sépulcres, c'était comme réveiller dans sa tombe un Paracelse, c'était, donner du crédit aux supercheries d'un Nostradamus et Cagliostro, qui sous le pseudonyme de Saint-Germain, transmutait de l'or dans les retortes de l'alchimie.

Ainsi comme nombre des phénomènes et des expériences réalisées par ces savants du moyen âge, (ils ont été combattus pour être considérés comme des supercheries indignes, et les ouvrages qui nous

viennent de cette époque-là reposent dans les bibliothèques des Universités et dans des couvents), il y a aussi des hommes qui s'emploient à secouer cette poussière surannée, lisent entre lignes et s'appliquent à expérimenter ; les savants allemands ne pouvaient pas ignorer cette vague de connaissance du passé qui envahi la science actuelle, pour mieux comprendre le passé.

Il est dit que le hasard y est pour beaucoup dans énormément de découvertes. Je ne suis pas sceptique sur ce point, je ne crois pas au hasard mais à la causalité, je crois au destin, j'accepte l'intervention de la main du Tout Puissant qui guide les hommes. Mais voici ce que l'inventeur nous dit :

« L'an passé un fabricant, l'ingénieur Jaenicke m'a procuré une lampe neuve, et j'ai constaté que comme les autres, celle-ci laissait dans la pratique un résidu qui l'abîmait, la rendant inutilisable quelque temps après.

« J'ai appelé l'inventeur de la lampe pour savoir comment je pouvais résoudre cet inconvénient, il me répondit qu'il méconnaissait la composition du résidu.

« En tant que chimiste je l'ai analysé de suite et j'y ai trouvé de l'or ! De sorte que la transmutation s'était produite dans cette lampe. Mon assistant et moi avons commencé sans délai à constmire des appareils où l'on puisse mettre de l'azote pendant deux cents heures sous un courant électrique de deux mille volts, et c'est ainsi que nous avons réussi la décomposition de l'azote. »

C'est celui-ci le secret de la transmutation de l'or, très simple du point de vue théorique, mais sûrement très compliqué et cher à mettre en pratique, puisque le même Miethe dit qu'à ce jour sa découverte n'a pas d'application pratique, ça reste une expérience de laboratoire. Mais à ceci je répons, et demain ? Et je n'entends pas par-là les siècles à venir, je suis persuadé qu'il ne s'agira que de quelques années, et ce problème sera résolu.

En attendant les chimistes doivent faire des recherches, se consa-

crer à la transmutation, nous devons dissocier l'ensemble de notre personnalité, nos vices, nos passions pour qu'elles soient transmutes dans de l'or de la vertu et de la charité, peut-être pourrions nous découvrir, comme le chimiste dans le matras, bien des choses cachées dans notre être intérieure.

La Jalousie

À l'insu de tout le monde, Madame Reiman avait eu une entrevue avec la veuve Kersen, au cours de celui-ci Mme Reiman avait offensé gravement la mère d'Elsa, en l'accusant d'agir avec le seul intérêt de trouver un mari riche à sa fille aveugle.

À cette occasion, l'âme perversie et obscure de l'une avait blessé profondément la pureté innocente de l'âme de l'autre. Et nous pouvons imaginer ce qui s'est passé entre les deux femmes, d'après les propos tenus pas Mme Kersen à Bernard lui demandant de ne pas revenir chez elles.

Mme Reiman qui était rentré chez elle après s'être promenée, pour se changer les idées après son rendez-vous avec Mme Kersen, mit elle-même en ordre le bureau de son mari, en mettant une spéciale attention à lui faire plaisir, prévoyant un repas excellent, des fraises sylvestres saupoudrées de sucre, le fruit préféré de son mari, et même un bouquet de roses fraîches.

Elle sourit en pensant au succès qu'elle obtiendrait à cause de sa mise en scène. Elle était sûre que son mari tomberait de nouveau dans

le piège quand il verrait la sollicitude et toute cette tendre attention qu'elle lui prodiguait. L'amour des hommes, elle pensa, rentre par l'estomac. Ceci est universellement connu. Donc, pourquoi son mari serait-il une exception à cette règle, lui qui avait à l'accoutumée un si bon appétit, et laissait voir sa gourmandise au fumet d'un bon barbecue ? Elle fit donc ses calculs.

Cette recette donne parfois des résultats surprenants chez les hommes.

Il devait être sur le point d'arriver. Elle ne connaissait pas exactement l'heure à laquelle il rentrait à la maison, ces derniers temps elle ne s'en était pas réellement occupée de le savoir, il y avait déjà très longtemps qu'ils passaient l'un à côté de l'autre comme deux étrangers. Il existait manifestement quelque chose d'étrange entre eux qui les éloignait inexorablement.

Ses yeux s'humidifièrent en regardant fixement dans le vide quand elle eut cette pensée.

Soudain l'image de Mme Kersen lui vint à l'esprit. Elle avait dit être l'élue de son cœur, et maintenant elle prétendait captiver son fils.

Quelle femme !

Ses pensées furent interrompues. La porte s'ouvrit précipitamment, et son mari se trouva face à elle. Il la contempla avec étonnement de haut en bas...

— Ma présence ne semble pas te réjouir — commença Mme Reiman, un sourire ironique aux lèvres.

— En effet, je suis admiratif...

Il s'interrompt soudain.

— Quelque chose de spécial arrive ? — questionna M. Reiman brièvement.

— C'est que d'une autre manière, tu n'as pas l'habitude de venir dans ma chambre et encore moins à cette heure-ci.

M. Reiman, feint ne rien voir de particulier dans la présentation de la table, et ne daigna pas regarder les roses.

— Parle, donc. Qu'arrive-t-il ? — il insista —. J'ai encore du courrier à finir. Je te prie donc, de t'expliquer rapidement.

Mme Reiman avait du mal à se maîtriser.

— Je trouve que tu as hâte de te débarrasser de ma présence ? — dit-elle malicieusement — Je me souviens du temps où tu me cherchais plutôt.

Il rit sans envie.

— Tiens ! Tu ris ! Les années passant, nous les femmes nous n'avons qu'un rôle secondaire dans vos vies.

interloqué par ce reproche, il posa son regard sur sa femme.

— Comment as-tu ces pensées ? Dans tous les cas, je ne t'ai jamais donné des raisons pour ce genre de plaintes. Tu possèdes tout ce que tu désires, des richesses et un fils en bonne santé et comme il faut.

Mme Reiman sentit que sa méthode, trop fausse, ne marchait pas et qu'elle devrait en adopter une autre pour pouvoir influencer son mari.

— Tu as bien raison — répondit-elle après réflexion — je suis ingrate... quand tout ce que j'ai, je l'ai grâce à toi...

Hypocritement elle lança un gémissement sourd en prononçant ces mots.

— Mais, je suis malade, véritablement malade. Et à cause de cela, je te demande de me disculper.

Il l'écouta éberlué.

— Tu es malade ?

— Mais oui, naturellement, je le suis !

— C'est peut-être encore tes nerfs irrités ou altérés ?

— C'est possible... Il est évident que je ne peux plus très bien supporter l'air des grandes villes, le brait, jour après jour ; et la nuit je me réveille en sursaut.

— Tu dois alors partir te reposer quelque part où tu sois au calme, et où tes nerfs pourraient récupérer leur équilibre. Notre médecin t'indiquera l'endroit qu'il te faut.

Elle resta le regard dans le vague.

— Non, je ne veux pas sortir. Je dois rester près de Berlin.

— Ah ! Alors...

— Mais, nous avons bien notre petite maison à Schmargendorf. Nous pourrions bien nous installer vivre là-bas — dit-elle en l'interrompant —.

La maison est tranquille et elle est silencieuse, dans les prairies et les bois, et en plus elle a ce jardin si beau.

— Comment ? Ce n'est pas possible — exclama-t-il en se levant de table —. Tu n'iras point dans cette maison, elle appartient à Mme Kersen.

— À Mme Kersen ? — reprit-elle l'air étonné, et ajouta ensuite :

— Mais ceci tant que nous ne l'occupons pas, puisque nous sommes les propriétaires légitimes.

— Propriétaires ?, nous ne le sommes plus maintenant. La maison appartient à Mme Kersen. Son mari me l'a acheté avant sa mort.

— Ah ! Bon ! Tu ne m'avais rien dit de ceci.

— Comment ! Dis-tu que je n'ai rien dit ? Tu es au courant de tout jusqu'au moindre détail.

— Est-ce que l'hypothèque dont tu m'as parlé est déjà payée ? Tu avais bien une somme plus importante sur la maison ;

— Effectivement, et elle me paye les intérêts.

— Alors tu dénonceras l'hypothèque —exclama-t-elle durement — De façon à ce que nous puissions reprendre notre maison, nous y sommes obligés ne serait-ce que pour notre fils, notre héritier.

Il contempla sa femme d'un regard aigu.

— Me parles-tu sérieusement ? Veux-tu que je dénonce l'hypothèque de Mme Kersen ?

— Et bien oui. Pourquoi pas ? Cela me semble normal.

— Et bien je ne suis absolument pas de cet avis. Je crois que tu n'as plus toute ta tête.

— Et même si je le demande par considération pour ma santé ?

— Même pas dans ce cas-là. Cette femme serait ruinée. Prends en compte seulement, qu'elle est rentrée dans cette maison toute jeune, que c'est dans cette maison qu'elle a eu sa pauvre fille. C'est aussi dans cette maison que sa fille a apprise à courir et à jouer, qu'elle connaît chaque chemin et sentier. Qu'elle peut trouver chaque recoin de la maison. Cette pauvre femme qui est déjà digne de pitié, je lui enlèverais avec ça... —Mme Reiman rit durement—..., son seul soutien. Ceci lui coûterait la vie, depuis le décès de son mari elle a cultivé dans son jardin, tous les légumes, les fruits et tout ce dont elle a besoin. Non, non ; c'est impossible je ne peux pas le faire. Ce geste serait aussi d'une ingratitude ignoble envers son époux, qui fut pour ma fabrique un fonctionnaire habile et consciencieux, qui au bout de très peu de temps était déjà mon Fondé de pouvoir. En outre il fut mon ami, dans le sens le plus noble du terme. Dans son lit de mort je lui ai juré d'être toujours un ami loyal pour sa famille, et je tiendrai ma promesse sans m'y écarter une seconde, aie-le bien en tête. En plus, l'hypothèque a été enregistrée comme ne pouvant pas être dénoncé du vivant de Mme Kersen et de sa fille.

— Mais elle doit sortir de là ! — objecta en criant à son mari Mme Reiman — Elle doit partir, même de force ! Qu'elle se fasse acheter une maison par son beau frère riche, cet aventurier venu du

Mexique, ce riche dont tout le monde parle en ce moment et qui fait autant de bruit ! — gémit-elle —. Puisque l'on dit qu'il a tellement d'argent, qu'il sait faire de l'or, ce charlatan... Mais naturellement, lui se dérobe, et ne laisse que des personnes étrangères prendre soin de sa sœur.

— Tu ne dois pas parler des gens que tu ne connais pas encore — répliqua Reiman, tandis que sa femme, réalisant que le projet de sa maladie, si bien préparé tombait à l'eau, démontra alors sans embarras toute sa haine, et insista.

— Je me suis juré que cette femme quitterait cette maison.

Reiman ouvrit démesurément les yeux. Mettant en doute la santé mentale de sa femme.

— Et bien oui ! Elle doit partir ! — cria-t-elle de nouveau — Ou penses-tu que je suis prête à continuer d'admettre vos rendez-vous secrets ?

Ce fut le comble, et Reiman s'aperçut enfin du but que poursuivait sa femme.

— Tu es folle ! Quelque chose ne tourne pas normalement ! — exclama Reiman en colère.

Mais Mme Reiman ne se laissa pas intimider par l'exaspération de son mari.

— Oh ! — continua-t-elle — je sais tout. Tu ne peux plus me faire croire cette histoire de pure amitié ou des balivernes dans le genre. Ce qu'elle est, c'est ta maîtresse ! Ta maîtresse ! Elle veut même séduire mon fils pour sa fille.

Face à de tels propos, Reiman ne put se maîtriser d'avantage.

— Je t'interdis — explosa Reiman — de parler dans de tels termes de cette femme, qui est respectée de tout le monde ! Tu devrais avoir honte d'avoir des soupçons aussi infâmes, contre cette femme qui fut aussi magnanime pour te concéder sa protection.

— Je vois ! — répliqua la femme hors d'elle — Pour t'emprisonner par la suite encore d'avantage !

— La pire des bassesses est l'ingratitude... je serais très déçu par devoir, de compter parmi ces natures-là — expliqua-t-il tranquille et prudemment —. Mais, — il continua d'un ton plus fort —, je ne tire pas trop sur la corde, elle pourrait se rompre et je serais désolé pour toi.

— Ah ! Tu me menaces ! Tu veux me mettre dehors ! Les choses en sont arrivées au point que tu me menaces de me mettre à la porte ! — cria-t-elle de tout son corps — Et pour une femme comme celle-là...

Soudain elle se mit à pleurer inconsolable.

Reiman la laissa s'épancher. L'homme se rendit compte que l'état d'irritation de sa femme était maladif. Pour ce, il lui dit compatissant après un certain temps :

— Je pense que le mieux, Augustine, sera que tu te couches. Tes nerfs, dans l'état où tu te trouves, ont besoin de repos.

Après ces mots il accompagna sa femme qui continuait de pleurer convulsivement, dans un état proche de l'hystérie, jusqu'à sa chambre à coucher.

Reiman resta seul, et il médita sur le mariage, l'hystérie et la sensualité.

La Magie Sexuelle

Pendant que les conditions physiologiques ou psychologiques diffèrent, le pouvoir de perception est différent ; c'est à cause de cela que le musicien ou le peintre est un spécialiste, du point de vue psychologique.

Le Rose+Croix doit affûter ses sens et ses sentiments, il y parvient à condition de cultiver avec véhémence des études hermétiques.

Il se doit d'être rêveur, idéaliste, d'être aussi un artiste raffiné. Le vrai Rose+Croix sera peintre, musicien, poète, bien qu'il ignore comment se servir de pinceaux, ou jouer du piano, ou faire des rimes, mais il ne sera pas pour autant magicien, ni ne pourra aller jusqu'au bout s'il ne domine pas la passion matérielle, tant qu'il n'anéantira pas son *Ego* animal.

Nous avons donc trois catégories d'êtres : les insensibles, les hypersensibles et le stade intermédiaire ; il existe encore des gens impressionnables seulement face à certaines choses, mais il n'en existe pas un qui n'ait pas ressenti l'excitation, le désir de posséder une femme ; même les eunuques ou les hermaphrodites passent par des

moments, bien qu'éphémères, où ils désirent posséder une femme.

Ceci est nécessaire, c'est une condition biologique chez l'homme, mais le problème est bien là, de quelle façon pouvoir en profiter, en bien ou en mal, pour nourrir l'animal ou bien cultiver Dieu, pour se dénigrer ou s'élever, pour avancer ou rétrograder.

La puissance sexuelle c'est la vie, le pouvoir, la force ; nous voyons chez un tuberculeux, qui peut à peine se mouvoir, ou chez un rhumatisant meurtri par ses douleurs, qu'il suffit de les mettre en contact avec une femme pour qu'ils récupèrent toute leur force, toute leur agilité.

Il existe aussi des êtres inférieurs auxquels on peut pratiquer une mutilation, d'une jambe par exemple, pendant l'acte sexuel sans qu'ils ressentent aucune douleur.

L'esclave peut seulement s'élever à donner des ordres une fois qu'il est déjà libre. Un homme réduit en esclavage par ses instincts les plus bas, par ses passions, ne pourra pas avoir d'influence, ni dominer les autres. Seul les hypnotiseurs nés, qui sont nés comme des phénomènes, peuvent avoir de l'influence malgré le fait de vivre les vices sans retenue, mais celui qui essaiera d'hypnotiser, c'est-à-dire, de dominer les autres sans s'être maîtrisé lui-même ne parviendra pas à ses fins.

Voyons de quelle façon la puissance sexuelle influe-t-elle sur la force mentale.

La glande pinéale, casse tête des savants, cette toute petite glande dans notre cerveau, selon les Hindous, est une fenêtre de Brahma, c'est un accumulateur pour l'hypnotiseur et pour le magicien. Cette glande développée permet aux fakirs de faire des expériences surprenantes, qui arrivent à fasciner les multitudes.

Elle était très développée chez les saints qui opéraient des miracles, elle est de taille supérieure chez les commerçants qui réussissent dans leurs négoce, elle est aussi de taille plus importante chez des Edison ou bien chez tous ceux qui font avancer leur époque. Elle est par contre atrophiée chez les handicapés mentaux, ou bien les hom-

mes dépourvus de force de volonté, bref parmi la plupart des êtres humains. Il est indispensable pour l'occultiste de développer cette glande, et le secret réside dans la magie sexuelle en obéissant à la loi : « Tu ne forniqueras pas. »

Mais il y a des risques, et il est pour cela indispensable de s'expliquer, pour éviter aux aspirants Rose+Croix de commettre des erreurs, et de tomber dans des extrêmes, il est salutaire de leur ouvrir les yeux et leur indiquer où ils peuvent trouver quelque chose de grand, exposer clairement qu'une répression trop importante occasionnerait des maladies nerveuses, pour la plupart inguérissables.

Évidemment on ne peut donner une clé qui ouvre toutes les portes, elle doit être trouvée par chacun, selon ses progrès.

Il arrivera que ce livre, entre des mains quelconques, soit seulement un roman, une sottise ; par contre entre les mains d'un appelé, il sera de la lumière, un phare très utile qui permettra de lire entre lignes un énorme secret, grandiose, sublime.

La femme a été créée pour perpétuer l'espèce humaine, l'homme trouve en elle sa joie, elle doit être sa compagne et en tant que telle, il doit la désirer, propulsé par l'amour ; mais est-ce que ceci arrive dans la majorité des cas ? Est-ce vraiment de l'amour ou du désir ? C'est certainement le dernier cas le plus fréquent. La femme inspire avant tout, l'envie de la posséder, tant que ce désir n'est pas satisfait. Le désir une fois satisfait, l'amour généralement conclu. Par contre, le véritable amour vibre chez l'homme le plus élevé, le plus grandiose, le plus divin. On aime l'être absent, on aime, vraiment, la femme que l'on n'arrive pas à avoir, même celle que l'on perd, par la mort ou parce qu'elle nous abandonne. Une fois la femme possédée, le véritable amour se perd, et il se récupère quelque temps plus tard, après l'avoir perdu. C'est là qui réside le mystère de la Genèse. Ève en mangeant la pomme perdit le droit au paradis.

Certainement, le mariage est l'union du sexe masculin avec le féminin pour perpétuer l'espèce. Mais malheureusement c'est naturel que, dans le mariage, les époux se donnent l'un à l'autre dans une

extase d'amour inconscient. Il suffit de la jouissance matérielle, pour que l'homme soit abaissé au stade animal, comme les animaux qui ne sont attirés que par des appétits brutaux. Mais les hommes se dérogent en dessous du stade de l'animal irrationnel ; puisque ces derniers suivent des lois physiologiques, il y a un temps de brame, dans lequel, guidé uniquement par ses instincts, ils s'unissent au genre opposé. Mais l'homme, qui possède la volonté de commettre cet acte ou de ne pas le commettre, est à lui seul responsable d'en faire mauvais usage.

La nature ne s'arrête jamais de châtier, et c'est pour cela que nous voyons beaucoup de couples, qui avant leur mariage, s'aimaient, et bien que l'illusion dure plus ou moins longtemps, la réaction ne se fait jamais attendre. Il existe d'autres couples qui ne se supportent plus à cause de la routine ou bien par faiblesse, et qui ne vivent pas une vie de joie à laquelle à droit d'aspirer tout être humain.

Pour l'acte sexuel, il est nécessaire d'être dans un état psychologique déterminé, où l'on ressent une volupté suprême, où les partenaires ressentent des délices indiscutables ; si à ce moment-là le couple éprouve en même temps un désir, ce désir prendra une forme dans le plan astral, et s'ils ont apporté sur le plan physique la forme de ce désir, ils ont accompli un acte de magie.

Il existe un acte de magie sexuelle, un certain hymen que le magicien sait mettre en œuvre à ces moments, précisément pour accomplir ses phénomènes, et avec sa force mentale il peut guérir ou tuer, enrichir ou ruiner celui qu'il a choisi. Pour ceci il existe un secret, que vous pouvez chercher, je me garderai bien pour ma part de le divulguer.

Mais ceci n'intéresse pas tous les lecteurs, il est indispensable d'avoir fait quelques études d'occultisme. Pour le public ce secret serait une arme redoutable, avec laquelle il pourrait commettre des crimes, sans que la justice humaine puisse l'atteindre.

Le mariage, qui devrait symboliser le ciel sur terre, devient presque l'enfer quelque temps après les noces. Si une union spirituelle

existait dès le début, par la suite l'homme qui s'attendait à plus est déçu, et ne se sent pas satisfait, il cherche d'autres femmes, il essaie de trouver la joie hors de son foyer, la comparaison débute, et le château de cartes, les bulles de savon se défont, et il résulte de cette situation une victime et un bourreau ; c'est souvent l'homme qui a le rôle de bourreau, bien qu'on en trouve aussi qui sont victimes. Le lien subtil de son union se défait peu à peu, et l'un d'entre eux ou bien tous les deux finissent mal quand ils ne savent ou ne veulent pas se supporter.

Le véritable amour n'a de rapport réel ni avec la cérémonie religieuse ni avec le pacte social, ceux-ci sont des compromis sociaux qui parfois font plus de mal que de bien. L'union véritable se fait dans l'esprit ; et quand les circonstances sont prévues par les lois supérieures, cette union se réalise sans que l'on puisse l'éviter, soit que la femme soit mariée ou célibataire, vierge ou pas. C'est une attraction mystérieuse et inexplicable. Souvent les juges châtent des innocents, pas vraiment responsables : des femmes qui se donnent poussées par amour, et, une fois satisfaites mais repenties, elles accusent et cherchent le châtiment, étant elles-mêmes les principales coupables. Il existe dans ces cas un hypnotisme inconscient, dans lequel l'un ou l'autre est en train d'obéir inexorablement ; les châtier serait condamner un fou qui aurait commis un délit dans un état hypnotique, état qui serait prévisible, dans sa pathologie, par la médecine légale. Bien plus cruelle est la société quand elle répudie ou méprise ces victimes-là. Mais, sait-elle quel est le phénomène intime qui se produit ? Connaît-elle la façon dont le serpent fascine et hypnotise l'oisillon qu'il dévorera ensuite ?

Le mage Rose+Croix ressent la même excitation nerveuse en agissant que quelqu'un d'autre, qui serait plein de désir. Si les hommes étaient conscients de tout ce qu'ils seraient à même de réaliser dans ces moments de nervosité, il est sur qu'ils feraient tout sauf suivre la femme.

Tout phénomène dans le plan matériel est produit à partir du plan spirituel, et seul les unions qui se font dans le plan spirituel sont du-

rables ; ce n'est que dans ces unions que l'on trouve le véritable plaisir, que le reste des humains ignore. Seul dans les unions spirituelles résident le plaisir, le succès et le pouvoir.

Et pour ceci jeunes gens fuyez les femmes très belles mais sans âme, qui ne sont pas capables d'une union spirituelle. Évitez de vous marier par intérêt ou pour d'autres raisons sombres. Examinez d'abord si la femme que vous aimez vous appartient en esprit ; sans quoi vous ne serez pas heureux indéfiniment, et vous ne ferez fortune que très rarement...

Combien d'hommes étaient fortunés et chanceux avant de se marier ! Et ensuite après s'être mariés, tout n'était qu'une suite d'échecs ; ils ont été poursuivis par une mauvaise étoile, et ce parce que leurs entreprises étaient menées par des forces mentales puissantes, qui furent amenuisées lors de leur union sexuelle. Inversement, des hommes qui n'avaient jamais rien réussi, il a suffi qu'ils se marient pour que la chance et la fortune leur sourient, et ce parce que le fluide sexuel de la femme leur faisait défaut, et maintenant par contre l'affinité étant là, le pouvoir qu'ils n'avaient pas leur a été octroyé inconsciemment.

Il faut relever encore un autre problème de taille qui rend la génération actuelle aussi décrépite, malade et impuissante, c'est le vice de la masturbation très enraciné dans la jeunesse des deux sexes. Si les parents et les maîtres savaient le mal qu'ils font à leurs enfants et à leurs disciples sans les mettre en garde du danger qu'ils encourent, ils prendraient des mesures appropriées pour le cas.

Nous sommes tous passés par-là pendant les premières années scolaires, et nous comprenons le préjudice que ceci nous a occasionné, mais une lâcheté morale male comprise nous empêche d'ouvrir les yeux à nos petits.

Combien de volontés s'épuisent, combien de visages qui auraient pu être beaux flétrissent, combien d'existences se brisent du fait ne pas donner le mot d'alarme !

Les études Rose+Croix nous apprennent que le sperme est l'astral

liquide de l'homme, c'est la vie même et il renferme le pouvoir.

Si vous n'utilisez pas vos organes génitaux, ils s'atrophient et vous n'êtes plus des hommes, vous devenez des êtres impuissants. C'est pour cela que le problème est si difficile et seul ce dilemme existe : Ou bien vous faites l'acte sexuel comme une fonction nécessaire, comme se nourrir, avec un être que vous n'aimez pas, et sans mélanger vos sentiments spirituels ; ou bien vous le faites dans une extase d'amour, avec l'être auquel vous êtes sûr d'appartenir pour la vie.

Dans la patrie de Socrate, dans cette ravissante Grèce payenne, l'hétaïre était sacrée, elle était surélevée au rang de prêtresse de l'amour : elle servait à satisfaire les besoins des athéniens sans que ceux-ci dépensent leur énergie intellectuelle. La prostitution, en tant que telle, est un besoin social, l'erreur se trouve dans l'humiliation de ces femmes-là, et dans le fait de trop louer certaines femmes mariées. Que ceci nous plaise ou pas, nous devons accepter la définition de Paulo Robin qui dit : « La principale différence entre les femmes réside dans le fait que celles que nous définissons comme étant des femmes honnêtes trafiquent au gros, tandis que les prostituées trafiquent au détail. Ces dernières vendent leurs baisers par nécessité à tout le monde, les premières les réservent à un employeur à vie. »

Prétendre satisfaire l'acte sexuel avec l'être aimé, et à la fois éprouver des jouissances animales, ce n'est pas possible. Il est plus facile de mélanger de l'huile à de l'eau. Le même esprit le punit, en épuisant votre force de volonté, vous apportant des douleurs et des maladies. C'est ainsi que vous perdez le paradis promis.

Le Grand-Tout, l'Ame cosmique, c'est le grand entrepôt universel, c'est de là que tout est distribué par un reflet. La vie individuelle n'est qu'une partie de la vie universelle, comme l'amour individuel n'est qu'une étincelle de l'amour universel.

En aimant un être, nous faisons vibrer toutes les vibrations de l'amour universel, l'amour étant l'origine, le principe, l'énergie qui propulse, les atomes chimiques ne sont que des principes intimes composés d'amour ; et en unissant pour former de l'eau, l'atome oxy-

gène et l'atome hydrogène, on réalise une harmonie passionnelle.

L'amour tel que je l'ai déjà dit, est à l'origine de tout ce qui s'agite et meurt.

Dieu est amour, et son Amour a réalisé la Création.

Quand l'homme s'unit à la femme dans l'acte secret, il est un dieu, puisque à ce moment-là il devient créateur. Les voyants disent qu'au moment précis de l'amour, du spasme, ils voient les deux êtres entourés d'un éclair de lumière très brillante : ils sont enveloppés dans les forces les plus subtiles et puissantes qu'il existe dans la nature. S'ils arrivent à profiter de ce moment, s'ils savent retenir cette vibration, ils pourront avec elle agir, comme le mage, pour se purifier et tout obtenir. S'ils ne savaient pas respecter cette lumière, elle les quittera pour s'enfouir dans les courants universels, tout en laissant, derrière elle, les portes ouvertes par lesquelles le mal pourrait pénétrer. L'amour se change en haine, l'illusion laisse la place à la déception.

Comme l'amour, toutes les manifestations de la nature ont dans le plan matériel leurs accumulateurs. La femme jeune est généralement un accumulateur de fraîcheur, de santé et beauté, transmissible, comme un tout, aux autres. Tout être est comme un vampire, puisqu'il peut attirer les qualités des autres envers lui. Les courants matériels fluides, une fois qu'ils se rencontrent, qu'ils se confondent, se neutralisent et se rejettent, et ne sont pas atteints par des lois physiques, parce que les courants spirituels sont métaphysiques.

Méditez, hommes mariés. Est-ce que vous avez atteint le succès dans le mariage, la satisfaction que vous attendiez ? Ne vous trompez pas, ne vous faites pas d'illusions, et ne vous offusquez pas par la voix de la matière, pour être obligés de dire : vous avez raison, et maintenant je comprends beaucoup de choses que je n'arrivais pas à comprendre dans le passé.

Au Pérou, en Inde et au Mexique il y a des sorciers et ensorceleurs, dont rient les gens qui ne comprennent pas ce qu'ils font en réalité.

Ces sorciers et ensorceleurs ont hérité de leurs aînés des secrets pour faire du mal. Il y en a parmi eux, des sorciers, qui font des poupées pour ensuite les piquer avec des épingles ; j'ai connu des cas évidents qui agissaient avec succès, et la plupart d'entre eux utilisaient la magie sexuelle, et comme premier élément le sang, le liquide menstruel et le sperme. Il y des années de ça, à Santiago du Chili, un homme pour se venger de son ex maîtresse, agissait contre elle, en utilisant des vêtements qu'elle avait utilisés. Je l'ai vu mourir à l'Hôpital, en donnant des explications à la justice, ils n'ont pas fait cas de la requête et le cas n'a pas eu de suite. Actuellement, je connais le cas d'une de mes connaissances qui, se servant du sang d'une serviette hygiénique et d'une cape qui appartenait à sa maîtresse, opéré contre elle. Lorsque je verrai les résultats, je publierai mes observations, avec tous les détails possibles, puisqu'il s'agit là d'études très rares, bien qu'il existe beaucoup de gens qui ne croient pas en sorcelleries et classifient ces faits-là comme des supercheries. Dans l'opinion publique, il est admis qu'il s'agit là de choses réelles, et que très souvent nous sommes confrontés à des cas de maladies inexplicables, dont personne ne trouve la cause.

Pour l'instant, je peux vous avancer que la maîtresse en question est devenue follement irascible.

Combien de fois nous voyons le cas de jeunes filles qui abandonnent leur foyer avec un don Juan de quartier, et qui n'ont pas été capables de prendre en compte la douleur d'une mère déçue, et ensuite elles tombent malades, elles meurent, ou bien d'autres malheurs leur arrivent.

Je connais le cas d'un séducteur, qui perdit la vue sans que la science puisse expliquer la cause. L'on dit : châtiment de Dieu, en imaginant qu'il existe un Dieu personnel, qui avec un fouet à la main corrige ses enfants. Non, cher lecteur, c'est l'influence de la mentalité de la mère qui vibre sur le traître, jusqu'à sa destruction. Si les liens qui unissaient cet homme à sa maîtresse avaient été des sentiments de véritable amour, les courants mentaux de la mère ne l'auraient pas atteint, puisque l'amour véritable est une cuirasse solide qui protège

de tout, mais seul existait le désir charnel, il n'y a pas d'exception à cette règle, ils devaient être châtiés, tout les deux, et ce selon la gravité de la faute, et à cause du pouvoir mental qui réclame vengeance.

La magie, est l'extériorisation de la force de volonté. Elle peut se servir comme véhicule de l'amour, ou bien de la haine, l'amour est utilisé par le mage qui fait de la magie blanche, la haine par celui qui fait de la magie noire. Sa portée est fonction de son intensité, de comment est-elle faite, et du temps que cette magie continue de vibrer ; mais dans tous les cas elle comporte un résultat, c'est inévitable.

Combien de fois arrivent à nos cabinets, des malades qui prétendent être ensorcelés, et qui croient que quelqu'un leur veut du mal ! Les médecins se moquent de ces cas, et pour se défaire de ces patients ils leur font une ordonnance de bromure, et pourtant il y a du vrai dans ces histoires, ces gens sont tourmentés, blessés et souffrent d'un préjudice causé par les courants mentaux de ceux à qui autrefois ils ont voulu faire du mal impunément. C'est la loi du *karma* qui les a rattrapés : la main de Dieu qui a su châtier. Ce que le sorcier fait inconsciemment, la loi du *karma* et la main de Dieu le lui offrent inconsciemment.

Quand un Rose+Croix rencontre une femme belle et en bonne santé, il doit essayer d'attirer ses qualités vers lui, se charger de fluide beau et sain. Et ce n'est pas en faisant ceci qu'il ferait du mal à la femme, parce que son pouvoir d'accumulation ne s'épuise pas : plus il distribue plus il est capable d'accumuler.

Quand un vieil homme décrépît épouse une jolie jeune fille, nous le voyons rajeunir, tandis que la jeune femme languit : elle s'épuise. C'est que le vieil homme attire vers lui trop de la vitalité de son épouse. Plus tard un certain équilibre s'établit, et cette force qui avait été empruntée revient à l'épouse, qui reprend de sa splendeur et de sa fraîcheur. Il arrive le contraire quand une femme âgée s'unit à un homme plus jeune qu'elle, son vieillissement s'accélère et son compagnon cherche à se satisfaire en la trompant.

Rien de tout ça n'est pris en compte pour le mariage moderne, ni les conditions physio-psicologiques des époux, il est tenu comme essentiel de remplir les exigences sociales, l'argent épouse l'argent. Nous voilà face à la cause de la dégradation actuelle de l'union, et il est le devoir de ceux qui connaissent ces sujets, d'initier une campagne de propagande pour divulguer des idées qui éclaircissent les idées à ce sujet.

J'ai eu l'occasion de lire un travail très intéressant au *Congrès International d'Hygiène et Démographie*, qui eut lieu à Berlin en 1907, qui traitait de la diminution rapide de la population en France. Dans ce travail l'auteur à la volonté de découvrir des causes un peut partout, sans que la véritable raison lui effleure l'esprit, c'est-à-dire la dégradation des plaisirs sexuels. En France, le raffinement en matière de recherche pour réussir le plaisir atteint un tel degré, que la nature elle-même se révolte, et la conséquence est qu'il y a de moins en moins d'enfants ; et ce peuple dont la métropole était considérée comme le cerveau du monde, deviendra sa maison de tolérance si le vertige de la décadence et la perversion sexuelle ne s'arrêtent pas. Ceci n'implique pas que la raison exposée soit la seule cause de cette décadence. En France généralement les couples ne désirent pas avoir d'enfants, et se donnent tous les moyens artificiels pour ne pas les avoir.

Quotidiennement ils arrivent aux cabinets des médecins, certains malades, dont l'aspect robuste et bien portant induisent à de fausses conclusions. Nous les croyons en parfaite santé, et même l'examen clinique confirme l'inutilité de leur visite, et pourtant ces gens sont très malades, souffrent l'enfer et la plupart des médecins les déclarent incurables.

Les médecins honnêtes les déclarent incurables. Les exploiters, ceux qui trafiquent en médecine, leur font des ordonnances de toniques, sédatifs, d'autres leur prescrivent des aphrodisiaques, bien que la plupart de ces médecins soient convaincus au fond d'eux-mêmes que tout traitement est inutile.

Les malades auxquels je fais allusion ce sont ceux qui sont at-

teints de neurasthénie sexuelle. Ce sont des hommes qui ressentent le même désir que les autres de réaliser l'acte sexuel. Ils ont des érections normales ; mais au moment même de l'acte sexuel, ils échouent : il suffit qu'ils approchent de la femme pour que l'érection s'arrête complètement, et de ce fait ils se retrouvent dans un état nerveux terrible, proche du désespoir.

Cette maladie peut durer des années. Elle ne résulte pas, comme il est communément dit des éventuels abus, et elle n'a pas de cause immédiate. L'on pourrait dire que cette maladie advient sans raison.

Le médecin qui n'étudierait pas le parapsychisme, serait incapable de comprendre un tel état pathologique, et encore moins, d'administrer un traitement adéquat. En premier lieu, le courant nerveux chez l'homme, est une électricité positive. Et ensuite, dans une proportion nécessaire ce courant nerveux est un magnétisme négatif, ce dernier représente la matière en nous, et la première, la matière de *l'arcano mater*.

Des tableaux semblables sont aussi fréquents chez les femmes de tempérament ardent. Elles ressentent le besoin de s'unir à l'homme ; mais le moment venu, elles sont prises d'une sensation d'écœurement et elles repoussent leur partenaire en le déconcertant. C'est que dans l'intimité profonde de notre être nous sommes sûrement hermaphrodites : nous devons posséder en proportions normales une partie féminine et une autre masculine. Dès le moment où il se trouve une disproportion entre ces deux parties, la maladie que je viens de décrire trouve son origine.

On a essayé de guérir cette maladie à l'aide de l'hypnose, et dans certains cas, avec des résultats encourageants, mais d'ordinaire cette méthode reste inapplicable, et ce du fait qu'il est très difficile d'obtenir un état de rêve hypnotique chez ces patients-là. Il n'existe pour cette maladie qu'une seule méthode pleinement infaillible, mais en même temps elle est la clef de la magie sexuelle.

Vu l'état actuel de la société, et ce par souci de considération envers les lecteurs qui auraient une fausse pudeur, et en outre pour me

valoir cette fois-ci de la méthode de l'école officielle, je donnerai le procédé à suivre en latin qui consiste en une suave *inmissio membri virilis in vaginam sine ejaculatio seminis*.

Ceci n'est pas seulement un remède pour la maladie dont nous traitons ici, mais aussi pour nombre d'autres affections, et bien des fois aussi, le secret pour harmoniser les couples, cette recette faisant disparaître les querelles existantes, comme par enchantement.

Essayez-le.

La position décrite peut durer jusqu'à une heure, et elle apportera une sensation de bien-être indubitable.

Poitrine contre poitrine, avec les plexus solaires en contact, tous les centres astraux superposés, l'échange de courants se fait de façon à permettre une juste androgynie.

J'ai des difficultés à me retenir. Je souhaiterais écrire bien d'avantage sur ce sujet. Mais ceci est... pour un initié.

Ce sont des sujets qui ne peuvent être abordés qu'en tête à tête, et non pas ici.

Mais il y a encore un aspect que je me dois d'aborder, et qui concerne tous les hommes.

Quand l'excès sexuel à été mené au maximum, et ceci arrive très fréquemment, survient la réaction que nous connaissons comme l'impuissance.

Celle-ci diffère de celle décrite antérieurement.

La médecine moderne, qui a malheureusement dégénéré en un accablant commerce, annonce la possibilité de guérir cette impuissance, et pour ceci elle propose des aphrodisiaques. Yohimbine, phosphure de zinc, strychnine, cantharide, myrrhe, asapheride, galvano, safran, etc. Ces substances attaquent directement le système nerveux et le cerveaux, épuisent les facultés intellectuelles et écourtent la vie.

Malheureux et pitoyables ceux qui tombent entre les mains de

professionnels sans conscience, qui les soumettent par ce moyen à un impitoyable suicide !

Il est indéniable que l'impuissance est une maladie comme une autre, et si elle n'est pas guérie, non seulement les organes génitaux peuvent s'atrophier, mais aussi la préoccupation constante d'un homme qui a perdu ces facultés génitrices, entraîne à la neurasthénie. Mais avec les produits artificiels de la chimiothérapie le remède est parfois plus nocif que la maladie. Que faire ? Recourir à la mère nature, chercher les moyens naturels, les agents physiques pour trouver le soulagement. La physiothérapie et la psychothérapie procurent des guérisons merveilleuses dans ces cas.

Dans les hauts plateaux de l'Asie centrale, le rat musqué femelle, à l'époque des chaleurs (aux mois de Mai et Juin), perçoit à des centaines de mètres l'odeur caractéristique du mâle, qui dégage d'un produit que nous connaissons tous, et qui se paye à des prix exorbitants.

Sur le nez de cet animal, se trouvent des terminaisons nerveuses qui produisent une sécrétion amoureuse, qui est préalable aux fonctions génitales.

Quand nous voyons les taureaux ou d'autres animaux sentir la femelle avant l'accouplement, c'est qu'ils se chargent des émanations vitales de la femelle, qui leur donnent de l'entrain et de la puissance sexuelle.

Nous savons que la parfumerie bon marché n'inspire que de la répugnance, et surtout aux femmes du monde. Il n'en est pas de même avec les parfums de bonne qualité, dont la base est préparée avec du musc, de l'ambre gris, ou du cipeto, etc. Les parfums n'ont d'autre finalité que d'exciter l'homme, puisqu'ils apportent une sensation génitale au moyen de l'organe olfactif, et stimulent cette mystérieuse force dans laquelle réside le pouvoir génésique de tout ce qui existe.

La physiothérapie réussit la guérison de l'impuissance d'une manière sûre, à condition qu'il n'existe pas une lésion matérielle du système nerveux, ni des organes sexuels.

Malherbe a inventé une méthode curative qui consiste à stimuler les points génitaux du nez.

Nous connaissons tous les grandes connaissances du grand physiologiste américain Brown-Sequard, dont le système de guérison a été catalogué d'immoral par les esprits timorés qui s'éloignaient de la réalité de la vie. Son système consiste à exciter l'appareil sexuel, sans arriver à consommer l'acte et de cette façon il arrive à tonifier le cerveau.

Ce savant n'était pas occultiste, mais intuitivement il s'est approché d'un grand secret.

Exciter l'appareil sexuel pour produire du sperme et ne pas le déverser, mais plutôt l'obliger à être assimilé, c'est nourrir le système nerveux et prolonger la vie en général. Nous pouvons dire : « Que le sperme devient cérébral, et en excitant le cerveau ce dernier devient séminal ». Mais il faut savoir le faire, cette méthode poussée à l'extrême peut devenir très dangereuse.

C'est ainsi que la transmission hertzienne se fait. De même que par la télépathie les pensées peuvent être transmises entre les êtres, les manifestations d'un être beau et en bonne santé peuvent être communiquées à un autre être qui n'aurait pas ces qualités. Voici un secret qui peut vous permettre d'atteindre la bonne santé, la beauté et les pouvoirs désirés. Le désir contenu fera transmettre le liquide astral vers votre glande pinéale, et si vous répétez cet exercice assez longtemps, vous deviendrez des hommes-dieux. Mais si au contraire vous gaspillez impunément ces forces en l'holocauste de la matière, vous vous rapprocherez de l'animal, qui manque de volonté et de raison.

Au début, le désir se fait ressentir, l'admiration provoque la passion, mais peu à peu vous devenez des accumulateurs inconscients, et vous serez en bonne santé, vous aurez du pouvoir, de la beauté et de l'intelligence. *La Bible* apprend à l'homme le chemin de toutes les conquêtes par le commandement : « Tu ne forniqueras pas ».

Une multitude d'idées me viennent en tête, des réminiscences des

études que j'ai effectuées sur la magie sexuelle, mais je n'ose pas les écrire, de crainte de donner des armes à des mains qui méconnaissent leur utilisation, ou bien de peur de ne pas être compris. J'en conviens, ce sont là des idées d'avant garde, et ce n'est pas tout le monde qui peut les admettre.

Les époux sont unis pour toute la vie à leurs enfants, par des bases fluidiques, et c'est à travers ces bases que sont transmises constamment leur santé, leur savoir et leur volonté ; s'ils dépensent leurs énergies dans des plaisirs immodérés, ils n'auront plus rien à transmettre. Leurs enfants seront attardés et malades, à cause de l'égoïsme de leurs parents, qui ne voulaient qu'avoir du plaisir. Il en est de même entre les époux, ils dépensent et perdent leurs forces physiques et mentales, et lorsqu'ils en ont besoin pour atteindre un but, ils échouent. Le succès de nos entreprises, quelles qu'elles soient, dépendent de notre force mentale, et celles-ci à leur tour de l'usure de notre puissance génitale. De sorte que « Tu ne forniqueras pas », veut dire que sans abandonner les organes sexuels, pour éviter qu'ils atrophient, il ne faut pas abuser d'eux, pour éviter de perdre le pouvoir matériel le pouvoir mental. Ne le faites pas avec un être qui ne vous appartienne pas réellement, parce que ces forces sont essentiellement individuelles. Si notre fluide se mélange à celui de quelqu'un d'autre, vous recevrez l'influence de tous ces maux, puisque c'est le véhicule par lequel sa malchance et son malheur sont transmis.

Au début de son initiation le mage peut vouloir, mais rien qu'une fois, et cultiver cet amour. S'il détient le secret intime, il pourra couper les mauvaises vibrations antérieures et aimer à nouveau sans se nuire. Mais, ils sont si peu nombreux ceux qui connaissent le secret ! Mis à part les profanes, pour eux, tout le succès, tout leur bien-être dépend du suivi du commandement : « Tu ne forniqueras pas », qui n'exige pas l'abstinence absolue, mais ne permet pas la fornication matérielle. Pour celui qui abuse, pour le passionnel, ils n'existent pas de pouvoirs possibles. Des nouvelles réincarnations devront le purifier.

L'initiation avancée nous permet de ressentir toutes les jouissances

de l'amour sans avoir un contact. Et c'est alors que commence la véritable introduction à la haute magie, c'est à ce moment-là que nous sommes propulsés au stade de demi-dieux.

Au départ, il suffit de pratiquer une abstinence de quarante jours par an, ce sont les quarante jours que le Christ a passé dans la montagne, où il a été provoqué par Satan, qui n'était pas un être personnel, mais l'excitation de ses sens sexuels. Le restant de l'année, il fallait seulement chercher la satisfaction par nécessité les vendredis, puisque ce jour est présidé par la planète Vénus, et celle-ci comme il nous est dit par les astrologues est la planète de l'amour. Les autres jours, le contact charnel est plus nocif.

Le présent problème, quel que soit le point de vue dont on l'aborde, est très compliqué et ardu, de plus il n'a pas été très étudié, et encore moins donné à publicité par les occultistes. Il existe cependant, une société secrète, issue de la Rose+Croix : « Les Frères Hermétiques de Luxor », qui distribue parmi ses membres, des manuscrits qui contiennent de grands secrets, et à travers lesquels il est possible d'obtenir des pouvoirs mystérieux.

Étant donné qu'il ne m'est pas permis de divulguer ce que j'ai pu connaître de ces secrets, pour des raisons d'hygiène, et pour indiquer aux étudiants d'occultisme un chemin de haute transcendance dans lequel ils doivent approfondir, je crois bien faire en donnant les premières idées pour qu'elles soient développées ensuite.

Aujourd'hui, seulement méditez ! L'amour comme mobile de l'acte matériel, et comme force créatrice de tout ce qui existe, c'est la clé du succès dans la vie matérielle et dans la vie intellectuelle ; c'est aussi la clé avec laquelle l'homme peut entrer dans l'amphithéâtre de la science transcendante et s'élever au plan divin. Voulez-vous devenir spirituels ? Voulez-vous avoir des pouvoirs ? Voulez-vous être en bonne santé, être beaux et talentueux ?... Écoutez les initiés qui ont écrit *La Bible* : « Tu ne forniqueras pas. »

Totum Revolutum

Les jours suivants passèrent dans une indolente monotonie. Il semblait que la nuit avait avalé la querelle. Les époux n'abordèrent plus le sujet. Mais Madame Reiman essayait plus que jamais d'éviter son mari. Elle s'en voulait de s'être à ce point, dévoilée devant lui.

Maintenant, son mari savait avec certitude, que la maladie de sa femme n'était pas la véritable raison de sa conduite, mais que la raison était sa jalousie, il savait aussi que son épouse ressentait de la haine envers les Kersen, et qu'elle tentait tout pour éloigner Bernard de la jeune aveugle. Alors ses pensées allèrent à nouveau vers Madame Kersen.

Oh, cette femme ! Elle se trouvait à côté de la fenêtre, en se mordillant nerveusement les lèvres. La situation tournait au chaos, les ténèbres, autour d'elle, suffoquaient toute renaissance de pensées meilleures. De toutes les façons elle souhaitait influencer son beau fils, pour qu'il coupe tous les ponts avec les Kersen. Mais comment réussir ? Par quels moyens ?

— Mon Dieu ! Est-ce que ma volonté de mère est si fragile, que je

n'arrive pas à m'en servir ? — pensait-elle.

Elle ressentait là le mur qui existait entre son fils et elle. Le concept de « belle-mère » n'était pas évidemment, un mot vide et sans sens. Elle essayait de trouver le pont qui pourrait la conduire vers son fils. Un rire sardonique se refléta dans son visage alors qu'elle écartait les moyens qui ne lui semblaient pas convenir pour arriver à ses fins. Son impatience lui fit quitter la fenêtre. Soudain une pensée la fit frémir. Son visage s'éclaira. Le professeur Mertin, était le maître de son fils, et ce dernier éprouvait une grande admiration à son égard. Elle devait se confier à lui. C'était le moment adéquat, juste quelques jours avant l'examen. Il trouverait bien le moyen de guérir son fils du fanatisme qu'il exprimait à l'égard de l'aveugle. Une fois libéré de ces entraves, son fils s'approcherait d'elle et pourrait même demander que son père dénonce l'hypothèque.

Effectivement, elle ne voyait que cette solution salvatrice, à l'aide de laquelle elle pourrait accomplir sa vengeance. Cette sottise devrait incontestablement venir la trouver pour lui demander pardon pour l'offense qu'elle avait commis. N'était-ce pas incroyable que Madame Kersen fut sortie en courant en la laissant au beau milieu de la chambre, en lui criant que c'était bien elle, que son mari avait choisi. Quelle sottise de sa part, de lui faire repenser à cet épisode ; elle devait néanmoins être consciente que c'était elle la plus forte ; puisqu'il est connu que l'argent octroi à celui qui le possède, un certain pouvoir !

Elle mit la tête en arrière, et ses yeux avaient la lueur du triomphe. Elle jeta un regard à sa montre recouverte de brillants et exclama :

— Il est encore temps. Si mes souvenirs sont bons, le Professeur reçoit à cette heure-ci.

Très rapidement et décidée, elle appela sa femme de chambre pour qu'elle l'aide à s'habiller.

Avant de sortir, elle lui fit quelques recommandations ; lorsque son mari ou son fils demanderaient où était-elle, elle lui chargea de dire qu'elle était partie rendre visite à une de ses amies, la femme du

conseiller Wilckens.

Rapidement elle se mit en route, emplie de confiance en elle.

En arrivant chez le Professeur, elle rencontra sa fille, Elfride ; elles s'étaient déjà croisées ; et il est vraisemblable de croire qu'un courant télépathique fit communiquer les deux femmes. Elfride pensa : « C'est bien l'occasion d'influencer la mère pour conquérir son fils Bernard », dont elle était amoureuse, nous le savons déjà. Madame Kersen pensa à son tour : « C'est bien elle la femme que je dois élire pour épouse de Bernard, ainsi j'éliminerai l'aveugle du milieu. »

La conversation des deux femmes fut un *totum revolutum*, mais la radio-télépathie entre les deux cerveaux excités, avait établi la communication, et la jeune fille en se levant à l'appel de la gouvernante, aussi bien elle, que la mère de Bernard avaient la sensation de s'être entendues.

Des Femmes Assommantes

Le semestre scolaire prenait fin, et les examens auraient bientôt lieu. Le professeur Mertin qui continuait de donner des cours complémentaires à quelques-uns de ses disciples pour les préparer aux examens était plus occupé qu'à l'accoutumée. C'était l'époque de l'année où il était de mauvaise humeur et le plus fatigué. Cela était dû à l'excès de travail et au manque de repos. C'était justement l'heure de consultation.

Madame Reiman était la dernière. Elle doutait, ne sachant pas si elle devait feindre une maladie quelconque, pour traiter l'affaire de son fils comme une affaire secondaire, ou bien s'il était préférable d'aller droit au but. Elle se leva, à plusieurs reprises, très énervée, en marchant d'un bout à l'autre de la pièce, mais n'arrivait pas à prendre une décision. Son attente lui semblait interminable.

Finalement, le dernier des patients quitta le bureau du professeur Mertin par l'autre porte, et celui-ci entra à la salle d'attente avec la tenue blanche caractéristique des opérations, et dit :

— Madame, voulez-vous me suivre, vous êtes la dernière.

Il lui montra une chaise, et d'un ton très professionnel il poursuivit :

— Que vous arrive-t-il, Madame ?

— Monsieur le Professeur, il ne s'agit pas de moi. Je viens pour mon fils.

— Oui ? Qu'arrive-t-il à ce jeune homme ? Vous ne pouviez pas venir avec lui ?

— Non, Monsieur le Professeur.

— Bon, alors racontez-moi ce qui lui arrive. On verra si on peut faire quelque chose sans sa présence.

— Non, Professeur, mon fils n'est pas malade.

— Mais alors, que voulez-vous de moi, Madame ? — demanda Mertin assez mal à l'aise.

— Mon fils est votre disciple, Professeur..., Bernard Reiman.

— Ah ! C'est ça ! Je comprends — exclama le professeur Mertin— C'est un plaisir Madame de faire votre connaissance, mais vous n'avez pas de souci à vous faire Madame, vous pouvez être tranquille. Votre fils n'a pas besoin de mon aide, il réussira son examen brillamment. C'est un de mes meilleurs disciples.

— Non, Monsieur. Il ne s'agit pas de l'examen, mais plutôt d'une..., d'une amourette qu'il a.

— Que me dites-vous Madame ! Une amourette ? — il se demandait en quoi ceci pouvait le regarder.

Et rien que pour ajouter quelque chose, il termina :

— Eh oui !, la jeunesse, Madame. Mais parfois ce ne sont que des idylles passagères. Bientôt il commencera à exercer la médecine, et alors il oubliera les filles.

— Non, Monsieur le Professeur, il est déjà beaucoup trop attaché à cette fille. Vous m'excuserez si je vous donne des renseignements

plus précis sur les circonstances immédiates de cette affaire.

C'est peut-être une certaine curiosité, qui fit que le professeur Mertin permette à Madame Reiman de poursuivre son histoire.

À ce moment-là, Madame Reiman se mit à donner des détails sur l'affaire, avec cette minutie nerveuse presque hystérique qui la caractérisait. Elle dut aussi raconter une partie de sa vie, et bien entendu toute l'histoire de la vie des Kersen ; de sorte que le pauvre Professeur, au bout de la troisième phrase, ne lui prêtait plus attention, en pensant qu'ainsi, elle cesserait de parler.

Il fit maintes preuves d'impatience, mais Madame Reiman, paraissait de pas s'apercevoir combien il pouvait être ennuyeux pour le professeur Mertin d'écouter tout ce qu'elle lui racontait ; par ailleurs il considérait cette visite prolongée comme un simple vol de son temps si précieux. Et c'est alors, qu'il profita de la première pause que la femme fit pour reprendre son souffle, pour l'interrompre :

— Je regrette beaucoup Madame, mais je dois vous dire que je ne puis d'aucune manière me mêler de la vie personnelle de mes disciples. En conséquence, je suis réellement désolé de ne pas pouvoir vous être utile, et je vous prie de me maintenir à l'écart de cette affaire. Vous n'êtes pas sans savoir combien je suis pris par les examens et l'attention que cette tâche demande.

— Oui, Monsieur le Professeur, mais...

Mertin était passablement énervé avec cette histoire. Il ne voulait plus rien entendre à ce sujet et ne lui permit plus de reprendre la conversation.

— Madame Reiman, je suis vraiment désolé. Je vous en prie...

Vu de l'exaspération très nette du Professeur, Madame Reiman n'eut d'autre possibilité que le saluer sans avoir réussi son tour.

En sortant de la pièce elle avait rougi jusqu'au front.

Le Professeur, sans avoir rien entendu de ce qu'elle avait essayé de lui raconter, en se retrouvant seul, s'exclama :

— Il y a des femmes assommantes !

La Prédiction

Pendant ce temps-là, Bernard rendait visite à Elsa. Avant même que l'examen ait lieu, il voulait lui raconter les raisons pour lesquelles il souhaitait voyager en Espagne. En d'autres occasions, il avait déjà parlé avec Elsa du voyage en Espagne, qui lui conseillait, tant de faire le consul Rasmussen, avec le but d'élargir ses connaissances sur la science des Rose+Croix. Bien que Bernard se devait de garder le silence sur nombre de secrets et de connaissances qui lui avaient été transmises par le Consul, d'autres sujets qu'il avait traités avec le Rose+Croix donnaient lieu à bien des conversations entre les deux jeunes gens. Quand ils abordaient ces sujets-là, ils passaient ineffablement des heures entières à parler. Ils se sentaient transportés dans l'espace, et ils cohabitaient avec les frères aînés de ces sphères-là. Théoriquement, ils savaient déjà comment faire ce pas si redouté de toute l'humanité, la mort ; mais Bernard devait s'initier, pour pouvoir mettre en pratique les merveilleuses théories qu'il avait apprises. Rasmussen lui avait proposé de lui donner les instructions précises pour son voyage à Barcelone, ainsi que son initiation dans la montagne de Montserrat.

Il trouva la jeune aveugle, assise dans le jardin travaillant à un ouvrage. Déjà à vingt pas de son amie, celle-ci le salua. Attentive aux bruits et en tournant la tête, elle lui dit :

— Bernard ! Bernard ! Je suis contente que tu sois là, je pensais justement à toi.

— Vraiment Elsa ? Il s'agit assurément d'une exception.

Mais Elsa était de plus en plus triste, elle ne pouvait pas se résigner à ne pas voir Bernard pendant des semaines entières. Soudain tendant son bras elle chercha la main de Bernard.

Bernard qui avait compris son mouvement vint à son aide. Et il aperçut qu'Elsa avait les larmes aux yeux. Elle lui dit, en le prenant par la main avec force :

— Bernard, mon Bernard, ne me laisse pas seule. Je t'aime !

Bernard fut profondément surpris de l'élan sentimental d'Elsa, et il se sentit empli d'une profonde compassion envers elle. Tendrement, il prit la blanche main de la jeune fille, dont la transparence laissait entrevoir les veines bleues, et il y posa un baiser. Elle se sentit prise d'une intense joie, et une douce chaleur lui arriva jusqu'au front.

— Ma toute petite ! Je suis toujours avec toi, même quand je ne me trouve pas à tes côtés. Est-ce que tu l'ignores ?

Il contempla son visage brûlant ; ces longs cils noirs ressemblaient à un voile de deuil, il éprouva une douleur qui s'empara de lui. Involontairement il dut penser aux brillantes étoiles d'Elfride qui l'avaient regardé cette nuit si pleines de promesses. Oh ! Pourquoi manquait-il cette lumière au visage d'Elsa ? Pourquoi ses étoiles devaient rester submergées dans une nuit éternelle ?

— Elsa chérie — dit-il dans sa douleur — Je dois partir pour accéder à des études que je ne peux suivre ici. Tu es la fleur blanche pour laquelle, je vis et je mourrais. Si je ne peux te redonner la lumière, comme je te l'ai promis, pour moi la vie n'a aucun sens — dit-il en la serrant suavement dans ses bras.

Elsa baissa la tête, et quelques larmes, qui paraissaient nées d'une sainte révélation, tombèrent sur les roses qu'elle avait sur sa poitrine. Bernard vit la poitrine d'Elsa, couleur ivoire monter et descendre d'émotion. Alors il prit entre ses mains le visage d'Elsa et baisa les perles humides qui ornaient les cils de la jeune fille, en les faisant disparaître. Ce fut leur premier baiser. Le jardin laissait entendre le chant des oiseaux et aussi celui d'un grillon. Elle n'entendait plus rien. À l'intérieur de son cœur elle entendait un tel tintement, un si merveilleux son de clochettes et un chant si merveilleux, qu'ils dominaient tout le reste. Dans son cœur l'amour avait fleuri, tel le printemps qui s'éveille.

— Si tu pouvais me voir ! — exclama-t-il —, combien je serais heureux !

Un sourire douloureux transita sur le visage d'Elsa.

— Et qui te dis-tu que je ne te vois pas ? Je te vois à travers l'âme qui parle avec moi. L'accent de ta voix, me révèle ton image. Ta voix est si belle et souple, et pourtant si vigoureuse !... D'après cela tu dois sûrement être très beau. Et curieusement, parfois je te vois vraiment, et en ce moment même ton image se présente à mon âme avec clarté. Je ne sais pas vraiment comment ceci devient possible. Ton image est si précise, que je pourrai la dessiner ; comme je peux dessiner les roses ou bien une autre fleur. Ne portes-tu pas un costume gris aujourd'hui ?

— Effectivement — confirma-t-il — Comment est-il possible que tu le voies ?

— Je vois aussi tes cheveux blonds.

— Oui ! Oui, c'est vrai !

— Et ton nez, droit et beau.

— En effet, il est droit, et ne peut être laid si tu dis le contraire.

Subitement, le visage d'Elsa s'assombrit, elle se leva épouvantée, et exclama :

— Je vois un grand danger pour toi ! Bernard je t'en supplie, ne t'en vas pas.

— J'espère que dans ce cas tu es un faux oracle !

Un ton sérieux se dégageait de sa voix, bien qu'il voulut donner un accent de plaisanterie à ses mots.

Mais, Elsa répéta, en haussant la voix, et en se cachant le visage entre les mains :

— Je ne veux rien voir ! Je ne veux plus voir ! Mon Dieu, pas ça ! Pas ça !

Puis elle se mit à trembler de tout son corps. Son visage décomposé, et sa respiration haletante.

— Oh ! Que tout ceci est terrible.

Elle avait sans doute vu un événement affreux. Bernard était si ému, qu'il ne put sortir un seul mot. Silencieusement, il la prit par le bras, et commencèrent à marcher dans le jardin. Le Soleil couchant peignait d'un rouge sanglant le ciel. Aucun battement d'ailes ne se laissait entendre dans le ciel. Sous la lumière rouge dorée, ils marchaient, tous les deux dans le jardin jonché de fleurs.

— Elsa, mon aimée — c'est avec ces mots qu'il interrompoit le silence —. Nous sommes seuls, et je ne sais pas ce que les jours prochains nous réservent ; ou si j'aurais l'occasion et le temps de parler seul à seul avec toi. C'est pour cela que je te demande que tu me promettes une chose, ne t'adonne plus aussi profondément à des choses mystiques.

Elsa qui se trouvait encore sous l'emprise de ce qu'elle venait de vivre, l'écouta admirative.

— Je ne peux rien faire, et en plus je remercie Dieu de m'octroyer cette vue spirituelle dans mes ténèbres.

— Bon alors, promets-moi que si tu voyais quelque chose qui te fais peur, tu ne te soucieras pas pour autant.

— Entendu, je te le promets.

— Très bien. Mais, n'oublies pas que je suis toujours en pensée avec toi et préserve l'espérance jusqu'à mon retour, je ferai tout ce qu'il y aura en mon pouvoir pour te rendre la vue, et je dois le réussir. Crois en ça, Elsa, comme tu crois en Dieu. Et ensuite je te demanderai d'être ma femme. Je veux posséder mon œuvre et te garder comme mon joyau le plus précieux, jusqu'à la fin de mes jours.

— Et si tu ne réussissais pas ?

— Je dois réussir.

— Mais, si tu ne réussissais pas ? Voudrais-tu toujours que je devienne ta femme ? Une pauvre aveugle ?

Son cœur battait la chamade en posant cette question, il y eut un silence. Il repensa aux yeux rieurs d'Elfride dans lesquels brillaient des lueurs fugaces.

— Pourquoi tu ne me réponds pas — demanda Elsa attristée —.

— Parce que je lis le doute dans ta question.

— Non, je ne doute pas de ton savoir, et moins encore de ta volonté, mais je sais que même les plus grands explorateurs ont cherché la solution de leurs énigmes, jusqu'à ce que la mort les surprenne sans qu'ils l'aient trouvée. Il pourrait en être de même pour toi.

— Ce n'est pas facile — objecta-t-il, quelque peu contrarié par les doutes d'Elsa.

— Non, ce n'est pas facile. J'attendrai donc que tu aies réussi ton œuvre.

— Je voudrais tant accéder à ta demande immédiatement, mais je crois que si j'accède avant d'avoir réussi, je serais entravé dans ma volonté de chercheur, puisque je serais récompensé avant d'avoir obtenu le succès. Par contre de cette façon-là je me sentirai doublement stimulé pour conquérir mon joyau, avec un effort inépuisable, et je crois que je serais dans le vrai.

— Oui, sûrement tu auras raison — répliqua Elsa d'un ton teinté d'amertume.

— Ma chérie soit prudente — répondit Bernard qui avait bien ressenti le ton de la voix de la jeune fille —. Tu sais très bien que tu es ce que j'ai de plus précieux au monde. Mes aspirations et ma vie t'appartiennent.

Il la prit contre lui, et scella cette promesse d'un tendre et long baiser.

Au même moment, Madame Kersen s'approchait d'eux par un chemin latéral. Elle les avait vus de loin, et elle était sur le point de les appeler à la treille où le dîner était déjà servi. Son front était ridé et elle contemplait effrayée sa fille. Ensuite ses yeux se posèrent presque menaçants sur Bernard. Elle aurait voulu parler, mais elle semblait ne pas trouver ses mots, pour ce qu'elle venait de voir. Enfin, d'une inflexion de voix amèrement sérieuse, elle exclama :

— Bernard ! Venez ! J'ai à vous parler.

Sans prononcer un mot de plus, elle prit Elsa par la main et l'accompagna à un banc qui se trouvait le long de la maison.

— Attends ici que je revienne — lui dit-elle.

Quand elle fut arrivée avec Bernard dans la pièce, elle ferma d'abord les fenêtres, pour empêcher le moindre des mots qu'elle comptait dire au jeune homme, de s'échapper.

— Je vois Bernard, que ce que je craignais est arrivé.

Bernard, inconscient de l'existence d'un quelconque affront, insinua :

— Permettez-moi Madame Kersen, je suis confus. Je ne sais pas en réalité...

— ...Laissez les excuses, je vous en prie — interrompit elle—. Vous avez abusé de ma confiance, en alimentant ma pauvre fille de faux espoirs. Il faut que vous vous disiez bien que vous avez agi sans

conscience, et de votre manque de loyauté envers ma pauvre fille, déjà assez malheureuse, que risque de la rendre encore plus malheureuse, puisque vous savez aussi bien que moi, que vous ne pouvez pas penser à un mariage.

Madame Kersen lui indiqua seulement qu'elle avait eu une rencontre avec sa belle-mère.

Bernard voulait répliquer, mais Madame Kersen ne le lui permit pas en l'interrompant :

— Il ne suffisait pas que Madame votre mère m'offense, en proférant des accusations ignominieuses ; vous m'offensez également, puisque ma fille ne sera pas un jouet pour vous — dit-elle âprement —. Il m'est très désagréable, à la veille de votre examen et de votre départ, de devoir vous interdire l'entrée dans cette maison.

Bernard avait pâli jusqu'aux lèvres.

— L'honneur m'oblige à le faire — poursuivit-elle —, puisqu'en tant que femme seule, je dois éviter toute suspicion en ce qui concerne ma fille. Vous le savez bien, l'honneur d'une femme est comme un miroir, un souffle suffit pour qu'il soit terni.

Emplie d'émotion, elle vit le visage de Bernard affolé. Son regard dégagea une sourde souffrance.

— Madame Kersen, permettez-moi, s'il-vous-plaît, de vous parler.

— Allez-y.

— J'espère ne pas être descendu aussi bas dans votre considération pour que vous ne puissiez plus donner du crédit à mes mots.

En voyant que Madame Kersen restait en silence, il reprit :

— Vous avez seulement vu, chère Madame, embrasser et serrer dans mes bras Elsa. Ceci me dénigre à vos yeux, me plaçant au rang des hommes frivoles. Et effectivement, si ceci était arrivé avec une simple intention sensuelle, vous auriez raison. Mais je regrette pro-

fondément que vous n'ayez pas entendu notre conversation, puisque je crois que cela vous rendrez plus indulgente à mon égard. À partir de maintenant, je me considère le fiancé de votre fille. Je n'épouserai jamais une autre femme qu'Elsa, quoi qu'il advienne.

Madame Kersen voulut objecter, mais Bernard imperturbable reprit la parole :

— Et aucun pouvoir dans le monde ne pourra me faire changer d'avis. J'ai seulement promis une seule chose à Elsa ; ne pas prétendre de l'épouser tant que je ne lui ai pas rendu la vue.

— Mon pauvre enfant ! — dit Madame Kersen, souriant amèrement —. Alors, vous ne l'épouserez jamais !

— Eh bien oui Madame ! — répondit Bernard plein de confiance —. Je veux étudier le cas, et j'espère que votre frère m'aidera dans cette tâche.

Un sourire incrédule se faufila sur le visage de Madame Kersen, qui dit ensuite très sérieusement :

— Je ne peux, pour ma part, rien objecter à l'encontre de votre volonté, mais par contre, je peux de vous, qu'à partir de maintenant, vous vous mainteniez éloigné d'Elsa ; et en ce qui concerne l'idée du mariage, vous conviendrez qu'il est préférable que ceci reste secret pour votre part. Personne, comprenez-vous bien Bernard ? Personne ne doit être au courant. En tout cas, vous êtes libre. Alors laissons cette affaire au point où elle en est. J'espère que vous jugerez justement ma conduite et que nous nous séparerons. — Allongeant le bras elle continua : Réellement, je ne peux ni dois agir autrement. Non seulement je causerai une peine énorme à ma fille, mais aussi je vous veux du bien, parce que votre vie n'est pas faite pour vous lier à une aveugle. Pour le moment, vous êtes à un âge où tout est possible, mais plus tard, au fur et à mesure que les années passeront, quand vous pourrez faire la différence entre le véritable amour et la compassion, seulement alors si vous n'avez pas changé d'avis, je serais ravie de vous accueillir en gendre, en fils chéri.

En prononçant ces mots, elle resserra la main de Bernard en signal de pardon, il en fit de même solennellement.

— Je suis très touché de l'opinion que vous avez de moi. Je ne peux ni ne veux vous répondre autre chose que ce que je vous ai déjà dit, Elsa sera toujours l'aiguillon de ma vie, jusqu'à ce que j'aie obtenu mon objectif. Et maintenant, Madame, permettez-moi de prendre congé de vous ainsi que d'Elsa. Ce sera peut-être pour longtemps, puisque d'abord je pars en voyage et qu'ensuite, je dois me plier à votre décision.

Il se courba, baisa respectueusement la main de Madame Kersen endurcie par le travail. Ensuite il se dirigea vers le jardin, et chercha Elsa, mais en vain. Ils la cherchèrent en l'appelant à haute voix et regardèrent à l'intérieur de la maison. Puis, aussi accompagnés de quelques voisins, ils la cherchèrent inutilement.

Madame Kersen était complètement consternée. Où pouvait être sa fille ? Elle était sûrement partie et elle s'était trompée de chemin, et dans sa cécité elle s'était égarée.

— Là-bas, oh Dieu miséricordieux ! Elle est peut-être partie sur le pont ? — pensa-t-elle soudainement —. Alors elle est peut-être tombée dans le fleuve et elle s'est noyée.

— Courez, vers le pont, le pont ! Ma fille est tombée à l'eau ! — Madame Kersen cria, d'une voix déchirante, qui se faisait entendre de loin.

Bernard, le front perlé de sueur froide, pris de terreur, courut et courut et atteignit le pont assez vite. Il jeta un regard et sauta, lorsque Madame Kersen arriva désespérée, Bernard portait déjà Elsa dans ses bras et l'emmenait vers l'autre rive. Effectivement, Elsa, sous les effets de son accès somnambulique, avait abandonné le banc où elle était assise comme dans un rêve, arrivant ainsi sur le chemin qui mène au pont, trébuchant ensuite elle était tombée à l'eau.

Dieu merci ! Bernard était arrivé à temps, au moment indiqué.

La Méchanceté

Madame Reiman avait attendu en vain que le professeur Mertin accepte d'influencer son fils, elle était rentrée chez elle d'une humeur encore plus sombre. Elle avait justement réussi le contraire de ce qu'elle s'était proposé. Si son fils venait à apprendre le pas qu'elle venait de donner, un tiraillement sans issue s'installerait entre les deux. Et si son fils réussissait ses examens, l'indépendance qu'il obtiendrait, devenant le Dr Reiman, empirerait la situation.

Ces derniers jours, Bernard était rarement chez lui. À l'intérieur de lui luttait les connaissances acquises jadis et les nouvelles connaissances que le Rose+Croix lui apportait.

Dans tout ce qu'il avait appris sur les bancs de l'école il y avait de l'attachement, de l'affectivité, de l'obstination ; et il y avait par ailleurs du fantastique dans tout ce que Rasmussen lui transmettait. Et pourtant la logique et la science étaient du côté de ce dernier. C'est ainsi qu'une claire séparation des deux époques s'était produite en lui : le passé rompait avec le présent. Et par moments, il ressentait des élans de propagandiste ou de prédicateur.

— Je ne peux pas tranquillement regarder comment le mensonge prolifère et grandit partout, et en constante progression — disait-il. Et avec cette excuse, il partait dans la rue. En lui, et autour de lui, s'était installé un désarroi que le comportement des siens ne faisait qu'augmenter. Sa belle-mère, à chaque fois qu'elle lui adressait la parole, lui parlait d'Elsa.

Intimement Madame Reiman sentait un tourbillon qui lui paralysait le cœur, qui s'en souciait pour autant ? Chacun poursuivait son chemin.

Emplie de haine à cause de cela, les yeux pleins de larmes, furieuse, elle piétinait le tapis. Pourquoi personne, pas même son mari, ne la comprenait ? Son mari ne voulait pas la comprendre, et il avait toujours des reproches à lui faire. Les raisons pour lesquelles son fils se sentait attiré par la jeune aveugle lui étaient indifférentes et quelque part, il l'excusait et se vantait de tout ce qu'elle prétendait être mauvais pour son fils et dont elle voulait le maintenir éloigné. Elle ne pensait pas du tout à ces jours difficiles pour Bernard : Ils étaient décisifs pour Bernard, qui était menacé par une épée de Damoclès ; Epée qui anéantirait tous ses projets d'avenir en ne permettant pas de mettre un point final à toutes les discordes familiales. La véhémence de la haine, dont elle était la proie, ne lui laissait pas se rendre compte des grands événements de ces jours-là.

Brusquement, la porte s'ouvrit, et Bernard franchit le seuil pâle comme un mort, sans pouvoir dire un mot. Il sentait encore dans ses bras le poids du corps d'Elsa exténué jusqu'à la mort. S'il était arrivé quelques instants plus tard, Elsa serait morte.

Il ne s'aperçut pas que sa mère s'était approchée de lui avec un sourire et pleine de diligence envers lui. Il ne voyait encore que la figure d'Elsa blanche comme la cire, entouré de ses longs cheveux mouillés comme des serpents noirs.

— Que t'arrive-t-il Bernard ? Tu as très mauvaise mine ! Mais tu as de la fièvre ! As-tu peur des examens ? Tu n'as pas à avoir peur, avec tes connaissances !

Mais en s'approchant de lui, elle se rendit compte qu'il était complètement mouillé.

— Que s'est-il passé ? — exclama-t-elle.

— Elsa a eu un accident. Je l'ai sortie du fleuve — exclama-t-il confus.

Et comme sa mère effrayée de ce qu'elle venait d'entendre, le regardait sans dire un mot, continua :

— Le médecin ne sait pas encore si elle s'en sortira vivante, puisqu'elle est comme morte et elle respire à peine. Ah mon Dieu ! Et je dois probablement partir, et je ne la reverrai plus !

En prononçant ces mots, les larmes surgirent de ses yeux et il se laissa tomber sur une chaise.

C'était la première fois depuis l'enfance qu'elle voyait pleurer son fils, et ce à cause d'une aveugle, alors que d'après elle, toute personne sensée ne pouvait qu'être contente qu'il y ait un malheur de la sorte en moins sur terre.

Elle ne comprenait pas son fils. Elle se rendait compte seulement maintenant jusqu'où allait le piège forgé par les Kersen. Et elle sentit un grand soulagement en pensant que la destinée venait en son aide.

Elle pouvait à peine contenir sa joie face aux événements, quand elle dit :

— Comment peux-tu être aussi affecté par cet épisode ? Si Elsa mourait, Madame Kersen serait soulagée d'une charge.

Était-ce là sa mère, cette femme qui lui parlait aussi inhumainement, dépourvue de tout sentiment ? Non ; seulement à ce moment-là il l'admettait, seul une étrangère pouvait parler de la sorte, une marâtre. Mais ne savait-elle pas qu'Elsa faisait partie de sa vie ? Que c'était à cause d'Elsa qu'il avait voulu devenir médecin ? Dont tout le monde en parlerait ? Comment pouvait-elle proférer des paroles aussi inhabituelles ?

Il se leva indigné.

— Mère ! — dit-il les dents serrées — S'il ne s'agissait pas de toi, je dirai : « Quelle honte qu'il puisse exister un tel manque de sentiments. »

Il sortit ensuite de la pièce, sans prononcer un mot de plus. Il entendit l'éclat de rire perçant de sa belle-mère. Mais il ne comprit pas les mots.

Le Doctorat

Les semaines qui arrivèrent furent très chargées pour Bernard. Le professeur Mertin lui avait remis le sujet à soutenir pour son doctorat, pour obtenir le degré académique. Comme le candidat s'intéressait plus particulièrement à l'ophtalmologie, son professeur lui donna un sujet y afférent. Le sujet était : « L'analyse de l'ophtalmoscope dans les cas d'otite médiane purulente. »

Bernard se mit au travail avec zèle. Il ne prétendait pas d'obtenir le *rite*, ni d'obtenir le *magna cum lauda*, puisque ce qu'il souhaitait c'était d'obtenir le *summa cum laude*.

Des semaines durant il s'enferma avec les œuvres d'un certain Margagnis, au sujet de l'« Oïorrhagie cérébrale, Itard. »

Ensuite avec les ouvrages de Schiess, Gemuseis, Laqueur, Buchanan, Lestic, Wood, Grossmann, Ware et Virchow, il étudia l'intéressant sujet du processus inflammatoire des membranes oculaires et de la formation osseuses intra-oculaire. Notre jeune ophtalmologiste chercha toute la documentation possible, parmi les auteurs célèbres, pour élargir ses connaissances médicales.

Avant tout, il fut pris d'intérêt plus particulièrement par ce qui concerne les fragments d'ossification de l'os temporal, innés et assez fréquents, qui se forment dans la cavité de l'oreille, à l'extrémité du conduit auditif, mais aussi dans le *canalis caroticus* ou bien dans le *canalis facialis*, permettant presque toujours l'accès de l'inflammation vers le nerf *acusticus* et les nerfs faciaux, ou à travers des veines *aqueductus vestibuli* et *colcheae*.

Il poursuivait ensuite :

Le principal facteur qui est à l'origine des altérations du fond de l'œil dans les cas de céphalée, souligna V. Graefe, c'est l'étranglement de l'espace dans la boîte crânienne et l'augmentation de la pression intracrânienne. Mais il se rendait parfaitement compte que l'étanchement, à lui tout seul ne pouvait pas être l'explication de toutes les pathologies, mais qu'il devait exister aussi un processus inflammatoire. Ainsi il distingua deux sortes de neuro-rétinite dans les cas d'affection cérébrale. La première s'appelait papille d'étanchement, et elle était attribuée à des désordres circulatoires ; la deuxième, la *neuritis descendens*, qui n'était que la propagation d'une inflammation méningée jusqu'aux yeux tout le long des veines du nerf optique. Malheureusement dans la pratique, il était fort difficile de faire la différence entre les deux, puisque dans la plupart des cas le patient présentait inflammation et étanchement en même temps.

Il traita trois cas, avec une analyse pathologique, dans la papille *nervi optici*, et enfin il mentionna la *neuritis optica*, dont l'importance dépend avant tout, de la possibilité d'une affection intracrânienne, à une époque où il n'est pas encore possible de distinguer d'autres phénomènes d'irritation cérébrale, et surtout dans une zone où se trouvent le reste des nerfs cérébraux.

En dernier lieu, Bernard remercia le professeur Martin de lui avoir proposé ce sujet, et aussi d'avoir mis à sa disposition le matériel dont il avait besoin.

Notre candidat à la médecine avait rendu son travail écrit, et s'était inscrit à l'examen pour le Doctorat ; l'examen oral était inévi-

table à chaque fois que le règlement indiquait *promotio in absentia*, l'examen était inéluctable.

Les dates des examens s'approchèrent... et enfin le jour arriva.

Bernard devait se soumettre à l'examen *rigorosum*, qui était composé de deux parties, la première de pratique clinique et la deuxième théorico-verbale.

L'examen de pratique clinique incluait la médecine générale, la chirurgie, à la médecine obstétrique et à la gynécologie, examinant une malade alitée. Il dut établir les diagnostics de deux malades, sans pouvoir poser aucune question, d'autres examens aussi rigoureux suivirent.

Une fois son examen terminé, il dut quitter pour un moment la salle du rectorat, afin que les examinateurs puissent débattre et se mettre d'accord. Bernard, très impatient, marchait d'un bout à l'autre du couloir, et enfin un examinateur lui pria de rentrer à nouveau dans la salle.

Quelle était la joie du candidat, quand il entendit de la bouche du Président de la Commission, qu'il avait obtenu la qualification de *summa cum laude*. Ému et plein de joie, il serra la main du professeur Mertin et sortit rapidement pour donner la bonne nouvelle à sa famille.

Une table abondamment garnie l'attendait chez lui ; les festivités commençaient, et la visite des parents et amis aussi. Son nouveau statut devrait être convenablement fêté, et arrosé aussi. Bernard avait accompli les paroles de Goethe dans *Le Chercheur de Trésors* :

« *Après des semaines fatigantes, des joyeuses fêtes suivront.* »

Parmi les camarades d'études de Bernard, quelques-uns d'entre eux s'étaient aperçus qu'il étudiait l'occultisme ces derniers temps, et les plus catholiques d'entre eux, doutaient du bienfait possible de cette matière. Mais Bernard savait que les Catholiques sincères, — les gens de foi et de conviction —, non ceux qui ont simplement été

baptisés et qui ont la conscience endormie, mais plutôt ceux qui sont conscient de la responsabilité qu'ils ont face à l'autorité religieuse, et leurs successeurs, montraient quelques réticences à participer aux études d'occultisme, en rapport à *l'Ordre de la Rose+Croix*.

Un congrès Catholique d'occultisme avait été organisé par la revue *Das neue Licht — La nouvelle lumière* —, une revue qui était éditée à Vienne. Ce congrès était présidé par le Dr Georges Bichmair, savant père Jésuite ; et voici en synthèse quelques conclusions à la fermeture du Congrès :

« L'Église catholique, apostolique et romaine, reconnaît les recherches menées par un certain occultisme sérieux, et lui donne l'importance qui doit être donnée à toute étude scientifique, qui prétend l'éclaircissement véritable ; l'Église accepte aussi tous les phénomènes parapsychiques et psychologiques, mais elle établit seulement la différence qui existe entre l'apparition des Saints et les phénomènes spirites. »

Il n'y a pas très très longtemps de ceci, le catholicisme et ses représentants déclaraient une guerre ouverte à l'occultisme, les déclarations du père Jésuite sont très satisfaisantes pour tous, Catholiques et amis de l'occultisme, puisqu'elles mettent en clair la véritable situation de ceux qui veulent obéir à l'Église.

Des Colombes et des Serpents

Quelques jours plus tard, le jeune Reiman commença à rendre les visites obligatoires, pour se présenter enfin comme médecin confirmé.

C'était une coutume allemande très ancrée dans les mœurs.

Sa première visite fut, comme c'était à prévoir, pour son Maître, le professeur Martin.

En franchissant la porte il fut accueilli par Elfride, qui en lui tendant la main, lui dit :

— Ah ! Le tout flambant docteur ! Enfin nous vous voyons à nouveau ! Je croyais que vous étiez parti, et que vous nous aviez oubliés !

Bernard était troublé, dans la voix d'Elfride on distinguait clairement la plus franche des joies.

— Je crois savoir que vous vouliez parler à mon père, mais il est encore loin d'ici, grâce à Dieu. Je voudrais avant tout vous féliciter du *summa cum laude*. Je me réjouis avec vous. Asseyez-vous, je vous en prie. Vous devrez attendre encore une petite demi-heure et vous

contenter de ma compagnie pendant ce temps-là — dit-elle très familièrement.

— Ce qui est fort agréable pour moi, Mademoiselle — répondit Bernard, en contemplant le teint rose d'Elfride, et ses yeux châains et joyeux qui ne connaissaient aucune peine.

Les rayons du Soleil jouaient avec ses cheveux ; sa robe bleu-clair qui épousait son corps permettait de deviner combien ce bourgeon de femme était bien développé. Une vague d'ardeur l'envahit. Était-ce la chaleur du milieu de journée, ou peut-être le vin qu'il avait bu ? Il ne le savait pas.

— Mais vous ai-je manqué vraiment, pour que le temps vous ait para si long — demanda-t-il à voix basse, rien que pour dire quelques mots.

— Naturellement, oui — répondit-elle avec toute sincérité — Tous les jours j'ai pensé à vous, puisque la nuit ou Rasmussen fit son miracle fut si intéressante.

— Ah ! Vous avez donc pensé seulement au Rose+Croix ? — Demanda Bernard intentionnellement.

— Non, Reiman ! C'est vous que je n'ai pu oublier, l'intérêt que je vous porte est différent pour chacun de vous.

— Mais franchement, en vérité je ne vois pas la raison de cette distinction — répliqua-t-il, le cœur altéré.

— Mais est-ce que tout doit se mériter ?

— Oui, je le pense.

— Oh ! Je vous en prie épargnez-moi votre philosophie — répondit Elfride avec une grimace — On donne et on reçoit, sans poser trop de questions, à savoir si on le mérite ou pas.

Bernard se mit à rire amusé. « Elle est comme un papillon bigarré, dont les ailes chatoyantes s'admirent à la lumière du Soleil », — pensa-t-il.

— Il est sûr que je ne vous ai pas manqué pendant tout ce temps — demanda-t-elle d'un accent provocateur.

— Mais bien sur que si ! J'ai dû penser maintes fois à vos yeux — répondit Bernard d'un ton de séducteur inconscient, bien qu'il eût quelque chose de douloureux dans sa voix, qui était en contradiction avec son expression radieuse.

Leurs regards se trouvèrent.

Les tempes d'Elfride furent prises par le sang ardent. À ce moment-là, le professeur Mertin franchit le seuil de la porte.

— Ah ! Mon cher Dr Reiman ! Alors vous partez bientôt ? Votre voyage en Espagne est une excellente idée. Nous verrons si vous nous rapportez des nouveautés de ce pays.

J'ai eu des nouvelles d'un occultiste de renommée internationale qui habite en Espagne, et qui effectue des opérations surprenantes.

L'épouvante se refléta sur le visage d'Elfride. Éberluée, et interrogative, elle contemplait Reiman.

— Ce voyage représente pour moi, un voyage d'études, qui me sera très utile plus tard. Je suis simplement venu vous faire part, Monsieur le Professeur, de mes plus profonds remerciements pour toute la beauté et la grandeur de ce que j'ai pu apprendre dans vos cours et conférences ; et aussi vous prier de bien vouloir être mon conseiller et mon maître pour l'exercice de la profession.

— Vous devez revenir bientôt. Vous devez revenir ! — interrompit Elfride avec véhémence, de sorte que son père la regarda étonné.

La jeune fille tourna la tête vers le côté. Elle ne voulait pas qu'il aperçoive les larmes qui jaillissaient.

Le visage du Professeur s'assombrit légèrement. Il vit clairement que sa petite fille était amoureuse de Reiman. Il passa la main sur sa barbe grise, et s'adressa ensuite à Bernard, avec ces mots :

— Vous pouvez être sûr que vous avez érigé en moi un souvenir impérissable.

— Et en moi encore d'avantage — ajouta Elfride.

Le professeur Mertin fut confus, et regarda sa fille Elfride admiratif.

— Ceci est évident, Monsieur Reiman est un ami de la maison.

Avec ces mots le Professeur voulut affaiblir l'aveu de sa fille.

— Merci beaucoup, Monsieur le Professeur, pour l'honneur que vous me faites, et que je saurai toujours apprécier — répondit Reiman s'inclinant légèrement face au Professeur.

— Je le sais... Mon enfant nous sommes là, et nous n'avons rien à boire. Va demander à Madame Gruenfeld de préparer quelque chose pour le dîner, avec une bonne bouteille de Tarragona. Vous avez le temps de rester déjeuner avec nous, n'est-ce pas cher Reiman ?

— Avec plaisir, Monsieur le Professeur, mais si vous êtes d'accord, je ne resterais pas très longtemps car je n'ai qu'une heure — répondit Bernard en regardant sa montre.

Elfride s'était levé immédiatement, pour suivre l'indication de son père. Une joie intense envahissait tout son être, Bernard resterait déjeuner. C'est cet homme que j'aime. Il m'appartiendra, se dit-elle, un sourire aux lèvres en sortant de la pièce. Elle ne se posait pas de questions sur la réciprocité de son amour ; elle n'en doutait même pas. Jusque-là elle avait vu se réaliser tous ses souhaits. Alors pourquoi pas celui-là ? Son père n'aurait rien contre Reiman, puisqu'il était riche et de bonne famille. Aujourd'hui même, elle devrait clarifier cela. Oui, aujourd'hui. Puisque, n'avait-elle souvent pas lu dans des romans, des histoires d'amour où à la première rencontre, des couples se lient d'amour immédiatement ? Pourquoi cela ne pourrait-il pas lui arriver ? Si Reiman n'était pas aussi timide, ou au moins un peu plus accessible... Il devrait se rendre compte de combien elle l'aimait.

Madame Gruenfeld s'approcha lentement. Il y avait déjà quelque temps qu'elle souffrait de rhumatismes.

— Mon père m'a chargée de vous dire de préparer un déjeuner avec une attention particulière, pour trois personnes, et de prévoir une bouteille de Tarragona, et rapidement.

— Ah oui ! Mais je suppose qu'au moins il m'en supplie...

Madame Gruenfeld prenait soin d'elle-même, et elle exigeait certains égards.

— Oui, oui, naturellement — répondit Elfride, d'un ton dédaigneux. Elle était constamment en désaccord avec Madame Gruenfeld, qui à son tour avait sans cesse quelque chose à lui reprocher, comme si elle était encore une enfant, et pourtant l'on pouvait dire qu'elle était sur le point de se fiancer.

Assez vite Madame Gruenfeld eut dressé la table sur la terrasse, avec de la charcuterie, de la viande grillée, des œufs et des sardines. En somme les restes de la veille. Elle mit une bouteille de vin, dans un sceau de glace. La servante apporta des petits pains frais, et aussi un peu de pain aux céréales. Elfride, qui était sortie au jardin, mit un beau bouquet de roses rouges sur la table, et prit une des roses la mit dans ses cheveux, ce qui donnait encore d'avantage de charme à son visage.

Elle s'empressa de revenir auprès de ceux qui l'attendaient.

— Ayez l'amabilité de passer à table ! Nous allons célébrer le nouveau docteur !

Avec ces mots et toute sa grâce, elle s'accrocha au bras de son père, pendant qu'elle regardait Bernard d'un regard radieux !

Bernard apprécia le déjeuner et le vin aussi, d'autant plus qu'il n'avait pas bu grand chose depuis très tôt le matin, et il avait la gorge sèche à cause de la chaleur. Le vin aidant, il se mit à parler. Il trouvait Elfride superbement belle. Enthousiaste il contemplait les yeux charmeurs d'Elfride, dans lesquels il y avait une mer de joies.

— N'est-il pas vrai papa ? N'est-ce pas ta plus grande joie de me rendre heureuse ? — exclama la jeune fille sans motif.

— Naturellement. Et j'espère que tu le seras ! — répondit son père en souriant.

— Mais, il pourrait me manquer quelque chose pour être heureuse, répliqua Elfride.

Son sang trop jeune courrait impétueusement dans ses veines, et sa fantaisie, comme à l'accoutumée, était bien nourrie des romans d'histoires d'amour qu'elle lisait.

— Sans doute, Monsieur votre père fera tout pour satisfaire vos désirs, tous les pères n'ont pas une fille aussi belle et charmante — dit Bernard, les yeux scintillants de lueur.

Elfride devint aussi rouge que la rose qu'elle portait dans ses cheveux.

Il m'aime ! Se disait-elle en se réjouissant dans son intérieur — Il m'aime !... Aujourd'hui on réglera ça...

Martin leva la tête. L'accent employé par Se jeune homme en disant ces derniers mots, était quelque peu étrange, et il fut surpris.

Ensuite il tourna son regard vers Elfride, en lui disant :

— Je voudrais savoir qu'elle genre de souhait je devrais te concéder.

Le regard d'Elfride se dirigeait vers Bernard en lui demandant de l'aide. Mais Bernard ne disait rien, elle répondit avec une candeur obstinée :

— Tu ne t'aperçois pas que je ne suis plus une enfant, et que pour qu'une jeune femme soit heureuse, il faut quelque chose d'autre papa, que des robes, des concerts, et un estomac bien rempli ? Ne penses-tu pas qu'il y a d'autres choses au-delà des plaisirs courants ?

Admiratif, le Professeur écouta l'accusation de sa fille, ses yeux s'ouvrirent, et il se rendit compte de ce qui se passait. Non, évidemment

ment, ce n'était pas ainsi que parlait une jeune fille. Ceci était l'exclamation d'un cœur indompté, qui s'éveille en désirant l'être aimé. Pourtant, on entendait chez Elfride d'avantage la fougueuse obstination de la jeune fille. Il regrettait fort, l'absence d'une mère qui aurait su guider l'éveil de sa fille, avec des sentiments délicats dans le chemin juste.

Il se consola ensuite en pensant : « Ce n'est encore qu'une jeune fille en herbe !...

Le moment viendra de lui trouver un mari, mais comme un éclair passa par son esprit l'idée que ce mari pourrait être Bernard, et il accentua :

— Mon enfant qu'as-tu aujourd'hui ? Je ne te comprends pas — dit-il étonné — Je ne trouve ni le moment ni le lieu bien choisis pour parler de telles choses ni de tels désirs.

— Mais si, justement maintenant, — répliqua Elfride — demain il sera trop tard, n'est-ce pas Reiman ?

Bernard frémit. Il comprenait à peine la question d'Elfride. Il était dans un état d'esprit bizarre, comme s'il avait reçu un coup sur la tête, il aurait dit oui à tout, même à la plus grande des inepties.

— Oui... Ah ! Bien sur ! Oui ! — balbutia Bernard, qui sentait une lourdeur à chaque fois plus grande dans la tête — Demain il sera trop tard. Mademoiselle à raison — ajouta-t-il sans réfléchir. Pourquoi il serait trop tard, il ne le savait pas, le ciel le lui dirait.

Elfride bougeait nerveusement dans sa chaise.

— Vous restez tranquillement assis, en attendant que les étoiles se décrochent du ciel. Et que je doive vous mettre les mots à la bouche !... — dit-elle âprement.

Soudain, la sonnerie se fit entendre dehors.

Ensuite l'employée de maison présenta une carte de visite au professeur Mertin. Après avoir lu la carte de visite le Professeur se leva **et** dit :

— Vous m'excuserez un moment, cher Reiman.

Il rentra dans le salon, où il était attendu par un homme d'un certain âge.

Grâce à Dieu ! Pensa Elfride — Enfin, il part et nous pouvons être seuls.

Elfride ne savait pas elle-même comment sortir de cette situation comique.

— Quelle sorte de désir avez-vous, Mademoiselle ? — demanda Reiman à voix basse, en s'asseyant auprès de Sa jeune fille.

— Ne le savez-vous pas ?

Un étonnement démesuré apparut dans les yeux de la jeune fille, tandis que Bernard souriait.

Mais elle était déjà décidée : si Reiman, comme elle le croyait, ne disait rien ; bien qu'étant une femme, elle était prête à intervenir les rôles et faire une déclaration d'amour.

Bernard reprit alors :

— Comment voulez-vous que je le sache ? Puisque je ne sais pas lire dans la pensée.

— Vous n'êtes pas non plus un connaisseur de cœurs — demanda moqueuse Elfride.

— Mais pourquoi ?

— Parce que si vous l'étiez, vous m'aurez comprise — dit-elle d'une voix faible et affligée.

Il se pencha vers elle, le parfum de la rose que la jeune fille portait dans les cheveux l'envahissait.

— Mais, puis-je satisfaire vos désirs ? — demanda Bernard charmeur, puisqu'il devait dire quelque chose.

— Oui, vous pourriez le faire.

Et elle le fixa de ses grands yeux fascinants, avec un regard brillant et pantelant.

Bernard commença à comprendre. Il était temps de réfléchir. Il n'était plus lui-même, et soudain il sentit une vague érotique monter en lui, son sang se mit à bouillir dans tout son corps... Il ne savait pas comment.

Des forces étranges étaient en train d'agir à ce moment-là.

Les regards d'Elfride avaient à ce moment-là quelque chose de fascinant, et ils ne lui permettaient aucune réflexion. Inconscient de ses actes, et comme si à l'intérieur de lui une autre personne, une volonté étrange agissait, il prit subitement la svelte figure de la jeune fille entre ses bras, et dominé par une passion soudaine, quasi inconsciente, l'embrassa brusquement et frénétiquement.

C'était la bête humaine en action.

Elfride se laissait emporter très facilement. Elle ne savait pas maîtriser ses sentiments. En plus, elle était sous l'influence des lectures incitantes qu'elle s'était procurée en cachette. Elle semblait être aussi à son tour prise d'un sentiment semblable à celui de Bernard. Haletante et passionnée, elle prit la tête de Bernard et l'embrassa à son tour sur la bouche.

À ce moment-là, la porte s'ouvrit. Le Professeur était resté sur le seuil ébahi, en contemplant la scène.

Bernard répétait la même scène qu'il avait vécue quelques jours avant dans le jardin de Madame Kersen, qui était elle aussi arrivée au moment où il avait Elsa dans ses bras.

Elfride, avait sûrement entendu les pas de son père. Mais elle était très maligne. Elle se retourna vers son père, sans laisser apparaître la moindre frayeur, et en le regardant confuse et heureuse lui dit :

— Papa ! Papa ! Nous nous aimons ! Nous nous sommes fiancés !

— Comment, tu es devenue folle ? — dit son père.

Pour le professeur Mertin cette situation était très embarrassante.

Bernard sentait que tout tournait autour de lui. Il se sentait enivré. Que pouvait-il faire ? Contredire Elfride ? Avouer au Professeur qu'il n'avait jamais aimé Elfride ? Que ce baiser n'était que le résultat d'une excitation momentanée et inconsciente ?... Il devait dire quelque chose. S'en excuser ! Mais il ne trouvait pas ses mots, une force invisible lui noué la gorge.

Pour le professeur Mertin le moment était très difficile. Mais que pouvait-il faire ? Il ne voulait pas poursuivre la conversation sur le ton du début ; après tout le tout nouveau Dr Reiman était un excellent parti pour sa fille. Il s'expliquait donc l'agitation extraordinaire de Reiman, comme de la véritable passion envers sa fille, en conséquence il répondit brièvement :

— Allons les enfants ! Tout a été très rapide ! — Et il pensa : J'aurai trouvé plus correct que l'on me pose d'abord la question. Qu'une fois au moins on me mette au courant de cette relation, puisque je dois comprendre que cette relation existe depuis quelque temps —, il poursuivit ensuite :

— Je pense que les fiançailles officielles entre vous peuvent attendre quelque temps, Monsieur Reiman. Attendons d'abord que vous reveniez d'Espagne. Et pour l'instant nous garderons le secret, ça doit rester entre nous.

En entendant ces mots, Bernard sentit son esprit s'éclaircir. Petit à petit il commença à se rendre compte de la sottise qu'il avait commise, et que maintenant il était fiancé deux fois secrètement.

Effectivement, personne ne devait le savoir ; surtout pas Elsa, son Elsa. L'image de sa véritable fiancée allait apparaître dans son esprit, quand le professeur Mertin continua :

— Je sais Monsieur Reiman, que vous êtes un gentleman. Et si vous aimez vraiment ma fille, et si elle vous aime aussi, je n'aurai pas d'objections pour plus tard.

Bernard se sentait effrayé et ne put que répondre :

— Merci, merci beaucoup, Professeur.

Prenant son chapeau, il prit congé rapidement des deux et partit.

Il aurait pu bousculer n'importe qui. Il ne regardait ni à gauche ni à droite. En arrivant dans sa chambre, les événements qu'il venait de vivre chez le Professeur défilaient dans sa tête, et cette histoire avec Elfride lui semblait extrêmement ridicule. Mais il n'arrivait pas à comprendre comment il avait été possible de se laisser entraîner si loin. Ou bien aimait-il Elfride vraiment ? Non ! D'aucune façon ! Il aimait seulement Elsa. Puisqu'il ne pouvait pas aimer les deux. Et enfin Elsa eut raison de son cœur, la magnifique Elsa, chaste, tendre et innocente fleur humaine, qui jusqu'alors avait rempli toute son existence. Mais, comment allait-il agir pour se défaire du lien dans lequel il s'était volontairement laissé prendre ?

Encore une chance que les examens soient finis. Autrement, il lui aurait été impossible maintenant de les passer. Dans sa fantaisie, Bernard revivait les deux scènes amoureuses avec Elsa et Elfride, et les explications qui suivirent avec les parents respectifs.

Il ne fallait plus tourner autour de cette affaire. Deux jours avant, il avait demandé la main d'Elsa, et aujourd'hui il devait remercier la bonne disposition de son maître et futur beau-père. Le Dr Bernard Reiman se sentait déjà presque polygame : effectivement il avait deux fiancées.

Pensif avec la tête basse, il était debout devant son bureau, il passait la main sur son front. Soudain on frappa à sa porte et la servante lui apporta une lettre.

Qu'est-ce que c'est ? — murmura-t-il —. Il ne connaissait pas l'écriture. C'était l'écriture d'Elfride. Sur un petit papier à lettre elle avait écrit :

« Mon très cher Bernard,

« Papa ira ce soir à une conférence. Aussi Madame Gruenfeld sera sortie. Viens à huit heures à la maison, je serai complètement seule.

« *Mille baisers de ta fiancée.*

ELFRIDE »

Quelle absurdité, fiancée ! Il ne manquait plus que ça ! Ce que je ferais c'est de ne plus y aller ! — ce furent ses premières pensées, et en colère il jeta la lettre sur la table.

Ensuite il réfléchit et se dit :

Non... Il sera mieux que j'y aille. De cette façon je pourrai mettre les choses au clair. Oui, je lui dirai, et pour toujours, que je ne l'aime pas, que je ne vais pas l'aimer, et que je pourrai jamais l'aimer, que la scène de ce matin c'est produit sans réfléchir, et que mon cœur appartient à Elsa.

L'après-midi fut long. Il avait hâte de parler à Elfride. Il n'avait pas déjeuné ni dîné avec ses parents. Sans répit il s'était promené dans le parc municipal et à l'heure prévue il s'est présenté chez les Mertin.

Elfride portait une toilette fascinante quand elle reçut Bernard. Elle portait une robe en soie rose pâle, avec un décolleté qui laissait voir les exubérantes formes de son corps séducteur. Le décolleté ne couvrait qu'une partie de la poitrine de la jeune fille, laissant apparaître la séparation de ses seins. Elle s'était enveloppée d'un parfum de sureau sensuel et enivrant.

Quand Bernard se présenta, son visage revêtait une forte rougeur. À peine Elfride le vit, elle le prit vers elle et en le couvrant d'ardents baisers elle lui fit perdre la raison. Toutes les bonnes dispositions de Bernard venaient de disparaître, (ou étaient finies à présent).

Le pauvre amoureux ne put prononcer un seul mot. Il était comme un oisillon attiré par le regard ensorcelant d'un serpent.

Elfride apporta des liqueurs, et avant que Bernard puisse se rendre compte, l'alcool l'avait vaincu.

Le lustre qui était au milieu de la pièce diffusait par les quatre lampes supérieures de la lumière blanche, les lampes inférieures dif-

fusaient par contre une lumière rouge. Elfride éteint la blanche et pénétrante lumière, et les deux restèrent sous la rouge lumière ardente, et l'amour sensuel fut encore plus fort... Et ce qui devait arriver advint.

Elfride avait été irrévocablement sienne.

D'abord Bernard n'avait su ce qui lui arrivait, mais maintenant, après la jouissance de l'amour charnel, il prit conscience avec clarté, terreur et repentir, ce qui était arrivé, et le fait qu'il s'était laissé séduire.

Les deux se sentaient les victimes irresponsables d'une fascination érotique. Il sentit soudainement une répulsion claire envers cette jeune et fraîche femme. Elfride ne voulait apparemment pas prendre conscience d'elle-même, elle ne voulait qu'embrasser et être embrassée, pour échanger à nouveau le feu de l'amour.

Bernard se sentit vaincu par son dégoût envers elle. Il la repoussa et sortit en courant sans même lui dire au-revoir.

Dans la rue, Bernard se souvint subitement de la vision qu'il avait eue quelques jours avant. Quand Elsa lui avait dit de ne pas aller en Espagne, il avait pensé que des entités de l'espace, des élémentaires, qui agissaient sur l'esprit de sa fiancée, voulaient s'interposer sur le chemin de son initiation. N'était-ce pas aujourd'hui le même phénomène qui se produisait à nouveau ? Ce n'étaient pas les démons dont ils avaient été les jouets et les victimes, lui aussi bien qu'Elfride ? Rasmussen lui avait déjà dit à plusieurs reprises, que les entités basses se servaient de toutes les opportunités et de tous les moyens pour le distraire de ses objectifs...

Il était près de minuit quand il regagna sa chambre. En chemin il avait déjà pensé aux conséquences inévitables de sa conduite. Bien

qu'il n'avait agi que sous l'influence d'un pouvoir diabolique, il ne pouvait pas éviter d'avoir des remords.

Elfride, que ferait-elle ? — C'était sa principale préoccupation —. Elle ne raconterait pas à son père les événements tels qu'ils s'étaient produits, elle lui dirait plutôt que c'était lui qui l'avait séduite, et peut-être même qu'il l'avait forcée. Qu'est-ce que le professeur Mertin ferait ? En tous cas, il exigerait qu'il l'épouse immédiatement.

Ensuite il vit les conséquences que ceci produirait en Elsa, tellement digne de compassion. Il vit son cœur se briser. Il croyait déjà entendre les accusations justifiées de la mère d'Elsa, et il imagina aussi comment le père d'Elfride la punirait pour son incroyable légèreté.

Une voix intérieure lui dit après qu'il avait peut-être mis en danger tout son avenir : Si au moins il pouvait aimer Elfride, tout pourrait s'arranger en l'épousant. Mais il sentait une répulsion terrassante envers cette jeune fille de sensualité excessive. Autant de contrition et de remords lui faisaient vouloir s'échapper de lui-même, et il ne savait pas comment. Sa seule consolation était son départ proche en Espagne.

— Celui qui a du temps, a de la vie !

Pour l'instant il n'avait d'autre possibilité que d'être patient.

Il allait se déshabiller pour ensuite se coucher quand il remarqua sur sa table une autre lettre. C'était une lettre de Rasmussen et il sut tout de suite de quoi il s'agissait. C'était sans doute la réponse à sa dernière lettre, dans laquelle à titre d'épître didactique de maître à disciple, il lui disait :

« *Mon cher ami Reiman,*

« *Je me réjouis que vous ayez réussi vos examens, de façon aussi brillante, et je tiens à vous exprimer de tout cœur mes félicitations pour votre diplôme de médecin, espérant que dans votre avenir ce sera un emblème qui vous mènera de succès en succès, en accomplissant la mission dont un*

philosophe latin disait : Opus sanctus est sedare dolorem. Qu'il vous soit permis de devenir un vrai bienfaiteur dans le chemin de la vie.« Vous me demandez ce que vous devez faire pour poursuivre votre initiation dans l'Ordre Rose+Croix en Espagne, et vous voulez aussi savoir comment cette initiation doit être préparée.

« Il ne faut pas confondre la Fraternité rosicrucienne avec d'autres sociétés, disons par exemple : une société de géographie, un ordre religieux, les francs-maçons, un centre spiritualiste ou bien la Société théosophique. On peut accéder à toutes ces sociétés, moyennant un paiement ou bien par vocation. En entrant Ton acquiert envers la société ou ordre des devoirs, et en contrepartie la société assume aussi des devoirs envers vous. Comme pour être prêtre il suffit de recevoir les ordres réguliers et se mettre la soutane. Dans une société il est donné le titre de membre, dans la Maçonnerie il est dit que les nouveaux arrivés ont des matricules, etc..

« En général c'est une question de recommandations et de paiements plus ou moins importants.

« Il existe certainement des Sociétés en Europe et aux États Unis qui ont le nom de Sociétés rosicruciennes, quelques unes d'entre elles très respectables, mais bien que l'on puisse être admis depuis ces sociétés dans la vraie congrégation astrale, il n'est pas nécessaire d'appartenir à l'une d'entre elles.

« Vous le savez déjà, la véritable Fraternité rosicrucienne existe invisible dans l'Astral pour les yeux matériels, et l'initiation seule peut-être réussie, quand on est prêt. Pour le Rose+Croix, l'argent n'existe pas..., tout dépend des progrès du néophyte, et on voit ses progrès par son aura, par les lignes de ses mains, et par l'avis du Guru.

« Le premier degré est obtenu dans certains centres, l'un

de ces centres est celui de la Colline de Chapultepec, au Mexique, où Montenero, dont je vous ai déjà parlé à reçu son premier degré. En Espagne nous avons un centre plus avancé encore, celui de la Province Catalane, dans la Montagne de Montserrat. C'est là que vous pouvez obtenir votre deuxième degré.

« Ce que l'on vous a dit au sujet de l'alimentation n'est que balivernes. Il est certain que l'alimentation végétarienne est la plus adéquate à l'homme du point de vue physique, c'est indéniable ; mais quand le Chela est préparé pour l'initiation aux réincarnations antérieures, il peut manger et boire de tout. Comme l'a très bien dit Jésus, ce n'est pas ce qui rentre dans la bouche, mais ce qui en sort qui fait du mal à l'homme.

« Quel bénéfice peut produire à certaines sociétés de propager, auprès de ce qu'ils appellent leurs frères, l'alimentation de mets crus, et demande de faire tout bouillir, ce qui provoque des discordes, des divergences et des diffamations ? Quand vous aurez atteint la clairvoyance après votre initiation, vous verrez tout ceci autrement, et vous comprendrez que nous vivons dans une illusion au sujet des hommes. Vous verrez que l'aura de celui que nous prenions pour quelqu'un de très bon et saint, démontre qu'il est méchant et pervers ; et que l'aura de quelqu'un d'autre que l'on méprisait et que l'on diffamait, reflète les couleurs du Maître.

« L'Ordre Rose+Croix n'a rien en commun avec la Maçonnerie dont vous me parlez. Il est vrai par contre, que la Franc-Maçonnerie possède dans le dix-huitième degré des principes des Rose+Croix, qu'ils prirent du Christianisme.

« Les princes de l'Église du Moyen Âge étaient des purs Rose+Croix, continuent de l'être de nos jours secrètement ; il n'est pas permis d'extérioriser leur filiation pour beaucoup d'entre eux.

« Je ne pourrai pas vous donner plus de détails. Certains rêves, quelques-uns lucides, d'autres souvenirs vous ont échappé du contenu le lendemain, ont été motivés par le travail fait par vous, par les Maîtres, Guru de l'invisible, de manière préparatoire.

« Vous pouvez, dès maintenant, quand vous le voudrez, entreprendre votre voyage à Barcelone, et suivre les instructions verbales que je vous ai données ; le mieux serait que vous passiez par Paris, où le Maître Papus a laissé quelques initiés aux sciences hermétiques, qui se réunissent dans un salon du quartier latin, rue de Savoie. Déjà les frères là-bas savent qui vous êtes, et ils passeront une nuit avec vous. À Barcelone vous logerez à l'hôtel Majestic, sur le Paseo de Gracia, et vous attendrez les événements.

« Je ne peux à ce jour vous faire part de plus de détails. C'est avec plaisir que je vous salue, votre ami,

RASMUSSEN ».

Avant de se décider à vérifier le court voyage que Rasmussen avait entrepris, dans cette petite province d'où il lui écrivait, il se souvint qu'ils avaient projeté le voyage de Bernard en Amérique du Sud : au Pérou. Le maître lui disait :

Quand vous arriverez à Cuzco, au moins c'était ainsi quand j'y suis allé, les indiens vous proposeront des idoles qu'ils disent avoir trouvé dans des excavations des anciens temples.

En examinant ces idoles, généralement vous découvrirez qu'elles sont fabriquées en Allemagne, et qu'elles portent encore la marque de fabrique assez récente.

Londres possède un musée de plus, que ceux qui visitent de nos jours la capitale britannique ne doivent pas marquer de voir, c'est le Musée des falsifications, du *Burlington Fine Arts Club*.

Nous savons que les musées d'art ancien sont très exigeants pour l'admission d'objets, et il y a des experts spécialisés, qui ont une grande expérience pour examiner et vérifier l'authenticité des œuvres, il suffit par exemple qu'ils prouvent qu'un tableau n'est qu'une copie pour qu'il n'ait plus aucune valeur.

L'exposition qui a eu lieu à Londres très récemment, s'emploie à faire tout le contraire, elle admet ces œuvres, et elle a créé des prix pour les faux, les imitations, et ce sont des prix très intéressants.

Cette entreprise a eu un grand succès, les visiteurs arrivent de partout dans le monde, et pour la plupart sont des artistes, mais aussi surtout des marchands d'art.

L'avantage pour les visiteurs d'une telle exposition c'est de connaître les œuvres qui ont été falsifiées, puisqu'ils peuvent à ce moment-là comparer et étudier les imitations célèbres.

Il y a des artistes confirmés, qui font des faux, et des imitations de tableaux anciens, avec une dextérité et une habilité admirables.

En Allemagne il y a des fabriques entières, où l'on imite des meubles anciens, et avec les nouveaux tableaux, c'est-à-dire, récemment peints, on les place dans des cheminées de cuisine, comme des jambons pour que la fumée leur donne l'air ancien.

Ensuite des faux documents sont établis pour ces objets, où il est inscrit leur provenance, des couvents par exemple, des châteaux féodaux, etc., et les documents accompagnent les œuvres comme une sorte de foi de baptême, qui aiderait les crédules à les acheter.

Dans cette exposition, le Burlington Club a fait venir beaucoup d'originaux de tableaux, pour les placer à côté des faux, et montre encore d'avantage en évidence l'estampage.

De temps en temps des tableaux d'auteurs ont été dérobés, dont l'authenticité n'était pas en doute ; et bien dans cette exposition, ils se sont aperçus que beaucoup d'imitations servaient à cacher en dessous un vrai tableau de maître, il suffit de gratter le premier pour que le deuxième apparaisse.

Dans cette exposition il a été vu que Rembrandt est le peintre ancien le plus difficile à imiter, et que les copies pouvaient se reconnaître tout de suite.

De partout dans le monde les hommes de science et les experts en art pictural les plus connus se sont déplacés, et cette exposition devient donc un musée permanent.

Et maintenant apparaît un autre aspect pratique. Les anglais riches qui ont des doutes de l'authenticité de l'une des œuvres d'art de leur propriété, les envoient pour expertiser à ce musée.

J'ai eu l'occasion de visiter à Madrid de nombreuses maisons d'aristocrates, où j'ai pu voir des tableaux de Murillo, de Goya et de Velazquez, je pense qu'une exposition de la sorte serait la bienvenue par ici, mais ils devraient chercher des locaux particulièrement vastes..., très vastes.

Double Fiançailles

Elfride était radieuse de joie, bien que son promis secret, comme elle appelait souvent Bernard, ne s'était pas fait voir pendant des semaines. C'était probablement sa personnalité, de rester aussi silencieux que les grandes personnalités, et sûrement il deviendrait un grand homme : son père l'avait dit, et il savait toujours très bien de quoi il parlait. Ce qu'elle n'appréciait pas du tout, c'était de devoir garder silence, de ne pouvoir dire même pas à son cousin Hans ou bien à Madame Gruenfeld qu'elle s'était fiancée. Et pour ce elle essaya de voir de quelle façon elle pouvait faire changer d'avis son père, puisque sinon Hans pourrait croire qu'il était le seul prétendant à sa main. Il avait fait nombre d'allusions à ce sujet.

Rien du tout, elle serait la femme de Reiman. Comme elle était la fille d'un Professeur, son mari devrait être plus tard à son tour aussi Professeur, et non pas un triste nobliau de guêtre, comme Hans. Et elle se mit à rire à l'idée que Hans croie, qu'elle pourrait inspecter les écuries, les jupons relevés, en contrôlant les servantes, dans une, Dieu sait, quelle propriété lointaine, en dégraissant le lait, et en travaillant dans la cuisine aussi bien que dans les caves. Il ne lui manquait plus

que ça, changer le fin parfum des roses pour la puanteur des écuries.

— Non, Hans, je ne serais jamais garçon d'écuries, Je suis la fiancée de Bernard ! — se dit-elle à haute voix —. Que tous les vents l'apprennent, je suis sa promise.

La porte du jardin grinça ; et Hans avec qui elle était en train de parler en pensée, s'approcha d'elle d'un pas accéléré à travers le jardin.

— Mais tu es en train de courir comme si tes chevaux s'étaient emballés ! dit elle en souriant.

Un moment plus tard Hans Von Reichenau a ses cotés, le visage rouge, et ses yeux noirs la fixaient en l'interrogeant :

— Est-ce vrai ce que tu viens de te dire à haute voix il y a un moment avant que je ne sois au jardin ?

Elfride le regarda effrayée de ses grands yeux en reculant. Elle n'avait jamais vu son cousin dans cet état. Il lui semblait étrange de le voir ainsi, la respiration haletante, le regard menaçant, et le sérieux presque brutal que l'on pouvait apercevoir sur son visage.

— Comment puis-je savoir que tes chevaux se sont emballés ? — répondit-elle avec un sourire forcé.

— Balivernes ! — Récrimina-t-il — Je veux savoir s'il est vrai que tu est la promise de Reiman.

Elfride sentit son cœur battre très fort.

— As-tu entendu quelque chose ?

— Allons ! — insista Hans — Dis-moi la vérité ! Je l'ai entendu très clairement, Dieu merci.

— Et si c'était ainsi, qu'est-ce que ceci peut t'importer. — Répliqua-t-elle d'un ton arrogant.

— Oh ! Et bien ceci m'importe beaucoup. Ta mère nous a promis l'un à l'autre dans son lit de mort, quand tu étais encore une petite

filles en couches. Nous nous appartenons l'un à l'autre et aucun étranger ne pourra nous séparer.

Elfride fut prise d'un désir irrésistible de se moquer, et se mit à rire de sa blague, comme elle convenait à l'appeler.

— Tu ris, mais..., cependant c'est la vérité. Demande à ton père, lui-même me l'a dit.

Elfride devint sérieuse sur le moment. Mon père te l'a dit, à toi ? Pourtant il ne m'a rien dit. Seulement à toi ?

— Bien entendu, tu es encore trop jeune.

— Alors ça a été une grande erreur à tous les deux que vous devez expier maintenant et toi surtout. Je suis la promise de Bernard Reiman. Mon père est d'accord pour que nous nous marions à son retour d'Espagne. Tu le sais déjà et tu dois t'en accommoder. — dit-elle très décidé.

— Mais je ne m'accommode pas de cette situation. — répliqua-t-il —. D'abord c'est ton père qui devra me le dire. Je voudrais avoir la complète certitude.

— En plus, et avant tout, tu devrais me demander si je t'aime, si mon cœur bat pour toi... Sûrement je t'aime beaucoup comme mon cousin et ami, mais comme mari..., jamais. Tu ne rentres pas en ligne de compte comme mon futur mari.

Il la contempla perplexe pendant un moment. — Était-ce celle-là la chatte sauvage, la gamine qu'il voulait apprivoiser. Était-ce celle-là l'Elfride capricieuse ? Il lui sembla qu'elle était devenue quelqu'un d'autre. Après une courte pause, il demanda d'un accent rauque :

— Est-ce ton dernier mot, Elfride ?

Cette question lui causa une singulière sensation de douleur ! Elle dévia son regard de lui, et se mit à contempler le jardin. Un écureuil montait joyeusement sur le tronc du pommier en fleur, en faisant murmurer le feuillage. Quelques rouges-gorges sautillaient de branche en branche, occupés à leurs jeux d'amour. Le Soleil descendait

dans le ciel inondant tout de sa lumière dorée.

Comme elle restait toujours sans rien dire, il redemanda avec plus d'insistance qu'avant :

— Elfride, écoute ce que je te dis : est-ce celui-ci ton dernier mot ?

Et comme elle persévérait dans son silence, il ajouta :

— Tu as déjà oublié nos jeux d'enfant, quand nous jouions à être mari et femme ?

Je te vois encore en jeune maman, tu étais si charmante avec tes poupées, c'est pour ça que déjà jeune garçon je t'aimais comme un être supérieur. Et petit à petit l'amour s'est enraciné en moi, et il n'a cessé de grandir, à tel point qu'aujourd'hui je ne peux vivre sans toi. Tu sais je suis riche, je peux et je veux prendre soin de toi, tel une princesse. Je mets tout à tes pieds. Tu connais déjà les vastes terres seigneuriales de mes parents dont je suis le seul héritier. Tout est pour toi, et ce sera uniquement pour toi. C'est pour ceci que j'ai appris l'agriculture et elle me procure de la joie ; et je suis sûr que l'amour que tu portes à la nature t'aiderait à l'aimer aussi.

Elle le contempla tout étonnée. Dans ses yeux l'on pouvait apercevoir une grande admiration :

— Ça m'étonne beaucoup que tu me parles d'amour seulement maintenant.

— Mais est-il nécessaire de dire tout ceci ? Tu ne ressens pas déjà depuis des années l'amour que je te porte ?

— Je ne peux pas, Hans — dit-elle —, je suis la fiancée de Reiman !

Hans de Reichenau lança un éclat de rire rauque.

— Mais ce ne sont que des balivernes, Elfride !

— Non, pas du tout, ce n'est que la vérité ! — dit-elle d'un air affligé.

Des pas se firent entendre, et les deux jeunes tournèrent leur regard vers la porte. C'était le professeur Mertin, de retour de ses cours à la maison.

— Bonjour mes enfants !

En voyant que les deux gardaient silence, il leva son regard.

— Que vous arrive-t-il ?, vous vous êtes encore disputés ? — dit-il d'un air moqueur.

— Mon oncle..., moi..., moi...

Hans ne savait pas comment poursuivre, il épongea la sueur de son front.

Le professeur Mertin contempla étonné son neveu.

— Mais qu'as-tu ?

— Ah Oui ! Justement ! Mes plus sincères félicitations ! Mes congratulations ! — répondit Hans de Reichenau.

— Des félicitations, mais à quel propos ?

— Ma fête est déjà passée, tu le sais bien.

— Pour les fiançailles d'Elfride ! — exclama Hans.

— Pour les fiançailles d'Elfride ? Tu es fou !... Et tu crois ça !

— Elle-même vient de me le dire il y a un moment. Elle s'est fiancée à Reiman.

— Et effectivement je le suis ! — dit-elle pleine d'obstination —, ou bien tu as déjà oublié que nous nous sommes présentés comme fiancés. Tu nous as seulement demandé que notre union reste secrète, bien que je ne comprenne pas le pourquoi.

Le professeur Mertin se mit à rire.

— Ah Oui ! C'est juste, c'était le jour où Reiman nous a rendu sa visite d'adieu, et enivré par le vin il disait oui à toutes tes propositions. C'est vrai, très vrai, ce fut alors que tu m'as annoncé tes fian-

çailles avec Reiman, et non pas lui ; et naturellement je n'ai pas pris tout ceci au sérieux. Je suis presque sûr que Reiman ne se souvient plus du tout de cet épisode.

— Mais ceci est une énormité, venant de ta part. Il me semble incroyable que tu dises une chose pareille — exclama-t-elle excitée. Cette affaire est sérieuse et continuera de l'être puisque j'épouserai Reiman, et personne d'autre au monde.

— Mais alors tranquillise-toi un peu, mon enfant — poursuivit son père —, et écoute j'ai à te raconter un épisode qui a eu lieu après tes fiançailles avec Reiman : tu dois savoir qu'il y a peu de temps j'ai reçu la visite de la mère de Reiman, qui me suppliait d'influencer son fils Bernard, pour qu'il abandonne une jeune aveugle. Puisque par amour de cette jeune fille, il voulait même devenir ophtalmologiste, pour essayer de guérir sa cécité. Comme il était normal de répondre, j'ai dit à sa mère qu'il ne m'était pas possible de m'occuper des histoires personnelles de mes étudiants, tant qu'elles ne portaient pas de préjudice à la dignité des étudiants en général, ou bien tant qu'elles n'étaient pas déshonorantes. Chacun de ses jeunes a une jeune fille dans sa vie, et j'aurai beaucoup à faire pour contenter toutes les mères. Je lui ai seulement promis que je garderai secrète sa visite. Mais maintenant que je vois que ma petite Elfride s'entête avec cette idée, je dois lui parler de sa rivale, en espérant que ceci pourra la dissuader.

Et je répète, je n'ai pas pris au sérieux l'incident comique avec Bernard Reiman.

Elfride avait écouté l'histoire avec une attention croissante. Elle ne pouvait pas mettre en doute ce que son père lui disait. Elle sentit une telle honte qu'elle rougit violemment, en pensant qu'on la trompait et qu'on la laissait pour compte à cause d'une pauvre aveugle. Maintenant elle savait pourquoi. Cependant elle voulait s'accrocher jusqu'aux dernières conséquences, à ses droits, jusqu'à ce que Reiman, lui-même se rétractée.

— Quelle importance a-t-il, le fait qu'un jeune, et surtout un étu-

diant aie une petite amie, ceci m'importe peu ? Maintenant que je suis sa fiancée, il s'abstiendra de telles bêtises — dit-elle en se consolant elle-même avec cet argument.

Hans rit avec un dépit qu'il n'arrivait pas à dissimuler, mais ensuite il se jura de venger sa cousine de celui qui la tromperait. D'aucune façon il pouvait accepter cette situation. Il exigeait que l'on joue cartes sur tables sans quoi un malheur arriverait. Et les cartes n'étaient pas sur la table, et c'est la faute d'Elfride, puisqu'elle était la seule responsable. Lui-même avait rencontré Reiman ce jour-là en début de matinée. Ensuite ils s'étaient dit au-revoir avec d'autres collègues, et ils avaient déjà bu alors plus d'une coupe de vin. Et ensuite ils avaient bu encore chez lui.

— Il est très naturel que n'importe quel jeune veuille se fiancer avec toi, si tu te jettes dans ses bras. — objecta-t-il ; pour rajouter ensuite :

— Allons, ma petite cousine, donne-moi la main et ne pense plus à la blague de tes fiançailles. Viens ici, soit raisonnable.

Le ton de Hans était doux comme celui d'un enfant, Elfride allait lui tendre la main lorsque son obstination réapparut.

— Non !, — exclama-t-elle en retirant sa main —, d'abord je veux savoir à quoi dois-je m'attendre, et ou en est l'histoire avec l'aveugle.

— Bon alors, j'attendrais — répondit Hans soulagé, puisqu'il pouvait avoir de l'espoir à nouveau — et je veux connaître l'avis de ma mère.

Qu'est-ce que c'est tout ceci ? Est-ce que Hans avait déjà dit quelque chose ?

Le Professeur dirigea un regard interrogatif à son neveu.

— J'en ai parlé à Elfride, parce que je pensais qu'elle était au courant.

— Ce que tu as appris par Hans — lui dit son père —, c'est le désir que ta mère éprouvait à cause de la grande affection qu'elle

portait tous deux étant petits.

Quand elle est morte, tu avais trois ans, mais j'ai gardé silence parce que je voulais que tu choisisses toi-même le compagnon pour ta vie. Et seul je t'aurai parlé de tous ceci, si ton élu avait été Hans. Néanmoins, je n'approuve pas et je n'accepte pas non plus les fiançailles avec Reiman. Et maintenant tu connais aussi les causes que j'ai pour cela.

— Cependant, je te prierai de ne pas t'opposer au fait que je me considère la fiancée de Reiman, tant que la situation avec l'aveugle n'est pas éclaircie. J'irai voir Madame Reiman, et je lui demanderai de me donner des renseignements à ce sujet.

— Fais-le ainsi, je n'y vois pas d'inconvénients, en plus ça n'a aucune importance. Tu ne veux pas comprendre le principal : c'est que Reiman doit me demander ta main de toutes les façons, sauf s'il n'a pas fait un autre choix dans le passé. Seulement alors nous pourrions dire que tu es sa promise.

Elfride comprit que son père avait tout à fait raison, et ceci la dérangeait à cause de la présence de Hans.

— Ça m'est complètement égal objecta obstinée. Mais j'accepterais moins encore un nobliau de guêtres !

Et sur ces mots-là, et les yeux pleins de larmes, elle partit précipitamment.

— Laisse-la se calmer, Hans! Elle est si candide encore!... Quand les premiers remous seront passés, elle reviendra sûrement vers toi, parce qu'au fond de son âme c'est toi qu'elle aime. Sans quoi je devrais me tromper sérieusement, et j'ai du mal à le croire. Mais tu dois me promettre quelque chose Hans. Dans le cas où les événements n'iraient pas dans le sens que nous le souhaitons, tu devras supporter comme un homme ce qui n'a pas de solution et tu continueras d'être mon cher garçon.

Mertin lui tendit la main, que Hans prit cordialement en disant :

— Merci beaucoup, mon cher oncle, que tout change à notre faveur.

Avec ces mots, Hans de Reichenau prit congé du père d'Elfride.

Une Épreuve Initiatique

Bernard vécut une période étrange, c'était la période de son initiation.

Son Maître, Rasmussen lui avait donné des instructions pratiques, si exotiques, et si inconnues...

La nuit il faisait des rêves curieux, dont parfois il se souvenait avec lucidité ; parfois il s'en souvenait qu'à moitié...

Il comprit que la vision qu'Elsa avait eue — l'incident avec Elfride —, avait été produite par des êtres invisibles, pour entraver son initiation...

Beaucoup de choses qui avaient été obscures jusqu'à présent, incompréhensibles, devenaient claires...

Il comprit aussi que pour son initiation, le mariage loin d'être interdit, devenait indispensable...

Sa femme un jour, serait prêtresse...

Il vit que toutes les personnes avec lesquelles il avait vécu lui

avaient été nécessaires, son père..., Elsa..., et même sa belle-mère...

Il sentit que bien qu'il ait été vaincu dans les épreuves physiques, il avait par contre réussi d'autres épreuves auxquelles il avait été soumis dans *l'Astral* pendant son sommeil...

La plus difficile des épreuves avait été la décisive : c'était celle qui lui avait permis d'aller à Montserrat...

Il avait su se taire...

Se taire...

Il comprit aussi qu'il était mauvais de se taire, quand il fallait parler...

Le mystère de Wagner...

Parsifal n'a pas été roi du Graal, parce qu'il n'avait pas demandé la raison des douleurs d'Amfortas...

S'il avait été Parsifal, il aurait demandé. Et cette seule question, ce seul moment de parole, lui aurait valu la grandeur, le plus éminent et divin qui puisse être atteint dans ce monde.

L'Initiation

Bernard descendit du train à la gare de France à Barcelone et se mit en route vers l'hôtel Majestic.

Il ne s'était servi d'aucun Baedeker pour se renseigner sur Barcelone. Il avait eu quelques préjugés sur l'Espagne. Et il avait pris très au sérieux la phrase : « L'Afrique commence aux Pyrénées », et il fut très surpris lorsqu'il traversa des boulevards aussi élégants que le *Paseo de Gracia*. En face de l'hôtel, se dressait le Tibidabo, et l'Atalaya démontrait toute la vérité contenue dans la phrase biblique, dont il avait pris le nom : quand Jésus se trouvait avec le démon sur la crête de la montagne et lui disait : « Toute la beauté de cette terre je te la donnerais si tu te mets à genoux et tu m'adores ». Et pour le conquérir il lui disait : *Tibi-dabo*.

À l'hôtel il accepta de prendre la première chambre qu'on lui avait proposée, cela lui était égal, puisque le Rose+Croix lui avait dit qu'on viendrait le chercher à l'hôtel, pour lui donner son deuxième degré, et que ceci aurait lieu en dehors de Barcelone, pour une ou deux journées, cela n'était pas important de ne pas avoir de confort.

Barcelone était une des plus belles villes du monde.

Il observa que les catalans étaient un peuple travailleur et talentueux. Parmi eux, il y avait quelques déséquilibrés qui rêvaient de séparatisme, en oubliant qu'ils ne peuvent aller à rencontre de l'unité de leur patrie, ni par la tradition, ni pour l'histoire, ni à cause de raisons ethniques. Et plus encore, les mêmes mobiles égoïstes devaient convaincre les séparatistes de ne pas se laisser entraîner par d'aussi absurdes et antipatriotiques idées.

Il trouva charmantes les coutumes régionales, les sardanes ; les très typiques *fiestas mayores*, avec ses vélums (*envelats*), fêtes dont rêvent, toute l'année, toutes les jeunes filles, sans distinctions de classes sociales ; en ayant comme seule et ferme souhait de rivaliser entre elles, avec leurs plus belles tenues.

La langue catalane, si harmonieuse et riche, que l'on croirait avoir été inventée pour les chants épiques ; dont la force mélodieuse fascina Bernard. Il ne pouvait pas comprendre comment ces hommes aussi bons et travailleurs, avaient été contaminés dans leur langage par les utopistes séparatistes qui criaient : *Visca Catalunya !* Au lieu de crier Vive l'Espagne !

La majesté de la Méditerranée attire l'attention de tous ceux qui visitent Barcelone, et fait naître des idées au sujet de cette grande lagune.

Bernard s'était mis à réfléchir sur l'immensité de l'Océan.

La mer est une masse d'eau qui couvre le tiers de la planète, en intime connexion avec tous ces Océans, à tel point, qu'un médecin homéopathe de l'école officielle du Mexique, croyait que lorsqu'on jetait une petite pastille de médicament dans la baie de Veracruz, ses effets devaient se faire ressentir dans les eaux de Biscaye.

De même que la superficie de la terre est peuplée d'êtres, depuis l'intérieur de la mine la plus profonde, jusqu'au sommet de l'Himalaya, la mer, malgré les millions de poissons que l'on observe, a des parties complètement dépeuplées, des immenses régions où la vie est

impossible par manque de lumière.

Ces parties-là, semblables au désert, sont les grandes profondeurs, et il y a de très grande dimension ; une commission d'allemands sur un bateau d'observation a pu sonder des profondeurs allant jusqu'à 5 000 et 6 000 mètres, qui sont par ailleurs assez fréquentes, où la vie est presque nulle ou bien incompréhensible pour nous, parce que toute vie nécessite de la lumière, et celle-ci traverse les 300 premiers mètres, au-delà tout n'est qu'obscurité et froid aux alentours de 0° C.

Les poissons et les autres animaux marins cherchent les eaux peu profondes, et apprécient la proximité des côtes où ils trouvent d'avantage de nourriture.

Dans certaines régions de la mer vivent des véritables monstres, et bien que beaucoup de naturalistes aient nié existence du serpent maritime, ils ont dû revoir leur position à la lecture de l'ouvrage de Mitchell Hedges, qui a vraiment vu ces monstres. Hedges a vu des poissons qui pesaient plus de 50 quintaux.

Il existe dans l'Océan Pacifique, des scorpions maritimes de 9 pouces de long et très venimeux. Dans d'autres mers il existe des chauves-souris aquatiques dont le poids est de 40 quintaux.

Mais il n'y a pas que ces monstres-là, qui rappellent les époques préhistoriques, il existe aussi des espèces qui rappellent les animaux domestiques. Ainsi, par exemple, dans certaines îles du Pacifique il y a des vaches maritimes, il y a aussi des éléphants et une série d'animaux qui attaquent l'homme, aussitôt qu'ils trouvent l'occasion de le faire.

Durant l'été, ces poissons dangereux, qui vivent normalement au large, cherchent la côte. C'est pour cela, qu'il est toujours très dangereux de nager loin de la côte, on ne sait jamais ce qu'il peut arriver, ni ce que l'on peut trouver.

Il semble que les eaux de ma Méditerranée sont plus inoffensives. Cependant il existe une sorte de requins qui vivent très près, et qui peuvent arriver jusque dans les eaux de Barcelone, raison pour

laquelle il est recommandé de se satisfaire des bains de mer sur la côte même, et de ne pas nager très loin, de ne pas chercher le danger.

Dans *l'Astral* il existe aussi des monstres que le Rose+Croix peut évoquer.

Bernard avait des facultés pour utiliser la baguette divinatoire ; lorsqu'il était étudiant en Allemagne il avait découvert des courants d'eau sur des terrains apparemment secs.

À Barcelone, il découvrit un système complètement nouveau pour effectuer ses profitables labeurs.

Nous savons que du centre de la Terre émanent des courants magnétiques qui se font sentir à des kilomètres dans l'atmosphère.

Actuellement il existe une balance de torsion, pour explorer l'intérieur de la terre et découvrir des artères d'eau ou des filons de métaux.

Nous savons tous combien il est coûteux de chercher un filon d'argent. Les miniers dépensent des mille et des cents inutilement, quand ils ont le malheur de tomber sur un filon d'un métal semblable ou bien qu'ils peuvent confondre avec de l'argent, et alors ils poursuivent la direction aveuglement, et dépensent dans ces travaux plusieurs fois leurs fortunes.

Pour trouver de l'eau en Allemagne la baguette divinatoire était très utilisée, c'était comme une espèce de petite barre en bois ou en métal, dont une personne ayant les facultés nécessaires maniait en marchant sur un terrain. Bien qu'il soit vrai, qu'avec cette méthode il a été découvert beaucoup de sources d'eau, et nombreux filons de métal, le résultat n'était pas mathématique : il donnait parfois des résultats positifs, et parfois il ne donnait pas de résultats du tout. La nouvelle balance, est une invention absolument sûre, dit-on ; des veines de métal ont été trouvées en Scandinavie, dans les profondeurs d'un lac, qui en plus d'être glacé, avait une couche de sable dans le fond.

Derstorf dit, que cette balance, de laquelle reste accroché un fil

extraordinairement fin de platine-iridium, mesure par son degré de torsion.

Par exemple, des concrétions salières en relation aux roches qu'elles entourent, représentent un manque de masse. Et bien, ces concrétions salières, comparées à la roche stérile, sont bien moins épaisses, et produisent ainsi une modification dans le champ gravitationnel. *A contrario* : Les veines métalliques représentent un excès de masse, comparées à la roche, et montrent aussi des modifications dans le champ gravitationnel.

Il semble que cet appareil est très simple, et qu'il est vendu très peu cher, de sorte que tous les miniers puissent se le procurer.

Les montagnes de la péninsule ibérique renferment des grands trésors en or et argent. Les anciens ont exploité des mines qui ne sont plus connus aujourd'hui. L'inventeur a donc un grand champ d'action en Espagne et en Amérique Latine. Mais pas seulement dans les mines : il manque de l'eau pour son utilisation en agriculture, et nous savons qu'ils existent un peu partout des courants souterrains, difficiles à découvrir à ce jour.

La balance de torsion, est une invention de grande importance, et nous saurons bientôt le résultat qu'elle a obtenu dans les différentes parties du monde.

Nos aïeuls avaient l'habitude d'enterrer l'argent pour le cacher des voleurs, et l'on suppose que dans beaucoup de murailles d'édifices anciens, on trouvera des pièces d'or cachées. Maintenant avec la balance, on pourra voir à travers les murs sans les abattre. Et en disant ça, nous avertissons les personnes qui habitent des maisons douteuses, parce que, avec la balance allemande, ils pourraient gagner la loterie de Noël, sans y jouer.

Aussi bien dans le corps humain que dans les instruments, il est question d'augmenter la sensibilité.

L'individu qui peut manier la baguette est un hypersensible.

Un américain qui suivit ses études à Charlottenbourg fit une dé-

couverte admirable, en présentant à l'Académie un instrument avec lequel on peut mesurer la millionième partie d'un millimètre, c'est-à-dire que l'on peut observer avec beaucoup plus de précision qu'avec l'ultramicroscope le plus performant. L'ultramicroscope fera une révolution pas seulement dans le domaine de la physique, mais aussi dans la chimie et la biologie.

Il a déjà pu mesurer la croissance d'une plante pendant dix minutes : il a été constaté que les végétaux ne se développent pas de façon constante, mais par paliers, et ils peuvent aussi décroître selon l'influence de la lumière. La croissance des plantes peut être comparée à une sorte de spirale.

Cette invention est de grande importance pour les agriculteurs, parce qu'avec le micromètre, l'on pourra mesurer avec exactitude l'influence des engrais. Ainsi les discussions sur les rayons ultraviolets seront closes.

Toutes les discussions qui ont eu lieu au sujet de la construction et constitution de l'atome trouveront une explication précise, puisque l'ultra micromètre pourra mesurer des particules encore plus petites que celles que l'on prenait pour des atomes.

Les corps se dilatent avec la chaleur, et on n'a jamais pu savoir jusqu'à quel degré ; maintenant avec l'ultra micromètre, on pourra le savoir avec précision. Ceci ouvrira des nouveaux horizons aux chimistes dans plusieurs domaines.

La météorologie profitera aussi du fait que l'augmentation de la température pourra être mesurée avec grande exactitude.

Les sismographes sont admirables, grâce à leur aide on pouvait savoir à Barcelone quand un tremblement de terre se produisait au Japon. Mais là, il persistait des doutes de leur localisation exacte : on savait qu'il y avait eu un mouvement sismique, mais on ne savait pas où. Maintenant, à l'aide de ses nouveaux instruments, on saura exactement l'emplacement.

Bazzoni, l'inventeur de cet instrument, a pu localiser un camion

chargé à plusieurs kilomètres.

En mécanique le résultat fut colossal.

Un axe poli, qui servait pour un instrument de précision, et que l'on croyait rond, était en réalité une véritable montagne russe, où il y avait des montées et des descentes énormes. Mesurés désormais avec l'ultra-micromètre, ces axes sont vraiment ronds, ils évitent toutes sortes de friction et de frottement, nous nous approchons ainsi du mouvement perpétuel.

La portée de cette invention est insoupçonnable, et en plus ce n'est pas cher, n'importe qui pourra le construire dans son laboratoire, puisqu'il s'agit d'une combinaison de miroirs très facile à monter. Jamais il n'y avait eu autant d'inventions que ses derniers mois, et pourtant il ne leur a pas été accordé d'importance comme dans le temps, parce que le monde est occupé par la politique ; Mais comme une invention est liée à une autre, très prochainement on verra des véritables merveilles.

Si l'humanité avait dépensé l'argent qu'elle a gaspillé dans la guerre à l'application de ces inventions, dont chacun nous sert à rendre la vie plus plaisante, nous serions si bien ! Mais les nations n'en tirent pas de leçons, et très bientôt elles re-dépenseront dans des machines de guerre, et tout le monde s'armera. Pourtant les inventions bénéfiques ouvrent parfois des chemins. L'ultra micromètre a une énorme application en Chirologie.

Chez l'homme on réussit à augmenter la sensibilité par les exercices appelés *tattva*.

Toute réalisation de phénomènes occultes a pour base la maîtrise des *tattva* (voir mon livre *Le Tattvamètre ou Les Vibrations de l'Éther*). La vie planétaire n'est qu'une conséquence de la vibration de l'éther, qui est un lien physique universel, le véhicule de toutes les forces. L'éther gouverne l'électricité, le magnétisme, la cohésion et la gravitation. Il est vrai que la science officielle ne sait pas encore ce que l'éther est en réalité, mais *l'Ordre Rose+Croix* le connaît depuis des siècles et s'en sert pour réaliser ses miraculeuses opérations.

De même que l'étudiant en Lettres devra commercer par l'ABC, et celui qui voudra apprendre les mathématiques devra apprendre les tables de multiplication, le *chela* Rose+Croix doit s'exercer dans la maîtrise des *tattva*.

La connaissance des *tattva* est très ancienne.

Les archéologues ont pu constater certains principes et certaines méthodes des Rose+Croix en faisant leurs excavations. En Égypte, c'était l'habitude des prêtres d'écrire des règles instructives sur des planchettes pour qu'elles servent de guide pour les morts, en leur permettant de connaître la bonne conduite à suivre dans l'au-delà. De ces planchettes, on a reconstitué un ouvrage qui s'appelle *Le Livre des Morts*, et qui a illuminé la magie pratique. Il est nécessaire d'avertir, que les Grands Frères détruisent les planchettes quand elles sont trop dangereuses avant que les archéologues les trouvent. Généralement ils les emmènent dans nos centres. À la lecture du *Livre des Morts*, nous constatons combien les Égyptiens étaient en avance.

L'homme, pour ses observations, ne peut se servir que de ses cinq sens pour acquérir une conviction. Mais la science a prouvé qu'il y a des animaux qui n'en possèdent que deux sens, et il y en a même qui ne possèdent qu'un seul. Si la théorie de Darwin arrivait à être confirmée ; et je ne le mets pas en doute, il serait prouvé que l'homme a aujourd'hui des sens qu'il ne possédait pas dans le passé. L'homme préhistorique ne peut être comparé à un savant d'aujourd'hui. Ainsi, comme les sens se sont développés peu à peu dans le passé pour connaître le monde actuel, dans l'avenir nous développerons d'autres sens pour connaître le monde invisible.

Les hommes de sciences ont toujours voulu trouver une identité de l'âme liée au cerveau, et croient que plus la masse encéphalique est volumineuse ou plus parfaite et normale, plus l'homme est intelligent. Ce n'est toujours pas vrai, nous ne devons pas oublier que lorsque les autopsies des corps de Brummssen et Mommsen ont eu lieu, il a été constaté qu'ils avaient la masse encéphalique complètement desséchée.

Dernièrement, dans le *Central Middlesex Hospital* à Londres, des expériences très concluantes ont eu lieu, et ce au sujet des donneurs et récepteurs des transfusions. L'infirmier Lee, qui avait par vingt fois donné son sang à des malades très graves, pu dire avec certitude si le patient allant mourir ou pas. Plus encore, lorsqu'une des personnes auxquelles il avait donné du sang mourrait, il le savait même étant très loin. C'est une preuve que le sang dans sa partie *Astrale* ne se dissocie pas, phénomène qui est complètement inconnu de la médecine.

Il y avait deux jours que Bernard revenait tout le temps à l'hôtel, se renseigner sur une éventuelle visite. Toujours la même réponse : Personne n'est venu, Monsieur.

La situation était désespérante. Qu'était-il arrivé ? Est-ce que Rasmussen aurait oublié d'écrire à ses frères sur place, pour qu'il obtienne son deuxième degré ? Ou est-ce que la lettre s'était égarée ?

Il était encore poursuivi par l'idée qu'il y avait une erreur quelque part. Peut-être Rasmussen l'avait pris pour quelqu'un d'autre. Le fait qu'il insiste toujours pour qu'il reçoive le deuxième degré sans qu'il ait reçu le premier le préoccupait.

Pour connaître le milieu, il était allé visiter les Centres théosophiques, mais l'accueil qu'on lui avait réservé la dernière fois, l'obligeait à ne plus retourner.

Arrivé l'après-midi du quatrième jour il se dit : Je n'attendrai plus ici en vain demain j'irai visiter la montagne de Montserrat.

Le Temple de Montserrat

Très tôt le matin il prit le train à la gare de France, où il était arrivé, en suivant les indications de l'employé de l'hôtel. Il prit la direction de Martorell. C'était une très belle matinée du 27 du mois.

À plusieurs reprises le Rose+Croix lui avait dit, que ce jour-là devait être réservé aux prières, c'était le jour le plus indiqué pour se mettre en rapport avec les Maîtres de l'invisible. Il avait formé la chaîne avec les maîtres bien des fois, et ce qui l'attristait aujourd'hui, c'était d'être aussi seul. Combien il avait été déçu par les Théosophes de Barcelone ! Ceux qui se faisaient appeler des spiritualistes ! Et même des Rose+Croix !... Il y avait des années que les mêmes choses se répétaient dans leurs ouvrages, seul les phrases changeaient : en élargissant parfois ces phrases, mais restant toujours autour d'un cercle vicieux entre le dogme du *karma* et la réincarnation. Aujourd'hui il se sentait attiré par la méditation. Les rêves qu'il avait faits pendant les six jours d'attente, étaient des rêves si étranges ! Il avait vu des êtres qui s'approchaient de son lit, il s'était réveillé souvent très angoissé, etc..

Il descendit à Martorell, on lui avait dit qu'il y avait des automobiles, il chercha partout, mais il ne put en trouver aucune. Soudain il vit un bus de tourisme à deux étages, et se dit : Je monterai là-haut de cette façon, alors je serai seul et personne ne me dérangera pour pouvoir avoir mon impression de Montserrat.

Le conducteur plaçait les voyageurs à l'étage inférieur. Bernard croyait qu'il n'y aurait personne pour vouloir partager, avec lui, les places de l'étage supérieur. Soudain il sortit de la gare un groupe de six voyageurs, et parmi eux un médecin qu'il avait consulté un soir et une dame qu'il avait vue à plusieurs reprises à la Rambla. Il n'était pas encore remis de sa surprise, quand le médecin lui dit :

— Mon ami ! Vous allez aussi à Montserrat ? Nous irons aussi pour être avec vous. Et en un clin d'œil ils prirent place avec les derniers arrivés.

— J'aurai le plaisir de vous présenter Madame Saisa. Madame, je vous présente un confrère allemand, qui est venu connaître notre terre.

Le chemin se dirigeait d'abord à Esparraguera, par une rue étroite, où à chaque pas on craignait d'écraser quelqu'un. Les ampoules d'éclairage pouvaient se toucher. Le chemin allait vers les trois villages du Bruch.

Ensuite, déjà tout près de la montagne on aperçut un triangle dans la pierre, comme si la montagne avait une fenêtre vers l'espace infini. Quelle végétation étrange ! Le chemin se poursuit tel un zigzag qui entoure la montagne, jusqu'au moment où l'on arrive directement dans le patio du couvent.

D'abord tout le monde partit vers l'Église se recueillir face à la Sainte-Image. Madame Saisa, lui avait raconté l'histoire de frère Gari :

Le compte de Barcelone avait eu une fille d'une beauté rare, elle souffrait de crises d'épilepsie. Tous les médecins avaient été consultés, pour essayer de la guérir, sans succès. Il ne s'agissait pas d'une

sorte d'épilepsie courante. C'était plutôt une espèce de possession. Aussitôt la jeune fille perdait connaissance, et parlait à travers elle un être : c'était la voix du démon. Après l'exorcisme (fait par un prêtre d'ici), l'entité qui se servait de la jeune fille malade, disait qu'elle ne guérirait pas, tant qu'elle ne serait pas conduite devant un saint Prêtre, qui dirigeait à ce jour le couvent de Montserrat. Le même esprit lui avait dit qu'elle devrait confier sa fille à l'abbé, pendant quelques jours, mais que celui-ci pourrait s'y opposer pour ne pas aller à rencontre des clauses. Le compte de Barcelone devrait imposer toute son autorité et obliger le Prêtre à recevoir la jeune fille.

Le compte de Barcelone obéit, et emmena sa fille à Montserrat. Comme il s'y attendait, le frère s'y opposa, mais le compte l'obligea à accepter et lui laissa sa fille. Celle-ci une fois seule avec le frère Gari, le démon ouvrit les yeux physiques du Prêtre, et ce dernier voulut contempler cette beauté extraordinaire. Le lendemain soir, la jeune fille renouvela ses crises d'épilepsie, se dirigea vers le Prêtre pour le séduire avec son corps. Celui-ci d'abord s'enfuit, mais enfin il fut vaincu, et goûta au fruit interdit. L'acte consommé, l'entité qui avait pris possession de la jeune fille, lança un éclat de rire infernal, se moquant du Prêtre qui avait manqué à ses devoirs, et alors ce dernier, se laissant emporter par la colère, se lança sur la jeune fille, mit ses mains autour de sa gorge et l'étrangla. Le râlement de la mort se confondit avec le rire du démon. Ensuite survint l'épouvante du Prêtre, et alors de peur du châtement qui surviendrait de la part du Compte de Barcelone, il prit le cadavre et l'enterra contre une roche de la Montagne. Il le couvrit de terre fraîche et de buissons sauvages.

Quand il voulut retourner au couvent, il entendit une voix qui lui disait : « Tu deviendras un animal jusqu'à ce qu'une créature te pardonne ton crime ».

En s'approchant du couvent la transformation avait déjà eu lieu. Il vit des bûcherons qui travaillaient dans la montagne, qui fuyaient épouvantés. Il vit aussi que ses vêtements avaient disparu et que son corps été recouvert de poils. Une fois arrivé au couvent, les autres prêtres prirent des bâtons pour le chasser, et il ne put que se réfugier

dans la montagne.

Il resta là-bas, et personne ne savait que le criminel et le Prêtre étaient le même.

La disparition du frère Gari et de la jeune fille attira fortement l'attention des gens en Catalogne. Le compte de Barcelone fit tout ce qu'il put pour savoir où elle se trouvait, toutes ses recherches furent inutiles. Le Prêtre transformé en animal errait dans la montagne et la fille du compte de Barcelone gisait enterrée dans les buissons.

Sept ans passèrent. Les bûcherons et les chasseurs avaient très souvent vu l'étrange animal dans la montagne, mais jamais personne n'avait pu le chasser. Le compte de Barcelone, qui avait beaucoup souffert de la perte de sa chère fille, dut se faire une raison avec le temps. Et sa consolation fut encore plus grande lorsque sa femme attendit de nouveau un enfant.

Pour fêter ceci, le Compte avait convié des amis à une chasse dans la montagne de Montserrat. Et ils réussirent ce qui n'avait pas été possible à ce jour : chasser l'étrange animal en vie. Le compte donna l'ordre d'emmener l'animal chez lui pour le baptême de son prochain enfant.

Le jour du baptême arriva, et aussi le moment de présenter l'animal dans la pièce où se trouvait son enfant. Devant l'étonnement général un miracle se produisit ! L'enfant qui n'avait que quelques jours, leva la tête et d'une voix d'adulte dit : « Frère Gari tu es pardonné ».

Subitement son pelage disparut, et il redevint le vieux Prêtre disparu.

Très grande fut la surprise des présents.

Avec la transmutation il se souvint de tout, et dit au Compte : Nous allons chercher votre fille qui est encore à Montserrat. Comme il est naturel les invités aussi se déplacèrent vers la montagne. En s'approchant du lieu où il l'avait enterré, on vit que tout était couvert de roses bellissimes. Sa fille sortit en vie de cet endroit et se pendit au cou de son père. En reconnaissance pour ce miracle elle prit les or-

dres et devint la première Abbesse de Montserrat.

La légende nous raconte, d'abord une possession, état pathologique que l'Église a combattu très efficacement à l'aide des exorcismes. Malgré ceci, beaucoup de prêtres le nient, mais les spiritualistes l'affirment. Ensuite la légende nous parle de l'apparition du diable, comme on parle très souvent dans les chroniques religieuses de l'apparition des Anges.

Est-ce que ceci est possible ?

Ange veut dire messenger. Un ange est alors un esprit dont Dieu se sert pour transmettre ses ordres.

Est-ce que les anges possèdent un corps ? La plupart des théologiens me répondront par la négative. Pourquoi ? Parce que ce sont des esprits, et les esprits n'ont pas de corps. « Un esprit n'a pas de chair ni d'os, tel que vous voyez en moi », dit Jésus une fois qu'il apparut à ses apôtres après sa résurrection. J'en conviens qu'un Ange, *Guru*, ou Être astral n'ait pas un corps compact comme le nôtre, avec chair et os, des nerfs et des cartilages, du sang etc. Mais ce serait trop s'avancer d'assurer ou bien supposer qu'il puisse posséder un corps astral, aérien ou fluidique. Si l'esprit de l'homme est entouré d'un corps grossier, et ceci est évident, pour quelle raison un ange ou un guru ne pourraient-ils pas avoir comme enveloppe un corps fluidique aérien ou *astral*. En plus, ceci ne contredit pas le dogme catholique.

La Bible, source principale de la théologie, nous parle d'une multitude de cas d'apparition d'anges avec des corps. Un ange apparut aux Rois mages en forme d'étoile, il prit une forme humaine face aux bergers de Bethléem, à Tobies et Abraham dans la vallée de Mambré. Mais pour que personne ne croie à ma crédulité, je vais citer un texte de saint Augustin qui donne lieu à des vastes considérations :

« Oui, il est possible que les anges de substance spirituelle soient tombés amoureux de la beauté des femmes et se soient mariés à elles, et d'eux sont nés les géants ».

Il dit au sujet de ce texte biblique : « Dieu fait des esprits ses anges et de ses ministres du feu ardent. S'il a rajouté ou s'il a étendu ses *corps*, ou bien si ses ministres doivent « bouillir » dans la charité comme dans le feu spirituel, bien que les Écritures affirment que les anges sont apparus aux hommes dans ces corps-là, pour qu'ils puissent non pas seulement les voir, mais aussi les toucher. Mais alors pourquoi il est populairement admis, et aussi généralement confirmé, soit parce qu'on l'entendit, ou ils l'on expérimente, ou bien encore parce qu'ils ont entendu quelqu'un à qui ils faisaient confiance qui l'avait expérimenté ; que les sylvains, les panes, et les faunes, populairement appelés les incubes, ont si souvent été coquins avec les femmes, ils leur ont fait la court et les ont connues charnellement, et certains démons, que les français appellent *usus*, cherchent à agir ainsi et consomment cette immondice, parce qu'ils affirment que ne pas le faire serait ne pas avoir honte. Je n'ose pas affirmer des choses inconsidérément, parce que certains esprits et corps aériens peuvent avoir cette faiblesse, et comme il leur est possible, se mélangent avec les femmes. »

Avec l'intéressante conversation de Saisa, qui fit preuve de larges connaissances folkloriques, et montrant les traits d'une âme d'artiste très fine, il pensa qu'elle devait connaître l'occultisme, et sans préambules il lui demanda si elle connaissait quelque chose au sujet de la *Société Rosicrucienne*.

Sans aucun trouble, et sans laisser entrevoir aucune surprise, elle dit :

— Oui, je connais quelque chose à ce sujet ; mais ne parlons pas de ça maintenant. Le docteur qui nous dirige dans ces études nous a conseillé le silence, et je sais que, vous avez su vous taire, et vous continuez à le faire. Regardez plutôt les montagnes. Voyez-vous, ici l'on remarque le Cavall Bernat. On raconte que si un homme y monte, quand il redescend il s'est converti en femme, et si c'est une femme qui monte, elle descendra en homme.

— Ah ! Ceci voudrait dire que le changement se produit là-haut, au sommet... Et c'est pour ceci que là-haut l'on est asexué ou herma-

phrodite.

— Précisément, là-haut nous retournons vers les origines, à la création. *La Bible* ne dit-elle pas que Dieu fit la créature, homme et femme, en ajoutant ensuite : « À son image ?... » Ce qui veut dire que dans la légende du Cavall Bernat est enfermé le grand mystère de la magie sexuelle. Le *Dro* dit toujours que le Cavall Bernat est un phallus naturel, et il devrait avoir l'inscription « Tu ne forniqueras pas » dessus.

Le développement des pouvoirs latents chez l'homme, et la conquête de la magie pratique, sont l'aspiration de tous ceux qui auraient lu des ouvrages hermétiques, et qui aurait vu faire des expériences à un initié.

Les Occultistes, les Théosophes, trouvent partout des clés, et croient qu'il est nécessaire d'avoir une alimentation végétarienne ; d'autres pensent que les exercices respiratoires, comme d'inhaler par une fosse nasale et exhaler par l'autre, peut-être le chemin.

Oui ! Oui ? C'est un chemin, mais quand il est suivi sans savoir ce que l'on fait, il peut conduire à la maison de santé, au déséquilibre.

Les 95 % des Occultistes écrivent par vanité. Leur plaisir le plus grand est de raconter leurs prouesses, leurs expériences, et ils arrivent à acquérir un certain délire de grandeurs, se considérant supérieurs aux autres. Leur philosophie les rend plus heureux que les autres, mais peu de temps après, la routine arrive et ils souffrent ; ils désirent comme les autres ; parce que leur responsabilité est supérieure ; ils connaissaient des forces, ils avaient acquis les théories qu'ils n'ont pas mises en pratique dans leur développement ; ils leur arrivent avec les pouvoirs comme avec les affaires, ils s'en moquent.

Sans nul doute, les exercices sur le *Prâna*, et d'autres méthodes sont des méthodes qui peuvent aider, mais elles ne sont pas essentielles, elles arrivent même à être de trop, lorsque l'on obtient la véritable clé.

Il n'y a qu'un chemin qui conduit à la lumière : la maîtrise des

passions, la maîtrise des désirs. Bien sûr — diront les occultistes —. Vérité de *La Palisse*. Vérité banale. Non, l'affaire est plus sérieuse, immensément plus transcendante. Arrêter de fumer, ne plus manger de la viande, ce ne sont que des petits vices ; la passion est une autre chose.

J'ai vu des morphinomanes, qui avaient arrêté leur vice pendant cinq ou six ans, et par la suite ils ont récidivé avec plus de force ; il y a des personnes qui pour arrêter de fumer, commencent par diminuer la quantité de cigarettes et par la suite arrêtent complètement, ils ne sont pas des mages pour autant. Ah ! Si tous les végétariens, ou les gens qui ont arrêté de fumer, étaient des mages, nous n'aurions plus besoin de nous creuser la tête, pour arracher à la nature ses grands secrets ; et il ne serait pas nécessaire d'observer les rituels de la magie.

Il est nécessaire d'observer la Loi de Dieu. « Encore une autre vérité de *La Palisse* ». « Je ne vole pas, je ne tue pas, je ne désire pas la femme de mon prochain ». Enfin, ils sont un amas de vertus, quand il s'agit de se juger eux-mêmes. Combien d'hypocrites se font passer pour des bonnes personnes ! Combien d'autres le sont par vanité ou convenance ! Bien que par nature le Rose+Croix, c'est-à-dire l'« Aspirant », soit relativement bon, ne suffit pas.

Remarquez que les commandements bibliques sont au nombre de dix, et le commandement complémentaire du Christ « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Plus encore : « Tu aimeras ton ennemi ».

Celui qui méconnaît réellement la haine, l'envie, est un peu plus avancé. Mais de là à aimer son ennemi, il y a une grande différence.

Le monde est si pervers, que généralement les personnes pour lesquelles nous avons fait des sacrifices, celles qui nous doivent le plus, nous correspondent le moins, elles arrivent même à sentir à notre rencontre une certaine rancune, parce que nous les avons rendus, servi, parce qu'ils nous doivent quelque chose. Un cœur bien disposé peut pardonner, oublier les offenses, mais aimer son ennemi, baiser le

fouet du bourreau, c'est si difficile ! Et pourtant, pour une haute Initiation, cela est nécessaire, indispensable. Mais toutes ces raisons sont des généralités. Passons, plutôt à l'essence de ce précepte :

« Tu ne forniqueras pas ».

Qui a observé, ou plutôt, qui a compris ce commandement de Dieu, inscrit sur *La Bible*, qui est un des livres occultes, un des textes hermétiques sacrés des plus importants ?

L'amour de la beauté est indispensable pour l'occultiste, pour le Rose+Croix. Sans cet amour, il n'arrivera à rien, la progression n'est pas possible.

Maintenant, le summum de la beauté est personnifié dans la femme idéale. Une fleur, un tableau, la nature sont un ensemble, que nous pouvons contempler ; la musique nous atteint spirituellement. Mais la femme nous parle, nous regarde, nous provoque, nous atteint plus intensément ; et elle est pour autant l'ensemble qui nous impressionne le plus.

Il y a des hommes qui ne sont pas capables de sentir la musique, il leur semble que c'est un bruit insupportable, comme à Napoléon. Voir la vie d'un tableau est beaucoup plus difficile, il est bien plus courant de rencontrer des êtres incapables de comprendre la peinture que d'en rencontrer qui ne comprennent pas la musique.

Je ne sais pas peindre, mais j'ai pu découvrir des centaines de tons de vert dans un arbre, où les autres ne voient qu'un vert commun.

Qui ressent avec tous les délices des parfums, l'odeur de l'herbe après la pluie quand le Soleil apparaît ?

De même qu'il existe des gens impressionnables, nous rencontrons aussi des personnes hypersensibles. J'ai connu des personnes qui peuvent faire des véritables symphonies avec les parfums de fleurs. Les mystiques ont écrit à ce sujet. Mais, combien ils sont rares ceux qui comprennent le mystère de telles choses.

Le trio *Matière, Énergie et Conscience* s'impose dans les aliments

dès le moment que nous les prenons.

Déjà dans la bouche, mélangé à la salive, la bouchée se met en marche pour augmenter notre chair, c'est-à-dire matière ou graisse, ou bien cerveau, ou force mentale ou force nerveuse, ou bien se convertir en sperme, ou bien puissance sexuelle qui devra représenter la conscience. Savoir manger, c'est savoir obtenir la transmutation selon les besoins de chacun.

Saisa fit entrevoir quelque chose du Temple occulte de Montserrat, qui avait attiré son attention, c'était la diffusion surnaturelle de lumière qui émanait des pierres. Il lui semblait que toute la montagne de Montserrat était faite de pierres précieuses, et que de chacune d'entre elles surgissait une émanation spéciale qui correspondait à l'amour des êtres. Elle put avec ça s'expliquer l'action bénéfique ou maléfique de certains bijoux.

Et en effet, de même que les signes du Zodiaque correspondent aux fils de Jacob, il en est de même avec les pierres précieuses et de la façon qui suit :

Ruben:	— Carnéol
Siméon :	— Topaze
Lévi :	— Émeraude
Juda :	— Rubis
Issakar :	— Saphir
Zabulon :	— Diamant
Joseph :	— Ambre
Dina :	— Agathe
Dan:	— Améthyste
Nephtali :	— Turquoise
Gad:	— Opale
Asher:	— Jaspe

Ces pierres qui doivent être utilisées comme amulette correspondent aussi aux douze mois de l'année et aux douze apôtres :

Saint Pierre :	— Jaspe
Saint Jean :	— Émeraude

Saint Jacques (f. Zébédée) :	— Calcédoine
Saint Philippe :	— Opale
Saint Barthélemy :	— Carnéol
Saint Judas Iscariote :	— Chrysolithe
Saint Thomas :	— Béryl
Saint Thaddée :	— Chrysoprase
Saint Jacques (f. Alphée) :	— Topaze
Saint Simon :	— Ambre
Saint André :	— Améthyste
Saint Mathieu :	— Diamant

L'Apocalypse de saint Jean — livre initiatique —, nous apprend l'importance des pierres dans l'Initiation.

Il est dit dans le Chapitre 21, vers 18-21

« Les matériaux de ses remparts étaient de jaspe, et la cité d'un or pur semblable au pur cristal.

« Les assises des remparts de la cité s'ornaient de pierres précieuses de toutes sortes

« La première assise était de jaspe, la deuxième de saphir, la troisième de calcédoine, la quatrième d'émeraude, la cinquième de sardoine, la sixième de cornaline, la septième de chrysolite, la huitième de béryl, la neuvième de topaze, la dixième de chrysoprase, la onzième de hyacinthe, la douzième d'améthyste.

« Les douze portes étaient douze perles.

« Chacune des portes était d'une seule perle.

« Et la place de la cité était d'or pur comme un cristal limpide. »

Ils reparlèrent ensuite de la S.T., fondé par Blavatsky, que la Maîtresse chérissait autant. Blavatsky avait été en connexion avec des vraies adeptes. Elle avait eu son *Guru*, qui s'appelait K.H., et elle avouait avoir reçu de lui des instructions précises en vue de fonder la

Société théosophique. Elle n'était qu'un intermédiaire entre les maîtres de sagesse de la Loge Blanche et les membres de la *Société théosophique* elle-même.

Ceci ne doit pas être confondu, comme cela a été le cas dans certains pays, avec la médiumnité. Pour être le représentant visible des Maîtres de la sagesse, il est nécessaire d'être plus que médium, il est nécessaire d'être initié. Il est indispensable d'appartenir à la *Société rosicrucienne*. Blavatsky était Rose+Croix, et en elle nous avons eu une des plus remarquables initiées du siècle dernier.

Blavatsky disparue, les successeurs ou dit autrement, Madame Besant, ont dû perdre la connexion. Nous ne pouvons pas croire que le *Guru* K.H. est mort. Pour ces Maîtres la mort n'existe pas, et si le *Guru* s'est retiré, s'il n'assiste pas avec la même efficacité Madame Besant qu'il assistait Blavatsky, il doit avoir ses raisons.

Cela ne veut pas dire que Madame Besant n'aie pas de mérite. Elle en a, et certainement de très grands, ses livres sont intéressants, ils ont donné de la lumière à bien de sujets obscurs, et son travail a été immortel. Mais pendant la dernière guerre, les membres de la *Société théosophique* ont oublié, et ils l'oublient encore maintenant, un des principes fondamentaux de la société ; la fraternité universelle. Pendant qu'en Allemagne les Théosophes étaient poursuivis, et incarcérés par leur action pacifiste, Besant et les siens en Angleterre, incitaient à rentrer dans la lutte, ils animaient la guerre. Elle a eu à l'encontre des allemands, les épithètes, les comparaisons et les adjectifs les plus dénigrants et offensifs qui soient, et celui qui sème le vent récolte la tempête. Les séparations postérieures qui ont eu lieu partout chez les Théosophes sont honteuses et font aussi de la peine. En Amérique ils pensent que la *S. T.* ne va pas bien, et qu'en Espagne tout est couleur de rose. Mais sachez que si en Amérique la *S. T.* marche male, ici elle est en pire état encore ; statistiquement ils comptent sur beaucoup de membres, mais seuls quelque curieux intolérants et fanatiques assistent aux réunions.

J'ai eu le rare privilège d'avoir été l'ami personnel, quelques fois disciple d'autres fois condisciple de Franz Hartmann, le compte de

Das, de Papus ; et j'ai reçu mon immatriculation de la *Société théosophique*, des mains de Olcott. Steiner, Franz Hartmann, Papus Sarak moi-même et bien d'autres nous avons été calomniés par les Théosophes, en privé ou bien publiquement. Nul doute que tout ceci est bien loin de ressembler à la fraternité.

La *S.T.* a ses origines chez les Rose+Croix, le Maître même l'avoue. Si les successeurs s'écartent du chemin, nous n'aurons plus d'autre solution que de reprendre la bannière primordiale qui nous avions laissée, nous conformer aux préceptes des Rose+Croix. Il arrive souvent que ceux qui soient intéressés par le psychisme cherchent à s'allier aux esprits ; ensuite déçus, ils vont vers la Théosophie et après quelques désillusions, finissent en étant de très bons Rose+Croix. C'est une question de progrès.

Mario Roso de Luna est un colosse. Intellectuellement, le mettant d'un côté de la balance, et en mettant de l'autre côté tous les Théosophes d'Espagne, celle-ci ne décollerait pas d'un centimètre du sol. Et pourtant, combien a-t-il dû souffrir le véritable Théosophe, et combien de peine a-t-il dû ressentir quand il disait dans un journal de Madrid, qu'il n'avait jamais été d'accord avec Madame Besant, et il qualifie comme un véritable coup d'état cette dernière manœuvre de la *Société théosophique*.

Il rajoute, que l'avenir de la *S.T.* est très sombre. Les *Blavatskiens* tirent d'un côté, et les *Besantiens* d'un autre ; il cesserait d'être membre de la *S. T.* définitivement, sans pour autant abandonner sa qualité de Théosophe, comme c'est déjà arrivé à beaucoup d'hommes de science dans différents pays.

Il y a des Loges Blanches en différents pays dans le monde. Il ne s'agit pas de dire que les unes sont plus valables que les autres ; l'initiation est une ; et de même que Blavatsky choisit l'ambiance bénéfique de l'Inde, d'autres ont choisi le Yucatân, Hartmann a choisi la Bohème, et moi je l'avoue la montagne de Montserrat.

Il est vraisemblable qu'il existe un certain degré d'intimité entre le *Guru* et le *Chela*. Blavatsky a connu seulement le nom de son *Guru* ;

K.H., le nom de celui qui apparaissait au compte de Das était Saki. J'étais présent lors des évocations. Et c'est de ce fait que les calomnies n'ont pas pu l'atteindre. Albert de Sarak, ou Comte de Das devait avoir ses défauts comme tous les humains, comme aussi a du les avoir Franz Hartmann, et comme j'en ai aussi en quantité. Mais qu'importe le jugement que le monde peut avoir sur nous, si notre Maître et *Guru*, cet être éminent, dépuré, ne nous abandonne pas et nous pardonne, à nous, ses adeptes. Et à chaque fois que nous faisons appel à lui avec une demande, soit pour nous ou bien pour nos amis, il nous aide comme un père aide son enfant, comme le maître vient au secours de son disciple ? À chaque fois que nous avons un succès ou bien que nous réussissons à guérir une maladie apparemment incurable pour les hommes, c'est à lui que nous le devons puisqu'il est venu en notre aide. Le mérite n'est pas à nous. Tout éloge lui revient, lui qui est connaisseur des forces psychiques et des lois éternelles qu'il applique avec nous, et dont nous ne sommes parfois que les instruments.

Le philosophe qui ne serait pas en rapport avec un *Guru*, n'est pas plus qu'un pauvre lecteur qui ne ferait que remplir son esprit d'idées qui ne lui appartiennent pas, il ne réalise aucun progrès, il ne fait que payer en échéances et perdre son temps.

Ce qui serait judicieux, rationnel et juste c'est que les Théosophes au lieu de combattre les Rose+Croix, et de les considérer comme une sorte de concurrence, chose qui est ridicule, devrait par contre nous prendre comme des spécialistes, étant des Théosophes comme nous le sommes, dans le vrai sens du mot, et nous ouvrir les portes de leurs centres, soit pour que nous apprenions quelque chose, s'ils pensent qu'ils peuvent nous l'apprendre, ou bien pour qu'eux apprennent, puisqu'en général il est reconnu que nous sommes en avance par rapport à eux.

Ce qu'il y a de mieux dans la *S. T.* c'est l'étude comparative des religions.

Toutes les religions ont une base commune. Leur seule différence réside dans la manière de présenter leurs dogmes et leurs principes.

Ceci ressemble à la construction d'un édifice par un architecte, dans lequel une fois il utiliserait des colonnes égyptiennes, ou bien de style dorique byzantin, ou romain, ou bien peut-être d'avantage tenté par le style cosmatesque, ou bien celui du cloître de sainte Scolastique, mais toutes ces colonnes n'ont pour objet que de soutenir l'édifice.

Les colonnes sont les seules qui diffèrent entre elles dans leur façon d'être ou dans leur ornement.

Il en est de même avec les religions : En soi, elle n'est qu'une religion, si quelquefois la colonne est chrétienne ou bouddhiste, une autre fois c'est Confucius, ou bien Mahomet qui **se** présentent à nous et ceci n'enlève rien au mérite de l'ensemble de l'édifice construit.

Le sentiment religieux est inné chez tous les êtres. Ce qui est répugnant c'est un être sans religion.

Le mot religion provient du latin *relegere*, lier à nouveau notre *Ego* intérieur avec Dieu dans le Grand Tout.

Dans l'antiquité c'étaient les religieux qui sauvegardaient la sagesse, c'étaient eux qui connaissaient les secrets intimes de la nature, et qui détenaient les arcanes à l'intérieur même du système religieux.

Ne pouvant pas divulguer ces secrets à la masse, à cause de la différence d'état intellectuel, les sélections se sont faites forcément ; il n'était pas possible de transmettre ces connaissances à tout le monde, il fallait plutôt initier quelques uns, quelques privilégiés.

Ceux-ci s'appelaient Maîtres de la Connaissance.

Si nous faisons des recherches historiques, nous en trouverons la confirmation, et nous verrons qu'une des plus anciennes fraternités c'est celle des Rose+Croix, et de mon point de vue c'est bien cette fraternité la plus ancienne puisqu'elle n'a pas son origine sur Terre comme le dit le Nazaréen quand il dit : « Mon royaume n'est pas de cette terre ». La véritable *Congrégation Rose+Croix*, avec ses Adptes, ou ses *Mahâtma*, ou ses *Guru*, existe en *Djinns*, dans l'*Astral*. L'*Astral* est invisible pour le commun des mortels, et seulement ont accès à lui ceux qui réussissent à passer la porte du Sanctuaire

pour faire leur initiation. Ce sont ceux que les Gardiens du Seuil laissent entrer.

Ces sociétés hermétiques possèdent dans leur organisation extérieure, exotérique, des associations qui se dédient à l'étude, et préparent les membres de ces sociétés pour qu'ils puissent intégrer les fraternités invisibles, occultes, appelées les *Loges blanches*.

Sicut superius, sicut inferius — ce qui existe en haut existe en bas —, ceci est un principe très ancien. Ce que nous voyons ici, vient de là-haut. Certaines cérémonies que nous faisons en société et dans les religions modernes, se faisaient et se font aussi dans le monde invisible, dans le monde des *Djinns*.

Une de ces cérémonies, d'origine divine (constituée par le Nazaréen dans la maison de Joseph d'Arimathie), est celle qui se célèbre avec quelques différences dans notre religion chrétienne, dans le saint Sacrement de la Messe.

La Bible nous raconte que quand arriva le jour de la Pâque, Jésus envoya l'un de ses apôtres pour préparer la Cène. Ce qui fut confirmé chez le sénateur romain Joseph d'Arimathie, adepte des enseignements du Nazaréen.

La conspiration contre Jésus commença au même temps que Lui et ses adeptes, — réunis dans la maison du Sénateur —, célébraient un festin et ils durent quitter précipitamment les lieux. Tous étaient membres de la congrégation des frères Esseniens. Jésus lui-même et ses apôtres appartenaient à cette société occulte.

Soit Joseph d'Arimathie fut mis au courant ou bien il connaissait la situation politique ; il cacha le service utilisé pour cette cérémonie, et en premier lieu le calice utilisé par les Esseniens et qui avait, selon la tradition, une origine aussi angélique que diabolique.

Le calice prévenait de la révolte des anges, à la tête de laquelle était Lucifer. Les légions commandées par saint Michel ont dû lutter corps à corps contre le Prince des Ténèbres, nom qui reçoit Lucifer depuis l'instant même

que la révolte commença. Il avait été le Lucifer, le faiseur de lumière. D'un coup de lance, d'une estocade bien dirigée, l'archange saint Michel fit sauter une émeraude creuse de la couronne que Lucifer portait sur son front.

Saint Michel recueillit ce joyaux, et en souvenir de la lutte, il garda la lance victorieuse, et cette émeraude conquise comme trophée.

Les Esseniens ont possédé par la suite cette relique sainte, et c'est la même que le sauveur du monde portait lors de l'agape avec ses apôtres.

Le destin fit que la lance tomba entre les mains des Romains, et la tradition raconte que c'est la même lance qui fut utilisée par Longin pour lacérer le côté du Seigneur.

Jésus mort dans le Calvaire, les autorités romaines continuèrent de faire des enquêtes, comme celles qui sont faites de nos jours par les Capitaines des Régions, quand ils apprennent qu'il y a une réunion secrète de politiciens, et charge les policiers de reprendre les proclamations, les armes et tout ce qui peut constituer le corps du délit de la dite assemblée.

Les conjurés, en prévoyant les conséquences, essayèrent d'occulter tout ce qui put leur nuire, et généralement quand la police fait le relevé des objets, il est trop tard, ils ne trouvent plus rien.

Cela devait être pareil à Jérusalem, à l'époque à laquelle nous faisons référence. Joseph d'Arimathie, qui ne souffrait pas de cette persécution au même titre que Jésus et ses apôtres, eut le temps et l'occasion de cacher le calice et la lance; mais la police ne se contenta pas des explications qu'il leur fournit. L'histoire traditionnelle nous raconte, ou bien si vous préférez la tradition historique, qu'il resta en prison quarante-deux ans, puisqu'ils croyaient pouvoir l'obliger de la sorte à avouer, où il avait caché le calice et la lance. C'est la même chose qui arrive au Mexique avec les Maires qui cachent des armes. Ils sont incarcérés, et sont toujours perdants. Car s'ils déclarent posséder des armes, ils sont châtiés, et s'ils ne déclarent rien, ils sont châtiés aussi parce qu'ils n'ont pas. Et aussitôt que ça leur est possi-

ble de le faire, ils s'expatrient volontairement pour s'unir à l'étranger avec leurs partisans politiques, et mangent alors le pain amer de l'exil. Il fut de même pour le sénateur Joseph d'Arimatee, en ne prenant que le calice et la lance, il partit à la recherche des chrétiens à Rome. Il rencontra à Rome les persécutions menées par Néron, et il lui fut impossible de s'unir à aucune association secrète.

Chercher un autre refuge, repartir et s'allier avec des coreligionnaires fut son seul dessein.

C'est dans ce calice que le frère Essenien avait recueilli le sang du Maître, de notre Seigneur. C'était *sang-real*. C'est dans ce fait que beaucoup de gens voient l'origine du mot Saint-Graal. Le saint-homme, Joseph d'Arimatee, porteur du calice divin, laissa des traces de sa pérégrination en Italie, et on affirme jusqu'à nos jours, que le Calice du Graal existe quelque part en Italie. Il suivit ensuite sa route jusqu'en Irlande, où l'on trouve non seulement des traces de son passage mais aussi des documents qui prouvent le passage de Joseph d'Arimatee portant le Calice du Graal.

Cet homme accomplissait une mission. Une nuit, un ange lui apparut, qui lui montra au moyen d'une vision la montagne de Montserrat, et lui dit : « Ce Graal tu l'emmèneras dans cette montagne, qui est sacrée. Ce calice, n'est pas seulement un objet qui possède un pouvoir divin, magique et immense; mais aussi il est le symbole de la pureté du Christianisme premier. »

L'ange disparut après avoir prononcé ces paroles. Et comme parmi les instructions que l'ange lui donna, il nomma la Catalogne, et en elle la montagne de Montserrat, c'est là que Joseph d'Arimatee partit pour chercher le lieu de prédilection, le lieu choisi par l'ange. Et le jour arriva où il put considérer sa mission accomplie ; et le calice fut gardé dans la montagne de Montserrat, où il se trouve encore.

Arriva le moment où soit à cause de convenances secrètes ou bien par la dégradation des hommes eux-mêmes, la pureté originelle fut altérée, et alors, ainsi qu'une mère affectueuse se cache les yeux pour ne pas voir ses fils aimés s'écarter du droit chemin, ce calice devint

invisible, qualité qui s'est propagée au temple qui l'abrite ainsi qu'à la région qui l'entoure. Il le garda, il le déposa là jusqu'à ce qu'une nouvelle humanité se lève, jusqu'à ce que le royaume du Christ puisse retourner sur terre.

Au Moyen Âge nombreux furent les chevaliers allemands qui partirent à la recherche du calice.

Les anciens germaniques avaient comme habitude de former leurs enfants dans un double sens : dans les manèges des armes et dans l'étude des religions. Les chevaleries du Moyen Âge, furent des réminiscences des coutumes nées dans les bois, sur les rivages du Rhin. Et de même que le chevalier lutait pour sa dame, symbole de *l'Ego* intérieur, à travers toutes les légendes chevaleresques du roi Arthur, il existe un Graal, un calice que les chevaleries cherchèrent à conquérir.

Est-ce que la relation folklorique est en accord avec ce que nous venons de dire au sujet de Joseph d'Arimathie ? Cela est possible.

De nos jours les vainqueurs des tournois reçoivent des coupes, se sont des réminiscences de ce calice que l'on cherchait au Moyen Âge, mais les conquérants devaient être des hommes ayant de la trempe, des hommes de caractère, des hommes qui se valaient par eux-mêmes. Et nous avons là l'étymologie du mot Perceval : Du catalan *per ce val*, qui se prononce avec un *e* très ouvert presque comme un *a* — *l'être qui se débrouille par lui même*. C'est pourquoi je soutiens que l'étymologie est nettement catalane.

La légende de la vierge qui se cacha quelque temps des Mores, va de paire avec la légende du Graal, qui se cache du monde profane parce qu'il n'est pas digne de le regarder. Mais de même que Sigilda renaît enveloppée de roses au même endroit où l'avait laissé frère Gari, et que l'innocence, représentée par un enfant, l'ait pardonné, ainsi arrivera le jour où ce signe saint se laissera voir à vos yeux.

Wagner, qui était un génie, appartenait aussi à une société secrète, il reçut une initiation, il alla à Montserrat, et il vit les scènes telles que Parsifal les vécut. Et de la même façon que la Messe est la copie de cette agape, dans la maison de Joseph d'Arimathie, Parsifal est une

copie d'un temple réel qui existe dans la montagne de Montserrat.

Les touristes étaient arrivés au petit lac de Parsifal, là où le héros du drame de Wagner avait blessé le cygne blanc. Le Docteur dit : — Je crois que personne ne nous verra. C'est ici derrière ces buissons, l'endroit où il nous est possible de réaliser une union.

Maintes fois ils étaient allés le 27^{ème} jour du mois pour former une chaîne, pour demander aux Maîtres de l'Invisible qu'ils forment à leur tour invisiblement au-dessus d'eux une chaîne de protection pour établir ainsi une connexion, en se donnant la main les uns aux autres, comme une sorte d'accumulateur d'énergie astral, qu'ils pourraient prendre de la sainte montagne de Montserrat. Ils avaient obtenu parfois, de très grands résultats avec cet exercice. À leur retour et pendant un mois, ils sentaient des forces salutaires extraordinaires : des personnes malades, avec qui ils entraient en contact, guérissaient rapidement, chacun paraissait une panacée, et même dans les affaires matérielles, un succès s'établissait.

Néanmoins il manquait quelque chose depuis toujours, quelque chose d'imprévu, et c'était aujourd'hui que cet événement tellement désiré devait arriver.

Mais avant tout ils devaient prier.

La prière est un don divin, et c'est pour cela que nous sommes partisans de la prière. Nous ne manquons jamais d'élever notre voix vers Celui qui gît en nous, pense et aime.

Beaucoup d'occultistes et Théosophes pensent que la prière n'est pas nécessaire, que c'est la loi du *karma* qui nous régit, et que cette loi nous donne ce que nous méritons et ce dont nous avons besoin.

Pourquoi prier ?

Les poètes, qui déversent beaucoup de phrases creuses, disent : Pourquoi faut-il la prière et les mots, quand chaque sourire de l'enfant innocent, chaque larme de l'être qui souffre, est une prière ?

Nous ne nions pas ceci, au contraire nous pensons que c'est vrai. Mais nous demandons aussi les prières de mots. Les prières dites d'habitude dans les églises, ne nous satisfont pas, elles ne méritent pas d'être appelées prières quand elles sont creuses, indignes de porter le très haut nom de prière.

La véritable oraison, est une chose très différente. C'est quelque chose de divinement grandiose, car c'est la communion avec le Maître ; c'est une conversation avec l'Être même. Prier c'est vibrer avec la Cause, la Loi et le Principe divin qui vit en nous et dans l'Univers... ; prier c'est parler avec Dieu.

Mais est-ce que ceci est possible ? Peut-on parler et discuter avec Dieu ? Ceci ne serait pas plutôt vouloir personnifier, presque matérialiser Dieu ? Ceci paraît à première vue si invraisemblable !

Et pourtant, il est possible de parler avec Dieu, il est possible d'établir un dialogue avec Lui. Et il est dit que pour parler à quelqu'un il est nécessaire que les deux possèdent le même langage, car autrement ce ne serait qu'un monologue qui ne laisserait pas de place au dialogue.

Von Eckartshausen dit : « Le langage est la formation harmonique des mots ou des signes phonétiques, pour exprimer des figures phonétiques, d'après des lois déterminées et essentiellement rigoureuses ; et les mots sont l'enveloppe d'expression des pensées réalisées, ce sont des idées, des faits exprimés en consonnes et voyelles. »

Les écritures sacrées parlent presque à chaque page de la parole et du nom de Dieu. Dans beaucoup de cas elles racontent que Dieu parla aux hommes. Et comme Dieu est la Justice même, il n'est pas possible qu'il ait parlé au temps de Moïse, des prophètes et de Jésus et que maintenant Il reste silencieux, qu'il se taise, se servant uniquement des autres comme le saint Père ou bien des prêtres.

Ceci n'est pas possible. La cause doit en être une autre.

N'est-il pas possible que nous ayons oublié de l'appeler et de parler avec Lui ?

Nous, nous croyons que c'est celle-ci la raison de son silence.

Dieu a parlé, parle et parlera toujours. Apprenons donc à l'interroger et à Lui répondre avec sa parole, la prière.

Éliphas Lévi dit : « Que l'Univers est une pensée soutenue éternellement par Dieu. » Mais l'abbé Constant a laissé ce mystère incomplet, car la pensée en se réalisant, a été et est la parole, le son des voyelles divines, ce qui soutient l'Univers.

«Au commencement fut le Verbe... Je suis l'alpha et l'oméga, le début et la fin », dit *La Bible*.

Méditons à ce sujet, car de tels mots renferment un grand secret. La parole de Dieu sont des *mantra* sacrés. Ces *montra* signifient : Amour, Sagesse, Justice et Harmonie. Et bien d'autres choses qui relèvent d'un concept élevé et divin. Les paroles humaines, qui ne sont que l'écho des paroles divines, sont composées de lettres, elles forment des idées, et sont en même temps le véhicule de ces idées, elles sont des forces, synthétisées dans les *Devas*, à travers les Maîtres, dans les *Mahâtma*, dans les anges, et les *Guru*, qui répondent à l'appel mantrique de celui qui sait le faire..

La Bible dit qu'il est nécessaire que nous redevenions des enfants, que d'abord nous commençons à balbutier, épeler, et ensuite à parler.

À présent, seul peuvent se comprendre ceux qui connaissent et parlent la même langue. De même seuls peuvent parler, c'est à dire, prononcer les mots de la prière, les *mantra*, ceux qui s'identifient à Dieu, ceux qui ont appris la prononciation correcte dans l'initiation.

Les Hindous, dans leurs prières, prononcent ces *mantra*, dont la signification n'est connue que par eux, et dont ils utilisent le pouvoir et la force.

Nous, les Rose+Croix, nous agissons de la même façon.

Mais, quel qu'elle soit la forme dont ces *mantra* soient prononcés, ils utilisent les mêmes voyelles que nous utilisons dans notre langue : *I.E.O.UA*. Ces dans ses lettres que résident les forces occultes. C'est dans ces voyelles, selon des anagrammes que nous formons, que nous faisons les *mantra*.

Nous avons en occident des *mantra*, des sons et des mots identiques. Cherchons leur construction, et leur origine, et alors *orémus*.

La Messe, avec son *Kyrie eléison...*, *Sursum corda...*, *Agnus Dei...*, est la protectrice de *mantra* très puissants, dont l'Église de nos jours a perdu la clé. Il y a des prêtres, bien que très rares, qui connaissent leur prononciation. Je suis ami de certains d'entre eux. Tout le *Pater noster*, est un ensemble mantrique, pour celui qui sait le prier, c'est une clé, un pouvoir d'une grande valeur.

Quand le Nazaréen a dit : « Je Suis l'alpha et l'oméga, le début et la fin », Il a quelque peu levé le voile qui gisait sur un grand secret.

Essayons de le découvrir, et c'est alors que nous pourrons parler avec Dieu, et que nous saurons prier.

.....

Le docteur s'adressa de suite à l'audience et dit :

— Maintenant, mes chers frères, aidez-moi à donner une forme pratique à un *mantra*, aidez-moi à appeler les Rose+Croix de l'invisible. Répétez avec moi...

AUM..., *AUM...*, *AUM...*

Aussitôt les présents s'étaient donné la main, après avoir prononcé quelques mots incompréhensibles, des *mantra* d'initiés, et quatre d'entre eux, entrèrent dans un sommeil hypnotique. Seul le Docteur, Bernard et Saisa avaient pleine conscience. Ils ont vu l'espace d'un instant toute la montagne enveloppée dans un nuage, une brume qui

arrivait directement face à leurs yeux, mais petit à petit ce nuage disparaissait, et la montagne s'est convertie en un Temple magnifique. Une vision d'une beauté indescriptible. Les frères Maîtres de la Magie blanche, vêtus d'une tunique blanche, étaient prostrés sur les deux côtés d'un chemin central qui arrivait jusqu'au Temple, Saisa et Bernard sont entrés de la main du Docteur. Dans son corps astral, face à l'autel l'initié Supérieur les attendait dans une attitude de réception ; d'un orchestre invisible on entendait les accords de la marche nuptial de *Tannhäuser*. Bernard comprit alors, pourquoi on lui avait parlé du deuxième degré : il eut la faculté de la vue rétrospective, et pu se voir dans une vie antérieure, dans la montagne de Chapultepec, où il reçut des mains de Rasmussen le premier degré. Saisa alors avait vécu aussi dans le même pays et sous le nom de Samuel Santos, dans l'État de San-Luis-Potosi, où vit encore cette famille. Tous les deux alors avaient reçu le premier degré, et aujourd'hui les frères de l'invisibles, les Théosophes, ils les appellent les seigneurs du *karma* ; ils les avaient unis une autre fois.

L'expérience dans *l'Astral* pour eux était nouvelle et ne l'était pas en même temps. Ils avaient vécu des expériences dans des rêves lucides, mais ils ne s'étaient pas rendu compte consciemment de ce que faisaient avec eux les frères invisibles. À ce moment là, libres des encombrements de la chair matérielle, ils pouvaient remplir le vide entre les rêves, et ils comprenaient comment ils avaient été l'objet d'enseignements ces dernières années. Ils comprenaient les déboires du pauvre Docteur, qui bien que sachant très souvent ce qui arrivait, ne pouvait pas le dire.

Il ne fallait pas de preuves ni d'expériences. Le Maître leur communiqua la clé du pouvoir secret, il leur donna une série de mots, clé avec laquelle ils pouvaient accéder à chaque fois qu'ils le désireraient à cette Loge blanche. Sortir en corps astral et revenir dans leurs corps matériels quand ils le souhaiteraient. Pour les prochaines semaines il leur donna des instructions sur ce qu'ils devaient faire ou bien ne pas faire dans leur vie quotidienne.

C'est étrange ! Parmi les *Guru*, se trouvait Rasmussen, mais pour

un instant le Docteur n'était pas là. Et c'est que Rasmussen et le Docteur n'étaient qu'un : qu'à ce moment-là, le *Guru* s'était servi du corps du médecin. Bernard comprit alors, que le Maître avait dit vrai quand il lui annonça qu'il passerait le prendre à l'hôtel.

C'était suffisant d'avoir été dans le Temple, pour faire partie de la communauté, pour participer de tous les pouvoirs. L'énergie qui sortait d'une sorte d'autel radieux, d'une lumière spéciale, où était gardé le calice qui avait servi à notre Seigneur dans le Saint-Graal, était communiquée aux personnes présents.

Il n'est pas permis de donner de détails ici, le fait est de signaler que ceci existe, dans un état invisible, dans la montagne de Montserrat, et que là-bas résident de très grands pouvoirs.

Soudain ils entendirent la phrase du Docteur : « Ainsi-soit-il ! ». Et alors la chaîne matérielle se défit, et les quatre personnes parmi les présentes, dont les noms ne seront pas donnés, ne rendirent pas compte de ce qui venait de se produire. À ce stade de l'*Astral*, la notion du temps n'existe plus. Les quatre ne s'étaient pas rendu compte qu'il y avait eu une interruption. Bernard et Saisa, contrairement à eux, avaient la sensation d'être restés des semaines entières dans le Temple. Bernard sentait que sa venue en pays Catalan n'avait pas été vaine, car il avait réussi son but. Dorénavant il serait un frère initié aux côtés de Rasmussen, distribuant la lumière des Rose+Croix.

Saisa avait reçu l'instruction de divulguer dans un cercle restreint, la fraternité des chevaliers et des dames de Montserrat : elle était à partir de ce moment, en communication directe avec les frères supérieurs de l'invisible. L'initiation dans la montagne de Montserrat avait eu sur tous les deux un effet résiduel.

Bernard après son initiation resta quelque temps en Espagne, et visita la capitale ainsi que le sud du royaume. Comme il était normal, à son retour, il était enchanté de la beauté des sites et de ses habitants. Bernard était un homme heureux en arrivant en Allemagne.

Il pouvait appeler son *Guru*, et ce dernier répondrait toujours à son appel.

La Foi Rose+Croix

Quelques mois s'étaient écoulés, Rasmussen avait promis à Bernard de guérir Elsa. Le jour tant attendu approchait. Le Rose+Croix se préparait depuis quelques jours, il observait un régime particulier. Bernard en avait fait de même.

Le Soleil brillait à l'Ouest dans une auréole verte et or. Un immense nuage, tel les bras d'un poulpe géant, essayait d'emprisonner le Soleil ; mais les rayons pénétrants d'Hélios paraissaient écarter le nuage, et se faisaient voir sans interruption. Le sol était encore humide suite à un crachin, comme épilogue de plusieurs jours de tempête. L'air avait nettoyé l'atmosphère en laissant une agréable odeur d'ozone.

Chez Madame Kersen, se trouvaient réunis trois personnes que nous connaissons : le Rose+Croix mexicain, Bernard et Elsa.

La conversation était lourde, on sentait le tic-tac de la vieille pendule et les gouttes qui tombaient sur la toiture.

Par la fenêtre entraient un courant d'air frais, comme l'haleine d'un

esprit qui paraissait pousser l'air vicié de la chambre, pour le remplacer par un autre plein de santé. C'était comme si les trois sentaient la respiration de l'après-midi en même temps. La conversation devenait plus vive. Le regard de Rasmussen se reposait sur les bords dorés de cet immense poulpe autour du Soleil.

— L'heure est propice, ça doit être aujourd'hui, je te conjurerai, l'œil du Soleil brillera à nouveau pour toi, il est nécessaire qu'il consume l'obscurité.

OM..., OM..., OM...

À cet instant un vent particulier, comme un chuchotement envahissait la pièce.

Elsa bougeait comme en tremblant de froid.

— Veux-tu que je ferme cette fenêtre, Elsa ? — demanda Bernard avec tendre sollicitude.

— Non ! — interrompit subitement Rasmussen —, nos yeux ne peuvent pas encore le voir. Mon *Guru* nahuatl m'assiste aujourd'hui.

— Maître, — interrogea Bernard —, est-il l'un de ceux que j'ai vu à Montserrat ?

— Non ! — répondit Rasmussen —, mon *Guru* réside au Mexique, mais il vient ici suite à mon appel.

Elsa concentrée dans les derniers mots de Rasmussen, répéta posément : « L'œil du Soleil brille à nouveau : que l'obscurité se consume, c'est lui qui l'a dit. »

Après un court moment, les yeux d'Elsa se sont remplis de larmes, et petit à petit débutèrent des convulsions qui augmentèrent en intensité, faisant trembler le corps délicat de la jeune femme.

— Bernard, aujourd'hui je recevrai la lumière ! Quelle joie !

— Oui Elsa, depuis que je suis rentré de Montserrat je savais que tu guérirais s'exclama Bernard en se levant.

Ensuite il resta en silence, et soudain Elsa, quelque peu surexcitée, demanda :

— Qu'arrive-t-il ?

— C'est le *Guru* lui-même ! Je sens sa voix avec mon ouïe spirituelle ! Affirma Bernard.

— Vous êtes déjà en relation — dit Rasmussen doucement —, la guérison débute, et je suis sûr du résultat.

Le Rose+Croix s'était levé, d'un air majestueux leva les deux bras, les plaçant en attitude de prière face aux rayons du Soleil. C'est l'heure du *tattva* Prithivî.

Elsa redressa la tête. Elle sentait la lumière pénétrer.

Sur son front il y avait un reflet bénit. À l'extérieur de la maison le chuchotement du vent se laissait toujours entendre. Les cloches de l'église sonnèrent six coups.

— C'est l'heure d'or — dit Rasmussen.

Rasmussen continu et dit à Bernard doucement : — Ne vois-tu pas cette étoile vespérale qui commence à briller et à illuminer notre soirée ?

Bernard répondit :

— Oui, c'est Hésperus.

Elsa s'était levée comme attirée par un courant magique. Son front paraissait s'être aligné avec le point signalé dans le ciel. « L'heure de *tattva* Prithivî, l'heure d'or — répétait-elle —, d'une voix tremblante. — Maintenant je sais combien il est nécessaire le *tattva* ; je sais maintenant ce que signifie l'heure d'or. »

Ses mains s'avançaient titubant comme si elles cherchaient quelque chose dans l'espace, jusqu'à ce qu'elle trouve la main de Rasmussen. Oscillante elle serra cette main contre son front.

Elle s'est tue...

Elle redressa d'avantage la tête. L'on pouvait apercevoir qu'elle parlait avec des lèvres tremblantes, sans bouger, telle une statue, telle une déesse faite de forces magiques et de lumière ; elle souriait...

Les minutes passaient. Un silence absolu remplissait l'espace. Immobile, elle demeurait avec la main du Rose+Croix sur son front. Son corps tout entier avait l'air d'être collé à cette main. Petit à petit cette attitude d'extase se changeait en rêve tranquille. Elle était sur le point de tomber quand Bernard la prit dans ses bras, la déposant sur un divan auprès de la chaleur d'un poêle.

Le Rose+Croix prit sa mante et la couvrit complètement.

— Maintenant nous devons partir, nous devons laisser agir le *Guru nahuatl* tout seul.

Les vibrations de nos matières seraient préjudiciables au corps astral de *Guru nahuatl*, quand il vient d'aussi loin. En tant qu'initié je pourrai rester, mais je partirai avec vous. Plus tard Bernard, quand tu seras plus avancé sur le chemin que tu as entrepris, tu pourras assister de nombreuses fois à la matérialisation de mon Maître, telle que tu as été présent à Barcelone à la matérialisation du tien.

En partant tous deux, le Rose+Croix ajouta en fermant la porte :

— Il y a des Maîtres qui se matérialisent et parcourent les rues et les villes comme nous ; et les passants ne soupçonnent même pas leur existence.

À la fin du couloir, près de la porte d'entrée, se trouvait Madame Kersen. Une fragrance de pâtisserie fraîchement faite sortait de la salle à manger. Elle venait justement leur proposer de prendre un café, sans s'apercevoir de ce qui les avaient occupés. Aussi bien Bernard que Rasmussen avaient omis de mettre au courant Mme Kersen qu'il s'agissait de la guérison de sa fille.

En voyant le visage sérieux de Rasmussen, elle l'interrogea soudainement :

Quoi ! Y'a-t-il du nouveau ?

— Oui, nous avons laissé Elsa dans la salle. On va s'occuper d'elle...

Subitement la mère pâlit, et avec un accent craintif, demanda au Rose+Croix :

— Penses-tu que rien n'arrivera ? Ma fille ne risque rien ?

Bernard excité, et sans même attendre la réponse de Rasmussen, répondit à sa place :

— Je suis complètement sûr du résultat.

— Que ce soit au nom de Dieu — dit la femme — Que le Sauveur accomplisse le plus grand des désirs que je n'ai jamais eus !

Ils étaient rentrés dans la chambre voisine, et c'est alors que Rasmussen indiqua aux présents de se prendre par la main pour former une chaîne.

— Prononcez avec moi le mot *AUM*. Prenez avec force la chaîne, pour que les frères de l'invisible qui assistent le *Guru*, puissent à leur tour former un triangle identique.

Soudain le corps du Rose+Croix fut pris d'une secousse violente.

— C'est fait. Dirigeons notre gratitude au *Guru*. Il est venu.

La mère qui ne pouvait pas retenir les sanglots, priait :

— Seigneur, Seigneur ! Combien ta miséricorde est grande si tu sauves ma fille !

— Nous pouvons nous lâcher les mains maintenant. Asseyons-nous.

Sur la table il y avait un bouquet de violettes des Alpes, mauves ; sur la fenêtre, des fuchsias, et dans le jardin un tournesol se laissait porter par le vent de l'après-midi. Sur le mur une tapisserie faite par Mme Kersen, quand elle n'était qu'une enfant, disait « Volonté et Foi », en montrant le cadre, la mère d'Elsa dit :

— Maintenant je crois !

— Si sa foi est sincère — dit Rasmussen —, elle contribuera beaucoup à la guérison.

Ensuite reprenant la conversation Rasmussen dit :

— L'humanité actuelle a perdu la notion de la foi. Ce qui est d'avantage dans l'air du temps, c'est la foi du charbonnier, l'acceptation sans méditation des opinions d'autrui. La véritable foi, elle, est vécue, elle est volonté, elle est action. La foi doit assumer une substance en nous. Je vais t'apprendre une chose intéressante, Bernard. Regarde-moi en face, un peu plus haut entre les sourcils.

Bernard obéit.

— Que vois-tu ?

— Ah ! Je vois de la lumière qui jaillit.

— Oui, tu vois, c'est en effet de la lumière qui jaillit.

Le vin de lumière. C'est la force du Saint-Graal. C'est une force que nous pouvons développer en nous, en dominant l'impulsion sexuelle. C'est la substance qui nous occupe dans nos actions magiques. C'est la substance force, le Christ en nous. C'est cette substance force qui peut nous racheter, qui nous guérit, qui nous assainit. Dans l'Univers c'est la *causa causarum* de tout : c'est là que réside le mystère de la génération universelle. Mais attends. Accompagnez-moi.

Rasmussen s'était levé. Il semblait être somnambule, et en prenant Bernard par la main, il l'emmena brusquement dans la pièce où se trouvait Elsa. La mère de la jeune femme les avait suivis inconsciemment. En rentrant, ils trouvèrent l'aveugle assise sur le divan, à l'endroit même où ils l'avaient laissé, quelque temps auparavant, couchée. Sa tête allait toujours vers le haut, mais ses yeux restaient fermés.

En regardant Elsa, Bernard exclama :

— Je vois maintenant aussi un reflet de lumière sur le front d'Elsa.

— Il a été nécessaire d'activer la glande pinéale, la fenêtre de

l'âme — ajouta Rasmussen —. Avec ce reflet spirituel tous les hommes pourront voir, même si leurs yeux s'éteignent.

En tant que médecin vous devrez savoir « ne pas provoquer » ceci d'une manière périphérique, mais plutôt par une induction centrale. Le nerf optique est en relation avec cette glande d'une grande importance.

Comme médecin — disait Rasmussen —, je dirai en faisant mon diagnostic : Elsa est née avec le nerf optique atrophié. Il était trop étroit, trop réduit, pour parvenir à faire communiquer l'œil et le cerveau. Le travail du *Guru* fut de la charger de vitalité pour que le courant vital, telle l'électricité, puisse passer par la glande pinéale, par le nerf vers l'œil, et pour qu'il se charge de lumière.

Remarquez, mon cher ami que 90 % des aveugles pourraient voir, si nous pouvions leur charger la glande pinéale de cette force virile, et agir depuis le centre sur les yeux.

La jeune aveugle, qui semblait ne pas avoir prêté attention à la conversation des hommes, se leva les bras vers l'avant comme si elle cherchait quelque chose.

— Mon oncle, donne moi ta main à nouveau — dit-elle alors —. Je ne voudrais pas dormir, ni rêver, mais me réveiller et voir. C'est en ce moment que tu peux me donner la lumière, la vue. Le Maître a été ici, et il me l'a dit.

Elle avait repris la main du Rose+Croix à nouveau en la remettant sur son front, et ils ont répétés la même attitude qu'ils avaient eu quelques moments plus tôt.

— Je rêvais..., Non, je ne rêvais pas, plutôt je voyais — dit Elsa —. Face à moi se trouvait un homme habillé d'une tunique blanche, ornée, je crois de colombes, et sur la tête il avait un calice. Il avait aussi un calice resplendissant de lumière à la main. Il m'a donné à boire. Cette lumière liquide en pénétrant en moi, elle a envahi tout mon être, et m'a chargée de quelque chose de divin. Je pus voir immédiatement.

À ce moment là l'aveugle ouvrit les yeux. Rasmussen prononça quelques mots inconnus, des *mantra*, dans lesquels les voyelles avaient un accent particulier.

La parole peut donner du pouvoir à celui qui sait. Personne ne la prononcera, à part celui chez qui la parole est incarnée. Le contenu de la parole est le pouvoir, l'omnipotence.

Ensuite il prononça des nouvelles formules, incompréhensibles pour les présents ; et soudain, il apposa la main au-dessus de la malade dans un geste de bénédiction, et il dit : — Je veux que tu voies. Immédiatement il prit sa tête entre ses mains et il l'approcha de ses lèvres, comme s'il voulait l'embrasser. Mais il ne l'embrassait pas, il soufflait sur le point du front dont ils avaient parlé auparavant, c'est-à-dire à l'emplacement de la glande pinéale. À ce moment là, la chambre fut emplie d'une lumière verte très particulière. Elsa tourna alors les yeux vers les deux hommes : et en elle, dans son regard, on aperçut pour la première fois, la vie. Elle regardait, c'était son premier regard.

Madame Kersen, qui avait suivi chaque événement dans son détail, exclama :

— Mon Dieu ! Mon Dieu !

La jeune femme qui reconnut sa mère à la voix, se lança vers elle, et elles se serrèrent longuement dans les bras et s'embrassèrent. En donnant la main à son frère elle dit :

— Grâce à Dieu et à toi, ma fille a été sauvée ! Quelle joie immense, d'avoir assisté à un tel miracle ! Aujourd'hui le Seigneur nous a bénis sans qu'on le mérite !

Elsa qui s'était éloignée de sa mère, commença à regarder son oncle et Bernard, d'une expression interrogative. Elle promena son regard dans toute la pièce, en s'arrêtant sur les tableaux, et elle dit : — J'ai souvent imaginé quelques objets comme ceux-ci ; et pourtant il y en a d'autres qui sont complètement différentes !...

Il faut noter un phénomène très curieux :

Toutes les horloges de la maison se sont arrêtées au moment où le *Guru* opérait le miracle chez Elsa.

Le phénomène des horloges qui s'arrêtent, a été observé à plusieurs reprises à des endroits différents, lorsque quelqu'un meurt.

John Ellig, qui a fait des études très approfondies sur cet étrange phénomène, fait remarquer, dans la *Revue de Parapsychologie*, qu'il arrive aussi que les horloges s'arrêtent quand dans une maison ses occupants vivent une émotion très forte.

Une caravane de touristes Allemands s'est fait surprendre par une avalanche de neige dans les Alpes suisses. Au moment où ce fait se produisait, un des touristes sortit indemne de l'accident, parce que l'avalanche s'était cassée en deux. Mais en sa présence, tous ses camarades étaient morts. En arrivant à l'hôtel, il donna la triste nouvelle, et il apprit par le concierge de l'hôtel que ce dernier avait reçu des appels de son domicile en demandant s'il était mort parce que les horloges s'étaient arrêtées. Son domicile se trouvait à 150 kilomètres.

De quelle façon expliquons-nous ceci, nous les Rose+Croix ? Par la présence de frères supérieurs, qui sont toujours présents lors de morts, ou de graves accidents et peuvent dans de tels moments, par **les** émanations des victimes, faire arrêter les horloges, pour prouver par des faits physiques leurs présences.

Pendant que le Rose+Croix, après avoir réalisée cette guérison miraculeuse, gardait un calme absolu qui semblait étrange suite à un tel événement, dans le cerveau de Bernard éclatait une tempête. Son état d'âme était semblable à celui d'Abraham, quand ce dernier, selon ce que dit la légende, noyait les fétiches de ses parents. Tout l'édifice avait tremblé à sa base tel un château de cartes, triangulaire. Bernard avait vécu à Montserrat, et aussi aujourd'hui des expériences qui étaient en contradiction avec sa pensée logique de médecin.

Un nerf atrophié, anatomiquement malade, avait récupéré son activité. Un fil cassé et inutile avait laissé passer une étincelle.

Un miracle ! Cela ne pouvait pas se produire autrement.

Toutes les choses adviennent suivant des lois inaltérables, et pendant que dans son cerveau toutes ces pensées nouvelles se succédaient comme des éclairs, un événement encore plus étrange et merveilleux était en train de se produire.

Le regard d'Elsa, interrogatif comme une effigie qui s'éveillerait, s'était promené dans la pièce, jusqu'à retrouver le regard de Bernard. Mais que voyait-elle dans ce regard ?

Elle ne pourrait jamais oublier, tout le restant de sa vie, les premiers scintillements de sa vue. Combien Bernard se considérait heureux, de savoir que ce premier regard lui était destiné, emplit d'un amour pur, virginal et ardent ! C'était une joie presque indescriptible, que de considérer que ce regard grandiose, laissant transparaître l'âme de la femme qu'il aimait, était pour lui !

Bernard croyait avoir déjà vu un regard semblable dans un musée, dans un tableau représentant une vierge de *Andréa del Sarto*, d'une mère aimante de Murillo ou un autre grand classique. Elle était une sainte Marie, et il se sentait attiré par ces regards-là. Alors il se prosterna à ses pieds, et en prenant sa main il la couvrit de baisers, des baisers ardents, des baisers d'amour. Elsa qui le sentait, confuse, ne savait que faire, et voulut aller vers son oncle, son sauveur. Mais ce dernier, la prenant amoureusement par la main, dit : « Ne t'agenouilles jamais devant les hommes, mais fais-le plutôt face à ton bienfaiteur, celui qui t'a sorti des ténèbres et t'a conduit vers la lumière du jour ».

Il prit de sa poche alors une croix en ivoire ornée au centre de roses en or.

— Mets tes petites mains, ma chère nièce, sur ce symbole.

La croix est étendue et la rose fleurit en elle. Que les mains de tous les hommes se transforment en une croix de la sorte, qui donne la vie ! Ce n'est pas moi qui t'as guéri ; c'est la force sainte qui l'a fait, et elle est symbolisée par ce symbole.

Ensuite il ajouta :

— À présent mon enfant, nous ne devons pas exposer tes yeux au Soleil aussi rapidement. Il est nécessaire que ton nerf optique s'habitue graduellement à la lumière.

Il demanda à sa soeur un foulard noir et il lui couvrit les yeux en disant : Maintenant nous devons, et ce pendant sept jours te faire regarder le lever du Soleil ; et ensuite de bander les yeux pour qu'ils se reposent le restant de la journée.

Formons à présent une chaîne avec toi, pour remercier la force omnipotente.

Après avoir formé la chaîne, le Rose+Croix, leva la main vers l'orient, et d'un ton sacerdotal il dit : « Bénis soient ceux qui ont vécu avant nous, ceux qui sont avec nous et ceux qui suivront, et que la grâce soit rendue à leurs maîtres, guides invisibles. Bénis soient aussi ceux qui sont au-dessus de nous, ceux qui habitent en dessous, à notre droite, à notre gauche ; et que viennent à nous leurs forces incorporées à eux. Bénis soient ceux qui nous aiment, et bénis soient aussi ceux qui nous haïssent parce qu'ils ne nous comprennent pas, et que grâce soit rendue aux âmes incarnées en eux. Bénis-nous force concentrée dans les Nahuas, dans les Loges blanches de Montserrat, et les autres parsemées dans le monde, et permets que nos frères invisibles prennent soin de cette fillette, de cette créature, jusqu'à la fin de ses jours. Amen. »

Tous dirent au même temps : « Amen ».

Après s'être levé le Maître continua : « Ce qui vient de se produire ici, c'est la croix, le symbole de la croix, pas le symbole de la croix de la mort, mais celle des roses en fleur. »

En prononçant ces mots, il leur montra à nouveau la croix qu'il avait à Sa main.

« Nous, nous sommes des chrétiens, des vrais chrétiens qui connaissons tous les mystères, et nous respectons et pratiquons tous les sacrements ; et ce peut être bien d'avantage que ceux qui ont reçu le baptême. Nous admettons la croix qui donne la vie, et non pas celle

du symbole de la mort. Nous sentons le Christ à l'intérieur de nous-mêmes, plus que nous ne suivons le Christ historique. Nous pensons que la mort n'existe pas ; ceux qui tombent évanouis de cette vie, renaissent dans le feu. I.N.R.I. : *Igne natura renovatur integra*, — dans la nature, tout est renouvelé par le feu —.

« La terre nous réclame pour quelque temps, mais aussi elle nous fait renaître et nous réincarner à chaque instant. Les hommes ne connaissent pas ce phénomène, et de même que les hommes naissent et meurent, les peuples meurent et naissent et se succèdent. »

En pointant un doigt vers le Soleil qui commençait à se coucher il dit : « Là-bas naîtra un peuple nouveau, la race de l'avenir. »

Le Rose+Croix salua tout le monde en leur serrant la main et prit congé. Bernard sortit de la pièce à son tour en laissant Elsa seule avec sa mère.

Dans les semaines suivantes, Elsa s'habitua graduellement à la lumière, en suivant les instructions précises que le Rose+Croix lui avait donné.

Un phénomène curieux survint, Elsa n'arrivait pas à faire la différence entre les animaux : elle confondait chiens et chats, et aussi elle prenait les plantes pour des personnes quand le vent les balançait. Avec les personnes aussi elle ressentait des choses étranges, car au début, il lui était difficile de les distinguer par les traits de leurs visages. Par ailleurs, elle possédait la capacité de voir l'aura des personnes, et ainsi celles d'entre elles qui étaient colériques, elle les voyait enveloppées d'une cape rouge, aux avarés et envieux elle les voyait entourés d'une aura d'un vert sale. Elle avait, par contre, toujours vu sa petite mère enveloppée d'une couleur rose-bleuté, limpide et pure. Quand elles recevaient des visites, elle n'avait pas besoin qu'on lui explique la condition des gens, elle le voyait par elle-même. Ce serait

si bien si tout le monde possédait cette qualité ! Mais seul les Rose+Croix ont la clef pour la communiquer.

Dorénavant pour Elsa, la vie commençait.

Elle avait mis ses premiers regards sur ce monde, qu'elle n'avait pu voir avant, qu'à travers sa lumière l'intérieure. À présent, elle pouvait voir que ce monde de merveilles existait réellement, ce monde que Bernard lui avait expliqué tant de fois.

En elle tout était qu'optimisme. Elle n'avait que de beaux espoirs. Quand elle penchait son regard sur le laboratoire de la nature, parsemé de prodiges, qu'elle avait imaginé, elle ressentait un bien-être voluptueux, que seul ceux animés du pur amour universel peuvent ressentir.

Quand, jour après jour, elle se promenait dans la vallée, son bonheur était total, en pouvant regarder les roses, les oeillets, les giroflées, les géraniums et les jasmins, avec ces rouges, blancs et jaunes, qu'elle ne pouvait distinguer que par leur parfum quelque temps avant.

Quand elle voyait naître et mourir les plantes dans la nature, dans une concentration sainte, elle levait ses prières vers le Ciel. Jamais un être aussi pur n'avait été aussi heureux, ni personne plus heureuse n'avait été plus pure qu'Elsa. Bernard était son compagnon de toute promenade, et c'est alors qu'ils faisaient leurs projets et pensaient à l'avenir. Tout c'était passé si rapidement !...

Il la prenait dans ses bras, il la caressait... Elsa se donnait entièrement à lui ; et lui, qui n'avait jamais eu d'autre amour qu'Elsa, se donnait à elle avec toute la force de son âme...

Index

Chapitre 1	<i>Les Rose+Croix</i>	7
Chapitre 2	<i>Rasmussen : Le Maître Rose+Croix</i>	56
Chapitre 3	<i>Bernard, L'Aspirant</i>	62
Chapitre 4	<i>La Chirologie Médicale</i>	68
Chapitre 5	<i>Les Sciences Occultes</i>	76
Chapitre 6	<i>Elsa</i>	90
Chapitre 7	<i>Les Mertin</i>	93
Chapitre 8	<i>Le Mexique</i>	98
Chapitre 9	<i>Les Forces Paranormales</i>	110
Chapitre 10	<i>L'Alchimie</i>	126
Chapitre 11	<i>La Jalousie</i>	131
Chapitre 12	<i>La Magie Sexuelle</i>	138

Chapitre 13	<i>Totum Revolutum</i>	155
Chapitre 14	<i>Des Femmes Assommantes</i>	158
Chapitre 15	<i>La Prédiction</i>	162
Chapitre 16	<i>La Méchanceté</i>	171
Chapitre 17	<i>Le Doctorat</i>	175
Chapitre 18	<i>Des Colombes et des Serpents</i>	179
Chapitre 19	<i>Double Fiançailles</i>	198
Chapitre 20	<i>Une Épreuve Initiatique</i>	207
Chapitre 21	<i>L'Initiation</i>	209
Chapitre 22	<i>Le Temple de Montserrat</i>	218
Chapitre 23	<i>La Foi Rose+Croix</i>	244

Impression et façonnage par



N° d'impression : 50961 FF - Dépôt légal : Juillet 1995